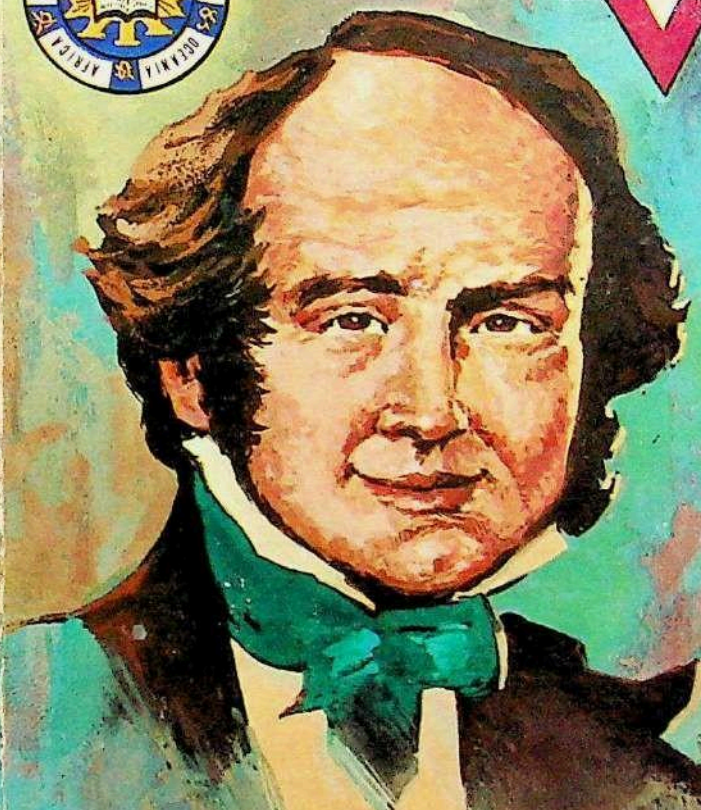




GEORGE WILLIAMS

**PIONNIER DES UNIONS
CHRETIENNES DE JEUNES GENS**

Collection « LE PHARE »



GEORGE
WILLIAMS

© 1976 - Copyright by Editions Labor et Fides, Genève (Suisse) et
Editions « Le Phare », 5531 Flavion - Florennes (Belgique).

Ce livre a été publié partiellement avec l'appui financier de la
« Alt Brüsseler Vereinigung », association suisse des anciens
membres de l'U.C.J.G. de Bruxelles.

Ont déjà été publiés chez le même éditeur :

dans la collection « Le Phare-Junior »

- N° 1. L'ÉPAVE, par Robert Farelly (Épuisé en broché).
- N° 2. LE PILOTE DU CIEL, par Ralph Connor.
- N° 3. L'ÉTRANGE ODYSSEE DE DEUX ORPHELINS,
par Samuel Hardy.
- N° 4. LE PRISONNIER DU FORT,
par Lucie Rauzier-Fontayne.
- N° 5. LES CAVALIERS DE LA NUIT,
par Jacqueline Dumesnil.
- N° 6. LE COFFRET DE CEDRE, par Robert Farelly.
- N° 7. LA CAPTIVE DE NOËL, par Dominique Floutier.
- N° 8. LA FILLE DU ROI DE LA MER,
par Jacqueline Dumesnil.
- N° 9. LES TUEURS DE LA FORÊT VIERGE,
par Madame Boris Decorvet-Blocher.
- N° 10. LES BATISSEURS DE L'IMPOSSIBLE,
par Lucie Rauzier-Fontayne.
- N° 11. MA EN AFRIQUE, par W.P. Livingstone.
- N° 12. PREDICATEUR DE LA NUIT, par Louise A. Vernon.
- N° 13. DANS LA RUE, par Marguerite Jacobs.
- N° 14. DOUCHKA, par Marguerite Ilieff.

dans la collection « Le Phare »

- N° 1. LA GRANDE SOIF, par Benjamin Vallotton.
- N° 2. LA BRECHE DANS LE MUR, par Robert Farelly.
- N° 3. CHEMIN SOLITAIRE, par Robert Farelly.
- N° 4. PROMISE DU ROY, par Robert Farelly.
- N° 5. LES AUTRES S'EN FICHENT,
par Madame Hélène Haluschka-Grillet.
- N° 6. CONTES ANABAPTISTES, par Jean-Baptiste Muller.
- N° 7. LE BOUT DU CHEMIN, par Robert Farelly.
- N° 8. APRES LA NUIT, par Andrée Dufour.
- N° 9. QUESTION 7, par Robert A. Lee et Hans G. Noack.
- N° 10. ON NE M'A PAS JETE LA PIERRE,
par Andrée Dufour.
- N° 11. GOSSES A LA DERIVE,
par David Wilkerson et Phyllis Murphy.
- N° 12. PASSEPORT POUR L'ESPOIR, par Andrée Dufour.
- N° 13. OH ! CETTE GABY... par Berta Schmidt-Eller.
- N° 14. GEORGE WILLIAMS, par H. Williams et E. Patte.

Ces ouvrages sont diffusés :

Dans le Grand-Duché de Luxembourg :

par la Librairie « Le Bon Livre », 6, Avenue de la Liberté,
Luxembourg.

PUBLIE SOUS LES AUSPICES DE LA
FEDERATION Y.M.C.A. BELGE ET DE L'UNION CHRETIENNE
DE JEUNES GENS DE BRUXELLES

GEORGE WILLIAMS

PIONNIER
DES
UNIONS CHRETIENNES DE JEUNES GENS

D'APRES
HOWARD WILLIAMS
ADAPTATION D'ED. PATTE

3^{me} édition.

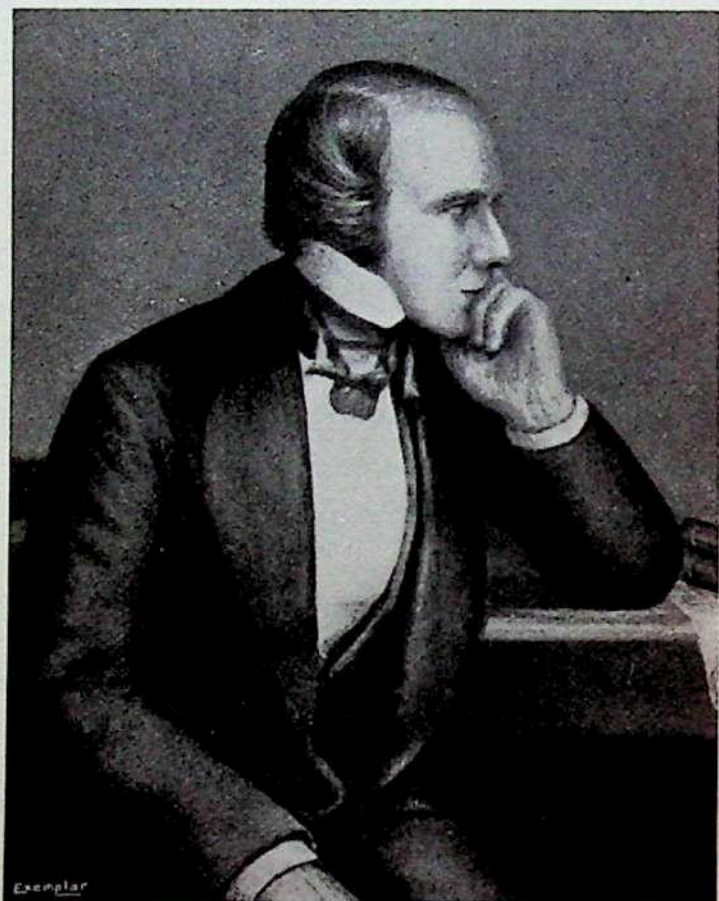


COLLECTION « LE PHARE »

EDITIONS « LE PHARE »
(Association sans but lucratif)

5531 - FLAVION (Florennes) - Belgique

1976



George Williams, commis drapier à l'âge de 20 ans.

AVANT-PROPOS

Historiquement parlant, l'année 1821 fut marquée par deux événements d'inégale valeur. L'un émut l'univers et parut mettre un point final à la plus sanglante période du XIX^{me} siècle : le 1^{er} mai, à l'île de Ste-Hélène, mourut, exilé mais toujours craint, celui que l'on a nommé Napoléon le Grand ; le 11 octobre, dans un humble ferme de l'Angleterre méridionale, naquit un petit paysan qui devait dans la suite s'illustrer tout autrement qu'en renversant des trônes...

L'un fut redouté de son temps par des milliers et des milliers de mères auxquelles il arracha leurs enfants pour en faire de la chair à canon. L'autre fut vénéré par des mères, non moins nombreuses dont il a enrôlé les fils sous la bannière du Grand Vainqueur.

L'un avait la gloire pour mobile de sa vie et pour moyen de domination. L'autre demeura humble jusqu'au bout et ne voulut que le bien d'autrui. L'un eut pour mot d'ordre : J'ordonne. L'autre prit pour devise : Je sers.

Lequel, en vérité, est aujourd'hui le plus grand ? Duquel le monde a-t-il, en 1921, célébré le centenaire avec le plus de joie, d'admiration et de reconnaissance ?

On aurait pu, à St.-Paul de Londres, convoquer le 11 octobre les représentants de la jeunesse du monde entier. Dans la simplicité de cette cérémonie, il serait apparu que, selon la parole de l'Apôtre, l'amour seul ne périt jamais. Là, en effet, où la puissance guerrière a lamentablement échoué, la puissance de l'amour a triomphé.

Plus grande assurément que l'armée qui vainquit à Austerlitz, plus grande encore que celle qui périt dans les steppes glacées de la Russie, l'armée internationale et pacifique des Unions chrétiennes de jeunes gens se recrute aujourd'hui dans une cinquantaine de pays divers et son effectif atteint plusieurs millions de membres. Elle ne connaît point la conscription forcée : seuls les engagements volontaires y sont de règle. Elle a derrière elle plus d'un siècle de campagnes victorieuses et cependant ne vise à d'autres conquêtes que celles des jeunes hommes disposés à servir librement comme de bons soldats de Jésus-Christ. Elle n'aura atteint ses buts de guerre que le jour où, sur la terre entière, tout genou fléchira devant le Roi des rois.

Et qui trouve-t-on à l'origine de ce mouvement irénique d'ampleur, on le voit, dépasse celle des plus grands efforts militaires ? Tout simplement le petit paysan dont l'histoire va n'être contée. Chacun pourra le constater et il n'est aucune raison d'en disconvenir, cet homme ne fut ni un intellectuel aux pensées profondes ni l'un de ces meneurs de foules dont l'éloquence entraîne et subjugué. Ce fut, il est vrai, un corps solide, ayant hérité de ses origines rurales une force de résistance peu commune. Ce fut aussi un excellent organisateur — ce qui prouve que pareille faculté, estimée d'ordre inférieur par certains, a son prix même dans le domaine chrétien. Ce fut, enfin et surtout, l'homme qui, dès sa quinzième année et jusqu'au terme de sa verte vieillesse, vécut sous la devise qu'il s'était choisie : *Semper fidelis* — toujours fidèle !

Aussi bien, dès avant le centenaire de la fondation des Unions chrétiennes de jeunes gens, célébré en 1944, plusieurs ont-ils voulu rendre plus populaire encore la physionomie de leur initiateur principal.

On trouvera donc, dans les pages qui suivent, une adaptation de la biographie très complète qu'en a donnée son parent M. H. Williams. Une traduction française de cet ouvrage due au regretté M. Louis Sautter avait déjà paru en 1910 et 1912 en deux éditions actuellement épuisées. Un tel succès nous est garanti par l'accueil que les jeunes d'aujourd'hui réserveront au présent fascicule, rédigé tout à nouveau par une plume unioniste. L'esquisse librement sur les données du texte original, les traits essentiels de cette attachante figure. L'exemple d'une telle vie est si éloquent qu'on ne doit pas se lasser de la contempler. Les fruits qu'elle porte encore sont de ceux qu'on peut faire ressortir sans vaine gloire ni orgueil de caste. Il faut que, toujours davantage, le nom et surtout la foi d'un George Williams, son amour des âmes, son zèle et sa consécration au service du Maître, montrent aux unionistes de tout âge et à bien d'autres encore, la seule route qui n'aboutisse pas aux impasses ou aux abîmes...

Mais, en soulignant ce qui, dans son effort, mérite de durable, n'oublions pas que George Williams lui-même eût protesté contre toute glorification personnelle. Ce n'est pas sur lui que les regards du lecteur devront se fixer en fermant ce volume, mais sur Christ seul qu'il a voulu servir en toute humilité. A un homme de sa trempe spirituelle s'applique excellemment la parole du quatrième Evangile : « Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière ».

GEISENDORF-DES-GOUTTES

CHAPITRE I

UN FILS DE LA TERRE

Adieu à la ferme natale

Comme ils débouchaient dans la rue, tout à coup s'imposa bien haut dans le ciel, la flèche de l'église de Bridgewater. Le cœur battit plus fort ! Le char s'arrêtait à l'enseigne de Maître Holmes, marchand drapier du chef-lieu de comté.

La course avait été longue. Au petit jour, père et fils avaient laissé la ferme, perdue dans les brumes de la lande. Ils avaient avancé lentement, car les chemins étaient mauvais, sillonnés d'ornières profondes et bordés de ravins dangereux. Le cheval tirant plus allégrement, les avait conduits à travers un pays ondulé, la « terre aux eaux bouillonnantes ». Des vagues de verdure déferlaient sans fin, d'une couleur comme seul en posséderait l'ouest de l'Angleterre, entrecoupées, dans un contraste presque oriental, par de larges bandes de terre rouge, tandis qu'ailleurs les hauteurs méritaient leur nom de *Black hills*, collines noires. Et la route crayeuse avait longtemps serpenté parmi les champs, les villages et les constructions couvertes de chaume.

Ashway farm, la ferme où, le 11 octobre 1821, naquit le héros de ce récit, était bâtie à la limite des aires incultes qui – dans le Somerset – confinent à la vaste forêt d'Exmoor. Avec ses vastes prairies, ses hêtraies touffues où passait l'air salin du large, ses vallonnements pleins de mystère, le domaine évoquait le terrain où les Cornouailles voisines, pays de légendes et de drames, paraissaient la fin de toutes choses.

George Williams était le dernier-né d'Amos et d'Elisabeth Williams, cultivateurs aisés, descendants d'innombrables générations de fermiers attachés à la glèbe, qui la travaillèrent avec amour, sans rien connaître de nos machines agricoles ni de nos engrais chimiques. Il ne faut pas, en effet, se représenter la vie du paysan anglais, au commencement du XIX^e siècle, comme un modèle de confort et de délicatesse. Au foyer paternel, po-

de pain blanc ; la nourriture, encore qu'abondante, fut toujours frugale ; les assiettes brillaient par leur absence, c'est-à-dire par le fait de vaisselle plate, la table de famille ne comportait que la série d'évidements creusés dans l'épaisseur du bois et destinés à recevoir les aliments solides ou liquides.

Et pourtant la vie avait été facile et heureuse aux huit fermes, peu de luxe, mais de l'aisance ; du travail en plein air, l'entretien des troupeaux de moutons à garder, le bois à couper, le lièvre ou le renard à chasser ou à traquer, l'eau à puiser pour le ménage ou le bétail ; les repas présidés par le père, toujours assis dans son fauteuil de bois et les mets présentés sur la fameuse table de chêne, bouillie et mélasse servies en premier pour le bled de gros vides et épargner le plat de porc salé, tandis que le *pudding* traditionnel et l'inévitable *tea* étaient réservés pour les jours de fête ; le soir enfin, le sommeil à poings fermés dans une grande chambre dominant la lande déserte où de temps en temps danser les elfes...

Oui la vie avait été belle à la ferme !

Mais ce matin, George l'avait quittée pour toujours.

En ce temps-là, à vrai dire, les mœurs qui régnaient dans les champs étaient rudes, brutales même. On trompait ses voisins, on faisait une contrebande forcenée, on pendait les voleurs, on tondait les moutons ; ces comtés de l'Ouest traînaient une triste réputation de grossièreté ; la vertu n'y brillait guère. Bien qu'isolé du monde, Ashway farm n'avait point imposé une chapelle, un silence à ce garçon débrouillard, alerte et plein de gaieté. C'était de la bande, dont il était aussi le boute-en-train, George qui avait son franc-parler, une liberté plus grande que ses aînés, une malice toujours en éveil. Sa nature ouverte et franche, qui contrastait étrangement avec les caractères plutôt moroses des habitants du pays, le portait à égayer par ses saillies, ses histoires amusantes ou ses chansons, les longues veillées autour de l'âtre familial. Il rayonnait de santé, muscles durcis, yeux vifs, frimousse expressive, — c'était un vrai garçon.

Il avait de qui tenir, d'ailleurs. La race de ses ancêtres fut toujours fière et courageuse, terrible dans ses passions, rocheuse comme les collines qu'on dénomme les *Moors* ; son père l'était aussi.

courir le cerf sous les futaies ; sa mère, toujours sereine et joyeuse, l'avait entouré de soins. George hérita de l'un la volonté indomptable, l'esprit déterminé, l'enthousiasme, de l'autre une intelligence ouverte et un caractère affable. De l'un la solidité de la campagne, de l'autre la finesse qui se trouve l'apanage des villes.

Durant ses années d'école, il s'était rendu chaque matin au village de Dulverton où Mrs Timlett, bonne dame à la mode, lui avait enseigné les rudiments. Pour l'y conduire, le garçon de ferme l'enlevait à bout de bras, le mettant à califourchon sur un cheval bai qu'il faisait trotter parmi touffes d'herbe et cailloux. D'autres fois, on le menait en char. Un jour, fier sans doute de sa bonne mine, tel fermier voisin, après l'avoir pris sur le siège de son break, lui offrit la modeste somme d'un shilling. Cette largesse ne fut point sans effet : parvenu plus tard à une belle situation, George Williams réussit à placer avantageusement, dans une grande maison de Londres, le fils d'un généreux ami. En ces temps régnaient encore sans conteste les châtimens corporels : tout en apprenant aux élèves à lire, à écrire et compter, la régente maniait la baguette avec dilection.

Puis ç'avait été l'internat de Tiverton, gros bourg du Devonshire, où l'on dispensait, non sans sévérité, les éléments de l'enseignement primaire. George n'en garda pas un souvenir agréable car la moindre faute était rudement punie ; de temps en temps, son père l'encourageait d'une visite et constatait ses progrès ; un jour, enfin, il avait terminé ses classes et repris avec bonheur le chemin de la ferme.

Son instruction religieuse ne fut certes pas délaissée, mais on ne peut dire qu'il y ait brillé d'un vif éclat : seule l'avait accompagnée la routine d'une communauté éminemment conservatrice. Reçu sur les fonts baptismaux de celle qu'on appelle là-bas, l'Eglise établie⁽¹⁾, il en avait suivi le catéchisme ; mais le pasteur qui le lui expliquait était moins un ecclésiastique qu'un gentilhomme campagnard. Habile à amorcer un hameçon, à tendre une nasse contre la loutre du ruisseau, à tirer un coq de bruyère, prompt aussi à user de ses poings ou du gourdin, il même à avaler une grande chopine de cidre ou de bière dorée.

1. C'est-à-dire l'Eglise anglicane.

ce ministre de l'Evangile joignait à ses aptitudes particulières des connaissances pratiques d'histoire naturelle et de médecine ; tout cela l'absorbait au détriment de la théologie, par laquelle, au surplus, il ne ressentait qu'une faible inclination.

Dans la paroisse, la vie religieuse, telle que nous la concevons aujourd'hui, existait à peine. Souvent George put voir exposés devant la chaire du temple, les prix de gymnastique et de sports ainsi que les rubans d'honneur dont on ornait le sanctuaire. Puis, comme les autres, il avait emboîté le pas au pasteur et aux paroissiens, lorsque, à l'issue du service divin, on se rendait en cortège sur le terrain d'athlétisme pour assister aux matches de lutte ou aux courses à pied.

Lorsque George eut atteint l'âge de treize ans et qu'il quitta l'école, la famille hésita quelque temps sur son sort. Amos Williams, craignant que la terre familiale ne pût nourrir plus des autres, le dernier de ses rejetons, cherchait le moyen d'assurer son avenir. Bien qu'un des aînés eût déjà manifesté le désir de fonder un commerce à Dulverton, chef-lieu du district, et de s'adjoindre le cadet, on voulut initier celui-ci aux travaux de la ferme. Mais une mésaventure le fit juger indigne de ce genre de travail : certain jour d'été que, pressé par l'orage, il conduisit son char de foin pour le mettre à l'abri des éléments, un instant de distraction de sa part fut cause d'une catastrophe : au détour du chemin, l'on vit char, foin, chevaux, conducteur même rouler dans le fossé...

Assemblés en conclave solennel, le père et les frères décidèrent que George n'était décidément pas à la hauteur de la tâche :

— Impossible de faire un fermier de ce maladroit ! Tout au plus, est-il bon pour la ville...

Et l'on juge à quel point, dans leur orgueil terrien, cette sentence était humiliante.

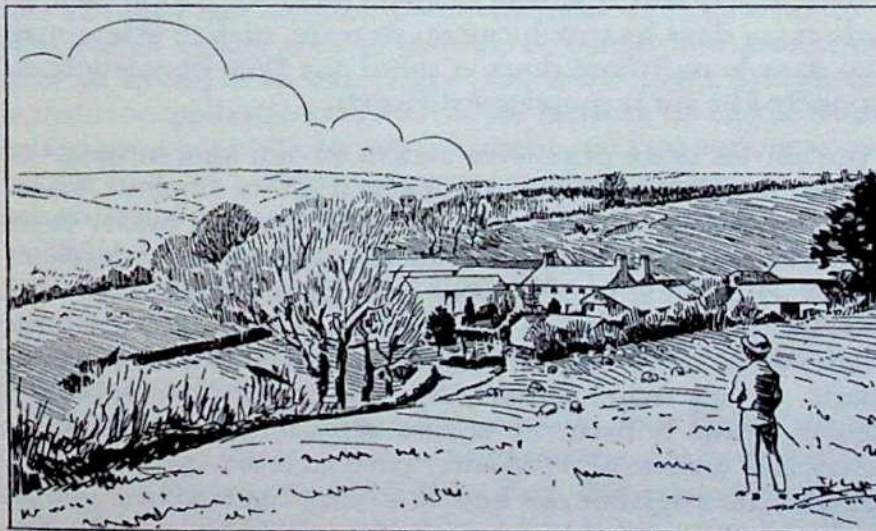
On s'en fut consulter le frère drapier. Il conseilla l'état de marchand et avait lui-même choisi et indiqua, pour son apprentissage, la ville de Bridgewater.

C'est pourquoi, un soir d'été de 1836, Amos Williams et son fils George, âgé de quatorze ans, s'étaient arrêtés devant la maison de Maître Holmes, marchand drapier.

Aux yeux de l'enfant s'ouvrait une nouvelle étape de vie.

George Williams, naturellement homme des villes par ses aptitudes et ses goûts, était pourtant un fils de la terre ; il devait au sol natal son impressionnante énergie physique, son endurance extraordinaire, ses réserves de forces qui tenaient la maladie en respect et défièrent longuement la mort. Sans pratiquer les sports ni s'accorder de loisirs, sans se soucier même de son bien-être et du confort, il ne faisait que rire lorsqu'on lui conseillait de se ménager. Du matin au soir, sa vie durant, il dépensa sans compter, ignorant le repos, négligeant les précautions les plus élémentaires, et l'on peut dire qu'il tendit ses nerfs à l'extrême. Et pourtant, il mourut à quatre-vingt-quatre ans, bien sonnés, ayant accumulé dans sa seule vie l'œuvre de dix existences.

Pour l'avoir fait naître parmi ces rudes gens d'Exmoor, aux âmes frustes et aux membres solides, mais aussi pour l'avoir conduit dans les milieux urbains, où devait s'affiner une nature d'élite, Dieu voulut faire de lui un homme étonnamment complet – et, qui plus est, un grand caractère.



*ASHWAY FARM (SOMERSET),
où, le 11 octobre 1821, naquit George Williams.*

CHAPITRE II

UN JEUNE S'ÉVEILLE A LA VIE DE L'ESPRIT

Années d'apprentissage

« A mon arrivée à Bridgewater, je n'avais ni Dieu ni maître, mais je savais jurer et me mal conduire », déclara George Williams bien des années plus tard. Comment imagine-t-on qu'un jeune homme quittera cette ville sérieux, enthousiaste et brûlant de zèle pour Jésus-Christ ?

Cette transformation s'opéra très simplement, sans aucune apparence ni marque d'émotion factice. Et pourtant, la foi fut ébranlée, car il assista souvent à des campagnes de réveil où les multitudes étaient secouées par la voix des prophètes, par le Saint-Esprit et jetées dans les bras de Dieu. C'est ainsi qu'il acceptera de prendre une part active aux missions dirigées par les grands évangélistes Moody et Sankey, bien qu'il n'ait personnellement ressenti l'appel au service de Dieu ni dans le vent fort et violent qui fend les montagnes et les rochers, ni dans les tremblements de terre, ni dans le feu, ni bien dans le murmure doux et subtil que Dieu fit entendre au prophète Elie sur la montagne d'Horeb.

Durant les deux premières années de son apprentissage, comme commis drapier chez Maître Holmes, il fut un employé utile et un excellent camarade : il avait le goût du métier, ses manières courtoises faisaient de lui le vendeur préféré des clients. Son entrain, sa persévérance et sa figure joviale plaisaient à tous. De plus, son sens du commerce lui inspirait une méthode originale : celle de consigner dans son calepin toutes les données et détails sur les marchandises, les prix et les préférences des clients ; ayant bourré ses poches de multiples notes, il se mémorisait ensuite afin d'en tirer parti au bon moment.

Mais il ne s'agissait pas que de vendre ; la tradition voulait que le dernier venu des apprentis prît un intérêt personnel au balai, à la pelle et à l'époussetoir, au panier de courses,

mieux achalandée de la région, ne comprenait pas moins vingt-sept employés à demeure, qui vivaient sous le même toit et formaient une grande famille. Lorsque les maîtres d'œuvre avaient de fortes personnalités, cette coutume de l'intégration présentait des avantages manifestes autant pour la régularité du travail que pour le maintien de la discipline et de la moralité. Mais, à Bridgewater, les heures de présence au magasin étaient excessives et les conversations des commis, énervés par leur travail prolongé, manquaient souvent de distinction. Le pasteur M. Holmes, était pourtant désireux de faire régner dans son église une atmosphère favorable à la vie religieuse : membre lui-même de l'Eglise congrégationaliste, il tenait à ce que chacun de ses employés assistât, le dimanche, au culte qui y était célébré. Il poussait les précautions jusqu'à le stipuler dans le contrat d'apprentissage. Devant cette obligation, George Williams voulut d'abord protester, car il disait appartenir à l'Eglise établie ; mais sa bonne mère lui écrivit de se plier à la règle le matin en guise de compensation, de fréquenter le culte anglican le soir...

Ce n'était du reste pas la seule congrégation à laquelle George pressait de se rattacher. « L'ami de mon père qui m'avait fait venir à Bridgewater (écrivait-il) était membre de l'Eglise unitarienne. Il m'invitait à dîner chez lui les jours de congé pour assister ensuite au service de sa secte. Peu à peu, je me rendis compte que la doctrine qui faisait bon marché du sacrifice du Christ ne pouvait pas être vraie. Un certain dimanche, où l'on annonçait l'éclipse de soleil, je déclarai fermement à mon hôte que je ne voulais pas entendre un nouveau pasteur à l'Eglise congrégationaliste.

— Idée ridicule, me dit-il, notre ministre va justement prêcher sur l'éclipse de soleil ; viens donc l'écouter.

— Non, répondis-je, je n'irai pas.

— Eh bien ! dans ce cas, va où tu voudras, mais ne remets plus tes pieds chez moi !... »

George rapporta l'incident à ses parents, leur faisant prévoir qu'il allait sans doute passer au Méthodisme. Un nouveau conseil de famille s'assembla ; le frère aîné, Robert, émit une opinion pleine de sagesse :

— Laissez George tranquille, car il est peut-être dans le bon chemin.

La rencontre

Le lent épanouissement de sa foi fut préparé sans l'influence de deux camarades de travail qui, remavaient coutume de ne point proférer de jurons d'amitié avec l'un d'eux, William Hurman, jeune homme de piété communicative, lequel joignait à une énergie naturelle un véritable cœur d'enfant. George s'était beaucoup plus par la vie de son ami que par ses paroles avait devant les yeux l'exemple d'une foi s'appliquant aux détails de l'existence. Il pouvait constater que son camarade, « vivre, c'est Christ ». Et il s'étonnait alors que l'église ôtât toute saveur à l'Évangile en réduisant Jésus à celui d'un être de nature toute humaine.

Un dimanche soir (c'était au cours de l'hiver), George venait d'avoir 15 ans, était assis seul sur un banc au dehors de la chapelle congrégationaliste. Le culte devait être prêché par le révérend Evan James, homme au caractère doux, ferme sur les principes ; davantage pasteur d'âmes que d'éloquence, il exerçait une grande influence sur la jeunesse de la ville. Quel fut le texte du sermon, le sens précis de son message ? Tout le monde l'ignore. Mais George fut profondément touché : depuis longtemps il cherchait Dieu ; ce soir-là, il l'a enfin trouvé. Il ne s'était point attendu à des révélations particulières ni à des visions grandioses ; il avait tout simplement rencontré Celui qui voulait le sauver. « Nul ne peut oser parler de son premier amour » dira-t-il dans la suite. « J'ai commencé à Bridgewater à aimer mon Sauveur pour le don qu'Il m'a fait. J'ai compris l'importance unique de la vie spirituelle et j'ai vu les deux chemins, celui qui monte et celui qui descend. J'ai pensé : en continuant à glisser sur la pente, où vais-je aller et dans quel état serai-je ? J'arriverai tout droit au diable ! J'ai eu peur et me suis écrié : comment dois-je m'en tirer ? N'y a-t-il plus moyen d'échapper ? On m'a dit : confesse tes péchés, accepte Christ, confie-toi en Lui, ouvre ton cœur au Sauveur ! » Et c'est ce qu'il fit. Rentré chez lui, il se mit à prier et dans l'heure qui suivit, il se sentait

homme garde en son âme un secret qu'il est seul à partager avec Dieu. Disons-le simplement : cette soirée de février 1831 fut la veille pour George Williams le commencement d'une nouvelle vie.

« Dieu m'a aidé à m'abandonner complètement à Lui. Je ne peux pas vous décrire » (tels sont ses propres termes) « la paix qui envahirent mon âme quand, pour la première fois, j'ai saisi que Christ était mort pour mes péchés, et qu'ils étaient tous pardonnés. »

Il sentit alors la nécessité de prendre sans délai une part active à la vie de son Eglise ; tout d'abord il y demanda son admission officielle, fonda avec d'autres membres un cercle de prière, assista aux études bibliques et devint un ardent moniteur à l'école du dimanche(2). Entre sa seizième et sa quatrième année, sa devise sera toujours : « Il ne s'agit pas de faire le moins possible, mais le plus possible pour les âmes et les autres. »

Dans le domaine religieux comme ailleurs, l'homme est né pour germer dans l'enfant. L'histoire spirituelle des plus grands témoins du Christ montre qu'à travers toutes les vicissitudes de leur existence et les combats épiques qu'ils ont eu à livrer, le souvenir de leur naissance à la vie de l'âme demeure un fait cardinal. George Williams naquit spirituellement dans une boutique de drapier et il ne l'oublia jamais. Mais, plus tard, qu'à un endroit précis et une date déterminée, il resta attaché à ceux qu'il aimait à appeler ses « Pères en Christ », et en particulier à l'homme au large visage et à la longue chevelure blanche, le pasteur en ligne au révérend Evan James qui eut la joie de le compter parmi les plus beaux fruits de son humble et fidèle ministère. Ce fut lui dont Dieu se servit pour parler personnellement au jeune apprenti et en faire l'un de ses vivants messagers. Mais d'autres hommes de foi, aux caractères très tranchés, exercèrent sur lui par leurs écrits ou leur parole, une décisive influence.

Les pères spirituels

Finney.

D'entre plusieurs, il faut signaler d'abord le

évangéliste américain Charles Finney, dont Ge avidement les *Conférences à des chrétiens sincères* et l *sur les réveils religieux* : Comme il était alors dans tou de sa foi nouvelle, aucun ouvrage ne s'accordait n tempérament orienté d'emblée vers les application de l'Evangile. Nullement troublé par les problèm giques ou historiques, il était parvenu en un clin plénitude de la foi et restait inaccessible au dout croyait, il le croyait de toute son âme, sans tergiver subtilités. Dieu était Dieu ; à Lui seul revenait l'h gloire. Le jeune croyant ne pouvait admettre qu'on sât de Son trône pour mettre à Sa place « la Charité » autre vertu. C'est avec cette foi solide, entière, qu'il f ses campagnes d'évangélisation, pareil à ce Finney c tagerait l'assurance imperturbable et l'amour pass les âmes. Toutes ses énergies physiques, mentales, devaient être dirigées vers l'action et la prière.

La prière, roc inébranlable, sur lequel Finney devint aussi le roc sur lequel bâtirait le jeune const en découvrit à son tour l'étonnante solidité. Il voul assiégeât Dieu de prières, qu'on l'importunât jusqu ide d'une réponse et il connut ces luttes harassantes at ne cesse que dans la persuasion d'un exaucer obtenu.

Finney, qu'on avait surnommé l'apôtre aux geno tant il pratiquait assidûment la prière, était au homme d'action conquérante : à ses yeux, un chré fait pas de ses occupations habituelles l'occa ministère, ne sert ni sa religion ni Dieu et devient, d risée de l'enfer ». On peut imaginer le dialogue q engagé entre lui et l'apprenti drapier si, de New-Yo vait, Finney eût passé à Bridgewater :

– Comment aborder avec son prochain la question aurait demandé le jeune homme.

– L'Apocalypse ne dit-elle pas : « Plût au Ciel qu froid ou bouillant, mais puisque tu es tiède je te von bouche. » Saisissez toute occasion favorable. Vous

doute de ne pas leur avoir apporté l'Évangile qui les aura vus. Si vous ne servez pas à ce travail, à quoi servez-vous ? Comme l'apôtre redisons toujours : « Malheur à moi si je ne m'évangélise ! »

George Williams adopta ce message et se l'assimila. Le jour de sa conversion, on le vit se donner pleinement au travail de faire connaître toujours et partout, en temps et hors de temps, l'amour de Jésus-Christ. S'il sut être opportun et non agressif, comme le lui avait inculqué Finney, il se garda bien de accepter certaines idées étroites de l'évangéliste américain, qui voyait un péché à boire du thé ou du café autant qu'à lire des romans !... La rudesse du fougueux apôtre yankee fut tempérée par l'exquise finesse d'un autre conducteur spirituel dont le nom, chose curieuse, rimait de près avec celui de Finney, le pasteur londonien Thomas Binney.

Binney.

Grand et maigre, Binney savait s'imposer en chaire, prêchait sans la moindre note, une petite Bible serrée dans sa main au niveau des yeux. C'était un chef qui savait commander, qui parlait à des auditoires en majeure partie masculins, qui croyait à la prédestination ; son don de parole était prodigieux et ses sermons, disait-on, ressemblaient à un oratorio qu'il aurait exécuté seul toutes les parties.

Ce grand prédicateur inspira à George Williams une confiance illimitée et un amour sans bornes pour les victimes du péché. Admirable interprète d'une génération qu'il connaissait bien, on l'entendait prêcher, plein d'un saint réalisme, de la réalité des batailles de la vie et sur la certitude de la victoire finale. Plein de sympathie pour les jeunes, il comprenait leurs généreux élans, leurs espérances, leurs efforts d'intelligence et de volonté. Il proclamait la beauté du travail et de la vie sociale. « Le diable doit bien rire », aimait-il à dire, « et se frotter les mains quand il a pu persuader à un homme qu'il est un héros, un personnage s'il est vêtu de pourpre, d'azur ou d'écarlate, qu'il a une épée et coiffé de plume. Et que dit-il ensuite à ce

couler du sang, du sang humain ! » Non, mes amis, mieux vaudrait mille fois mieux, être « le grand inconnu » que César ou Napoléon, mille fois mieux travailler à l'usine ou au comptoir que vivre dans le fracas des armes ! »

Avec des messages de ce genre, Binney attirait les foules. Il exerçait une influence considérable, sans pour cela se départir de l'*humour* si cher aux Anglo-Saxons. Un jour que, par exemple, il avait été frappé du manque de maturité de certains jeunes gens bien intentionnés, il leur conseilla très posément de lire une exhortation du roi David à ses serviteurs dans 2 Samuel 10:5. Ebahis, ils ouvrirent leur Bible à ce passage :

— « Restez à Jéricho jusqu'à ce que votre barbe ait poussé, puis revenez ensuite !... »

Le thème principal de sa prédication restait l'amour et la compassion : « Ayons davantage de confiance les uns envers les autres... N'abandonnons jamais notre foi en l'homme, en l'homme chrétien ; croyons à sa franchise, à sa probité, à la pureté de ses intentions... Soyons plus fraternels, sans froisser les sourcils, sans soupçonner le mal. Alors une confiance sincère, filiale, généreuse, honnête, pourra régner autour de nous ».

George Williams eut, jusqu'à la fin de sa vie, des convictions religieuses très arrêtées ; il appartenait, de toute l'intensité de sa foi, à la vieille école évangélique. Son cœur était largement ouvert et l'austérité de sa doctrine revêtue du manteau d'une grande bonté et d'une vraie sympathie. Mais la sympathie seule, n'aurait jamais enfanté l'Union chrétienne de jeunes gens ; un système théologique ne l'aurait pas fait naître. Néanmoins, ces deux éléments, la main tendue et l'épée, l'amour du pécheur et la haine du péché, se trouvaient soigneusement et fondus dans l'âme aimante de ce jeune homme, qui, fermement convaincu de la misère humaine et de la colère de Dieu, était inlassablement prêt à découvrir derrière le mal apparent les traces évidentes du bien.

Charles Finney lui avait communiqué le zèle qui ouvre les cœurs et Thomas Binney l'amour qui les gagne.

CHAPITRE III

EPOQUE DE CONTRASTES ET D'ATTENTE

L'apprenti drapier parvint à la fin de son stage professionnel à Bridgewater sans avoir entrepris de démarches pour s'assurer un emploi dans une autre maison. Agé de dix-neuf ans, il offrit, alors, ses services à son frère aîné qui, on le sait, avait ouvert un magasin dans un petit village du Somerset, à quelques milles seulement de Bridgewater. Mais George ne devait pas se borner à vendre du drap : sachant que Dieu lui demandait de témoigner de sa foi dans un milieu nouveau, il décida de consacrer tous ses jours de congé à visiter des écoles du dimanche de la région. Les soirées, il les employait auprès d'une belle-sœur qu'il ambitionnait de convertir à son propre credo. Car elle se rattachait à une congrégation unitaire.

Un grand magasin de la métropole

L'automne de 1841 étant venu, il fallait, sans plus tarder, se rendre à Londres pour examiner les collections de nouveautés d'hiver. Les deux frères décidèrent de prendre ensemble le chemin de la capitale et commencèrent leur tournée par la maison Hitchcock et Rogers, de St-Paul's Churchyard, le plus élégant et le mieux achalandé de tous les commerces d'étoffes de la Cité. C'était, pour les dames, le *store* préféré où était sans égal le choix des draperies les plus souples, des cheviots les plus légers et des tweeds les plus chauds. Ses étalages, d'un goût très sûr, constituaient une fête pour les yeux, car le chef de la maison avait ajouté à ses rayons de gros un département des soieries qui unissait le chatoiement royal des brocarts à la lumineuse bigarrure des châles indiens autant qu'à la légèreté de gazes arachnéennes. Les modestes drapiers de campagne venaient se servir à Ludgate Hill ou plus exactement à St-Paul's Churchyard pour de toutes autres raisons : on leur accordait ici les prix de mi-gros pour de petits métrages. Chacun donc y trouvait son pro-

fit : les commerçants de province en renouvelant leur stock dans des conditions avantageuses et le fournisseur en accroissant considérablement le volume de ses ventes. L'affaire marcha bien que, dix ans après sa création, elle occupait un personnel de cent quarante employés.

Ayant, pour la première fois, pénétré dans ce quartier de Londres que dominait le dôme imposant de la Cathédrale de Saint-Paul, l'un des plus hauts du monde, George admirait davantage encore le grand magasin de nouveautés. Ah ! s'il pouvait y entrer, quelle carrière n'y ferait-il pas. Mais ce n'était là qu'un beau rêve ! Comment aborder seulement la direction ?

L'aîné s'en chargea et demanda une entrevue au patron.

— J'aimerais vous présenter mon jeune frère, qui a fait un bon apprentissage chez Holmes, à Bridgewater.

— Bonjour, mon garçon !

— Je me demandais si peut-être il y aurait quelque place pour lui dans votre établissement ? Il a grande envie d'y entrer et je crois qu'il vous serait utile.

George regardait M. Hitchcock, les yeux brillants, appuyé par l'expression de son visage la démarche de l'aîné. Le directeur réfléchit un instant, toisa le jeune homme et répondit de façon assez abrupte.

— Non, impossible. Je ne peux rien lui offrir chez nous. D'abord, il est beaucoup trop petit. Ce garçon n'a pas la prestance voulue.

— N'est-ce pas dans les petites boîtes que sont les bons ouvriers ?

— Et les pilules les plus amères aussi !

— Puis-je vous demander de réfléchir encore ?...

George avait passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pendant cet entretien. Il fut à peine soulagé quand, au moment de congédier les visiteurs, M. Hitchcock ajouta quelques mots moins décevants :

— C'est bon, repassez demain !

Pour les deux frères, la nuit dans leur logis d'occasion fut être assez agitée et comme entrecoupée de rêves où apparaissaient, parmi des monceaux de soieries, la figure d'un puissant négociant et l'essaim bourdonnant d'employés affairés. Le matin venu, tout tremblant, George reprit le chemin de Ludgate

Hill. O surprise ! ce fut pour entendre le patron lui dire avec bonhomie :

— Après tout, vous n'avez pas mauvaise façon et paraissez en bonne santé ; je vous prends, à l'essai, au salaire de quarante livres par an.

C'est ainsi que le jeune campagnard devint un citadin et commença, chez Hitchcock et Rogers, une carrière qui, modeste à ses débuts, devait être brillante.

Derrière les décors

Mais être admis n'est pas tout. Le nouveau dut s'accoutumer à des pratiques commerciales différentes, à des traditions particulières, à un tout autre entourage. Le contrat prévoyait de longues heures de travail de sept heures du matin à neuf heures du soir en été, et une heure de moins en hiver. On pouvait être congédié sur le champ, sans indemnité. Théoriquement, le personnel était convié au culte de la paroisse, où des places lui demeuraient réservées : toutefois, comme un seul banc était à la disposition des cent quarante employés, la grande majorité brillait par son absence !

Au magasin il fallait être vêtu de noir et arborer cravate blanche : un complet de sport ou un nœud de fantaisie n'auraient été admis dans aucune maison de tissus. Le port de la barbe strictement interdit ; la moustache, proscrite avec moins de sévérité qu'ailleurs, ornaît, par faveur spéciale, la lèvre d'un seul et unique commis qui, de ce fait, avait reçu le surnom de « Français de chez Hitchcock ».

Aux employés étaient réservées des chambres à deux ou trois lits et chaque lit assigné à deux occupants. Le soir, au dernier coup de onze heures, la porte extérieure se fermait inexorablement et les retardataires se voyaient frappés d'une mauvaise note. Par bonheur, la lenteur du carillon de la Cathédrale permettait aux plus lestes d'accourir, suant et soufflant, avant l'ultime et fatidique son de cloche. Puis le gardien de nuit, faisant sa ronde, s'assurait que toutes les lumières étaient éteintes... A peine avait-il le dos tourné qu'elles se rallumaient comme par enchantement ! Alors commençait la fête. Une

fenêtre s'ouvrait, un coup de sifflet discret descendait des toits et le propriétaire du cabaret voisin, *A l'Oie rôtie*, paraissait dans la ruelle obscure, des bouteilles de bière sous le bras. Une botte vernie suspendue à une corde, glissait le long de la façade pour recevoir son chargement. Sur un nouveau coup de sifflet on la hissait allégrement. Et en avant les beuveries !

Si dortoirs et communs étaient déjà des lieux de dissipation, la Cité elle-même offrait, à ceux qui avaient quelque argent, des tentations de tout acabit. Le mal s'y déployait librement. George y aurait fatalement succombé s'il n'était arrivé à Londres l'âme ardente et le cœur résolu.

Certes, il n'avait pas débuté chez Hitchcock et Rogers avec de grands projets et les vastes ambitions du légendaire Dick Wittington auquel les cloches de la ville de Bow répétaient dans un tintement :

*Trois fois de Londres
Lord-Maire seras*(3)

Mais il avait des convictions et s'y tenait ; il les défendrait contre toutes les attaques, brutales ou sournoises. Les persécutions et les violences ont fait les martyrs dans le passé ; elles font les héros du temps présent. C'est parfois dans la résistance acharnée au mal que le jeune homme s'aguerrit suffisamment pour être un vainqueur. Mais tout le monde ne possède pas une telle force de caractère. Dans la société contemporaine, ceux qui tentent ou veulent lutter sont constamment aidés par des groupements religieux ou sociaux ; ils ne sont plus seuls. Malheureusement, dans la première moitié du siècle passé, ils ne l'étaient que trop.

D'ailleurs, tout semblait différent d'aujourd'hui ; on ignore les comforts et les commodités de la vie actuelle ; les découvertes scientifiques n'avaient pas encore modifié la structure du globe ; la vapeur commençait seulement, grâce à l'intervention

3 Richard Wittington, grand marchand drapier de la Cité, fut en effet au XIII^e siècle trois fois Lord-Maire de Londres et sa générosité autant que son faste le rendit populaire. Mais, contrairement à la légende qui fait de lui un pauvre apprenti venant de la province (d'où l'analogie qu'on pourrait voir entre le cas de George Williams et le sien) il naquit dans un milieu très aisé et dut en partie à cette facilité une carrière aussi brillante.

des machines, à transformer l'industrie ; on n'était qu'à la veille de la plus grande révolution économique de l'histoire.

Dans le monde des affaires, la semaine de quarante heures était chose inconnue et comme les employés devaient loger sous le toit qui abritait leur travail, on les voyait confinés souvent dix-huit heures sur vingt-quatre dans l'atmosphère insalubre des magasins ou des bureaux. Tôt levés, couchés tard, les plus jeunes commis devaient non seulement veiller à la bonne tenue des locaux, mais épousseter le mobilier, nettoyer et cirer les planchers chaque matin puis remettre en ordre, à la clôture des portes, tout ce qui avait été déplacé dans la journée ; le samedi, la besogne se prolongeait parfois jusqu'à une ou deux heures de la nuit.

A St-Paul's Churchyard, le personnel avait à sa disposition une petite salle commune, une salle à manger au sous-sol et les chambres mansardées dont l'aération laissait à désirer. Les effets d'un tel régime étaient désastreux pour la santé et la morale. Enfermés durant de longues journées dans un espace restreint et un air vicié, empêchés de prendre en plein air le moindre exercice, disposant d'un quart d'heure pour chaque repas, ces jeunes hommes vivaient à l'écart de toute distraction enrichissante : point de lecture, pas de musique, pas même de journaux qui leur auraient fourni l'occasion d'échapper un peu à la désespérante routine. Si l'existence n'était pas constamment vulgaire, du moins restait-elle toujours monotone : travailler, souper, faire quelques pas, se mettre au lit, et cela jour après jour, soir après soir, des mois durant...

Aussi, «faute d'intérêts élevés, n'y avait-il pas à cette époque de classe de jeunes gens plus dissipée, plus dissolue que celle des employés de commerce de Londres», écrivait l'un d'entre eux qui, plus tard, entra dans le ministère pastoral. Cet homme avait été témoin d'une funeste contamination : dans les tavernes, on buvait ferme, on fumait à en avoir des nausées, on jouait aux cartes et aux dés, perdant ou gagnant de fortes sommes. Ou bien l'on écoutait des refrains d'une lamentable platitude, scandés par le choc des chopines et des pots d'étain. Il fallait bien s'évader à tout prix ! C'est ainsi que, venue l'heure mauvaise, ils fondaient tête baissée dans des expériences désastreuses, perdant à la fois leur sobriété, leur argent, leur honneur...

Il y avait alors dans la Cité au moins cent cinquante mill ployés soumis à ce régime déprimant. Entièrement priv saines distractions, ne semblaient-ils pas prédestinés à cr dans la médiocrité, sinon dans le vice ?

Ombres et lumières

D'autre part, cette époque avait pour trait principale grande prospérité matérielle ; le négoce gagnait à l'étranger nouveaux débouchés ; l'argent coulait à flots. Assuré d'une main-d'œuvre, le haut commerce n'employait qu'un personnel qualifié et se débarrassait impitoyablement des non-valeurs. Nul n'était sûr du lendemain : pour garder son poste, chacun était prêt aux pires compromissions ; pour maintenir en place, tout semblait permis ; pour conclure un marché, tous les moyens étaient bons.

Ainsi Londres était, alors comme aujourd'hui, un champ de bataille où, par milliers, se livrent, heureux ou malheureux, des combats pour l'existence. Le mal comme le bien y sont pourvus de leur suprême puissance. Mais, semblable au félin tapissant sa tanière, l'ombre et guettant sa proie, le mal semble toujours y être le premier vainqueur. George Williams, résumant ses expériences de jeune homme, déclarait souvent que, pour celui-ci, les vingt-quatre premières heures passées dans une grande ville décident de son sort éternel entre le ciel et l'enfer ! ».

Si d'autre part, on se rappelle quelles aspirations s'éveillaient chez les jeunes, on reconnaîtra que c'était une époque de contrastes étranges. La conversation d'un homme était ou cynique ou pieuse, les énergies tendaient impudemment vers ce qui dégradait ou fièrement vers ce qui vous ennoblissait. Plus grandes et plus nombreuses qu'aujourd'hui étaient les chances de succès pour celui qui montrait de la décision, de l'habileté professionnelle, de l'intérêt pour les affaires. Partout on réclamait des jeunes gens industrieux et d'esprit vif. La décision, l'habileté au travail, l'honnêteté et l'énergie étaient richement rétribuées. Quel que soit ce qu'il voulait pouvait réussir. Celui qui avait de grandes ambitions devait croire à leur réalisation. Bon moment pour le jeune homme qui, soutenu par de fortes ambitions, ne craignait

de lutter pour réaliser ses rêves. Il fallait viser haut, il fallait voir loin.

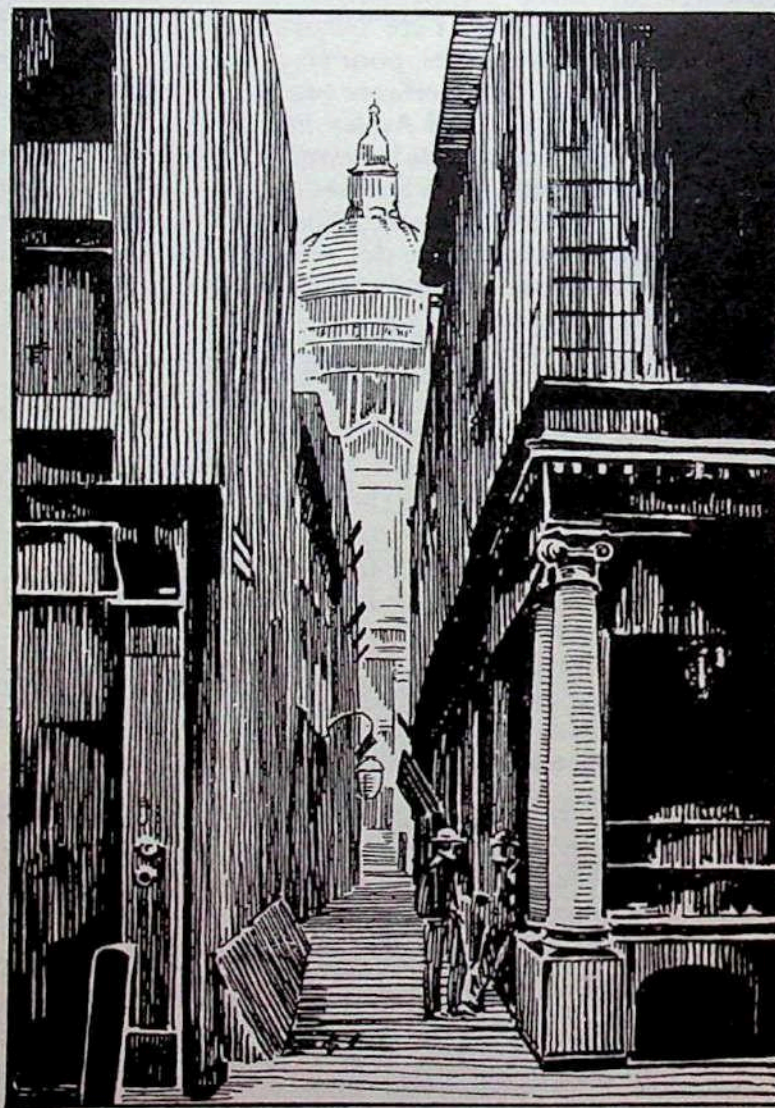
On doit le dire aussi : c'était l'aube d'une grande époque que l'on a justement baptisée l'ère victorienne. Des hommes se levaient, véritables prophètes, pour répandre dans les ténèbres des lueurs de vérité. Wilberforce venait d'obtenir enfin la libération des esclaves. Lord Ashley inaugurait sa courageuse campagne contre l'oppression, la tyrannie et l'injustice. Charles Kingsley jetait à tous les échos ses appels en faveur d'un christianisme véritablement social. Partout des voix s'élevaient appelant les jeunes à se dégager de l'emprise du mensonge et de la médiocrité, pour oser, pour se compromettre.

Dans le domaine artistique et littéraire, de hautes personnalités s'affirmaient : Carlyle, le grand historien, Ruskin, le théoricien de la beauté, Dickens, le romancier au cœur large, faisaient vibrer des cordes jusqu'alors muettes, notamment la pitié pour les humbles. C'était l'aube du réveil anglican qu'on appelle le ritualisme et dont les chefs furent Newman et Pusey. L'élite s'ouvrait à une compréhension meilleure de ses devoirs et bientôt les masses populaires allaient prendre conscience de leur force. C'était le temps des grandes espérances dont plusieurs ne devaient point être déçues, car ce fut à ce moment dans ce milieu même qu'un jeune homme inconnu et sans grande culture se prépara seul – mais seul avec Dieu – à inaugurer, lui aussi, un âge nouveau : l'âge du jeune homme, disons mieux du jeune homme chrétien.

« Il se peut du reste que George Williams n'eût pas conscience de ce bouillonnement universel⁽⁴⁾. Il était l'un de ces hommes que les poètes dédaignent et que Dieu honore, dont l'attention se fixe sur les choses à faire et qui les font. Absorbé dans ses occupations, non en vue du gain, mais pour le service du Maître, lui restait peu de temps pour regarder au loin, à l'horizon. L'œuvre à laquelle il s'était voué eût prospéré en tout temps, mais ce furent sans doute les splendides espérances, l'attente anxieuse dont étaient alors remplis les esprits qui lui valurent un si grand et si rapide succès d'enthousiasme. Les hommes

4 Louis SAUTTER : « La vie de Sir G. Williams », p. 50.

réclamaient des chefs capables de les conduire aux glorieuses conquêtes de la foi. »



*RUELLE DE ST-PAUL'S CHURCHYARD,
conduisant au magasin Hitchcock and Rogers, et cabaret de l'Oie rô*

CHAPITRE IV

COMMENT SE FORME UN CARACTERE

Préparation spirituelle

Pour pouvoir apprécier et comprendre l'œuvre d'un homme, nous devons connaître, non seulement son milieu, mais sa personnalité, la vie intérieure qui le pousse à l'action.

Le jeune paysan avait été choisi par Dieu pour donner impulsion à un vaste mouvement de jeunesse chrétienne. Trois ans après son arrivée à Londres, l'appel de Dieu se fit entendre : George Williams était prêt. Tâchons d'évoquer ces années de formation, en ayant recours aux rares lettres et documents qui nous en restent.

En effet, George Williams n'a gardé que des notes éparses et sans grand intérêt de ses premières expériences dans la Cité. Et plus tard, l'âge étant venu, lorsque des amis lui demandèrent de consigner ses souvenirs, il répondit que « sa vie avait été si peu remplie de faits saillants qu'elle ne pouvait rien apprendre aux hommes ». Dans sa vieillesse même, il ne revenait pas sur le lointain passé et les « beaux jours d'autrefois », ce passe-temps favori du soir de la vie, mais continuait au contraire à regarder l'avenir et à le préparer.

Trois petits calepins

Nous avons cependant un agenda de poche, noirci d'une écriture solide, inclinée, claire et liée. Ouvrons-le. Nous n'y trouverons que la mention de réunions, de séances, d'entretiens particuliers : on ne découvre pas là l'expression de ses pensées les plus intimes, mais, à chaque page, c'est la révélation d'une vie inlassablement consacrée au service de Dieu parmi les jeunes hommes.

Et voici trois petits carnets précieux. Le premier contient un résumé de sermons ; il porte sur la page de garde ces mots significatifs se rapportant à son apprentissage :

5 février 1838 : Reçu membre de l'Eglise de Bridgewater dont je fus, dès lors, le membre fervent et indigne.

30 janvier 1839 : Signé un engagement d'abstinence totale Maison des Quakers, de Bridgewater, après une conférence décisive de G. Pilkington.

Ces transcriptions de sermons se terminent toutes par une note caractéristique, donnant les noms de tous les commis qui ont pu entraîner à l'église à ses côtés.

Les autres cahiers sont plus intimes et nous aident à le situer dans son milieu londonien. C'est là qu'il faut chercher la réponse à une question bien naturelle : s'agit-il avec lui d'un colosse aux pieds d'argile ? A-t-il vraiment pratiqué ce qu'il prêchait ? Inflexible dans ses exigences pour les jeunes gens, l'était-il aussi pour sa propre vie ? Le trouvait-on prêt à tous les sacrifices comme à ses camarades il demandait de l'être ? Certes, il est facile, hors des soucis du pain quotidien et après les fatigues d'un dur labeur, de parler des droits absolus du Christ sur le temps, l'argent, les actes, les paroles et les pensées d'un jeune homme. Mais que faisait-il, lui, quand il était jeune ? Ailleurs, le fut-il jamais ? On rencontre en effet, de part et d'autre, de ces phénomènes peu attrayants, qui sont nés vieilles et qui ne rendraient-il place parmi eux ? Des hauteurs sereines de l'âge mûr, de la prospérité, lorsque le sang a perdu son ardeur et les sentiments leur élan, lorsque les expériences d'une longue vie ont poli les angles trop abrupts, on peut bien donner des conseils aux générations montantes, mais ils n'auront jamais la valeur du témoignage vécu ! Au milieu des luttes et des tentations, proie aux attaques du mal, en butte aux découragements et aux moqueries, aux prises avec toutes les passions, comment a-t-il réagi ? A-t-il prêché une piété, une pureté qu'il gardait jalousement ?

Pour répondre à tant de questions, parcourons simplement son Journal :

Le 1^{er} janvier 1843, à vingt et un ans, il écrit : « Pris part à la réunion de prière de Woodbridge à 7.15, puis à la nôtre, de 8 à 10. Prédication de M. Binney. Après-midi, visite à plusieurs écoles de Weigh House. A 4,30, thé à la maison. Ensuite, réunion de prière. Culte présidé par M. Binney. Bonne journée »

Est-ce un témoignage suffisant ? Non pas. On pou

toujours arguer qu'il s'agit du dimanche, de la piété dominicale, de celle du premier jour d'une année nouvelle : peut-on l'identifier avec une religion pratique et quotidienne ? Toute la question est là. Toutefois n'est-ce pas à l'emploi de ses dimanches qu'on doit dans une certaine mesure évaluer la ferveur d'un homme, sinon la profondeur de sa foi ? D'autre part, nous n'ignorons pas ce que l'on reproche à un programme si encombré de réunions pieuses : le jour de repos n'est plus un jour de repos ! Reconnaissons que les conditions de la vie économique et sociale ont profondément changé en un siècle et que les habitudes se sont modifiées. Il n'en reste pas moins, qu'alors beaucoup plus qu'aujourd'hui, le dimanche était la seule période de détente, le seul jour de la semaine où l'on pût se récréer. Et cette journée, George Williams la donnait tout entière.

Service du dimanche

L'un des secrets de ses succès, spirituels ou matériels, fut sa grande capacité de travail, son énergie inépuisable ; et le jour du Seigneur, même sous cette forme, était une récréation pour lui. Loin d'être exceptionnel, celui dont on vient de consulter l'horaire semble avoir été l'un des moins chargés.

Dès le matin, il s'occupe d'écoles du dimanche et c'est toute sa joie de faire pénétrer dans l'âme des enfants l'essence de l'Evangile : les petits viennent en foule autour de cet ami, plein d'allant et d'entrain, qui les égaie par ses histoires et les passionne par ses récits. Chef né, il veut de la discipline et de la régularité, il exige une présence de tous les dimanches : des élèves viennent-ils à manquer, le moniteur ne remet à personne d'en connaître la raison. Après le lunch, il va faire son enquête, parfois avec un ami et s'introduit ainsi dans les quartiers les plus pauvres et les plus mal famés où se recrutent les enfants de Weigh House.

Un jour, abordant un de ses camarades récemment arrivé à Londres et qui ne savait que faire de son dimanche, il le prit par le bras. Creese (c'était le nom du jeune homme) dut être impressionné par ce qu'il vit, car il en donne le détail dans une lettre écrite longtemps après :

« George, plus agile qu'un félin, s'était faufile dans une a et grimpait quatre à quatre des escaliers presque perpend laires. Je le suivais à tâtons, butant contre les marches. To coup, je l'entendis arriver au palier supérieur ; des cris d' fants se faisaient entendre derrière une porte à laquelle il ve de frapper. Au moment où j'atteignais moi-même l'étage, j l'huis s'entr'ouvrir imperceptiblement, puis s'entrebâil George, prompt comme l'éclair, introduisit le pied entre porte et le chambranle : il était dans la place. »

On imagine aisément le dialogue qui s'ensuivit :

- Que voulez-vous ?
- Voir vos enfants.
- Pour quoi faire ?
- Je suis le moniteur de l'école du dimanche ; je veux avoir dans mon groupe.
- Pour quoi faire ?
- Pour leur faire aimer Dieu.

Tapis derrière leur mère, les enfants semblaient un peu frayés, mais la voix de George se faisait douce et persuasive. Tout d'un moment, on promit de les envoyer le dimanche près. Promesse un peu vague : aussi le moniteur revint-il large :

- Ne les envoyez pas seuls ; je serai là pour les conduire ; de sorte ils seront sûrs d'arriver, et moi je serai sûr de les avoir

En redescendant, au premier étage, le bruit d'une dispute tient l'attention des visiteurs ; que va faire George ? désintéresser de la scène ? Non pas. Résolument, il frappe la porte. De l'intérieur une voix plutôt renfrognée répond :

- Entrez !

Et il entre.

Dans une misérable chambre, quatre hommes jouent à cartes en buvant de la bière ; des Irlandais sans doute. Il dévisage d'un air indigné :

- N'avez-vous pas honte de profaner ainsi votre dimanche

Les autres, abasourdis de cette apparition intempestive, peuvent qu'essuyer l'orage. Ils tâchent bien de protester, mais remarque Creese, « mon camarade ne leur en laisse pas loisir ». Finalement, l'un d'eux réussit à placer une phrase :

- Y a pas de mal à ça ; nous avons été à la messe ce matin

– Peut-être bien, mais si vous continuez ainsi, c'est en enfer que vous irez. Dieu nous a donné le jour du repos pour que nous l'honorions. Ici, vous vous moquez de Lui et de Son dimanche. Repentez-vous et obéissez au Seigneur !...

Il ne cessa de leur parler avec courage et conviction, puis les quitta, réduits au silence et visiblement impressionnés.

« Si George », remarque encore William Creese, « pouvait être aussi tendre qu'une mère à l'égard de son enfant, vis-à-vis de ceux qui profanaient le sabbat il avait l'audace du lion. »

Un tel esprit d'initiative et une si réelle bravoure sont trop rares pour rester longtemps inemployés ; on le nomma donc secrétaire à l'école du dimanche de Weigh House, fonction dans laquelle son sens pratique et sa foi allaient être mis en valeur. Mais, bientôt, il craint que cela ne soit pour lui un sujet d'orgueil et prie Dieu de toute son âme afin « que cette fonction nouvelle ne le rende pas vaniteux, mais qu'il puisse, au contraire, restant humble, chercher la gloire de Dieu seul ».

Vers la fin de la même année, on pourra le voir dans le quartier de Westminster, une bougie à la main, explorant les escaliers et les corridors des maisons les plus pauvres, en quête de tous ceux qu'il pourrait attirer au culte. Il parlera au moins trois fois par jour, le matin à l'école du dimanche, l'après-midi à une réunion d'évangélisation et le soir à une assemblée en plein air. Entre temps, il trouvera moyen de diriger dans la maison Hitchcock une réunion de prière, d'aller voir des malades ou les élèves absents de son groupe.

Fluctuations et redressements

On comprend que cet être doué d'un radieux optimisme et d'un indéfectible entrain fût partout désiré, notamment dans les œuvres en faveur de l'enfance. Dès son petit âge, on l'a vu son abord était ouvert et franc ; il avait le soleil dans l'âme et le faisait rayonner autour de lui. Néanmoins, de temps en temps une éclipse ne pouvait manquer de se produire, car c'était un jeune homme comme les autres ; il prenait conscience de ses imperfections et éprouvait soudain une honte extrême de sa médiocrité. Souvent *il s'examinait*, suivant en cela le précepte de l'Apôtre et consultait sans pitié son baromètre spirituel. A

vrai dire, l'aiguille marquait rarement « tempête » ou n'y restait pas longtemps, mais le ciel n'était pas pour autant sans nuages. Alors, il inscrivait dans son journal : – « Semaine mélancolique et mauvaise ; nombreux sujets de tristesse ; étudié les prophéties de l'Ancien Testament ; semaine sombre ; sous un nuage, aucun plaisir à prier ; manque de communion avec Christ. Une autre fois : « Semaine terrible. Affreuses déceptions, obscurité spirituelle ; peu travaillé pour Dieu ; glacé dans les prières. Que Dieu vienne et redonne vie à ces ossements déchirés !... »

Il avait donc, comme nous tous, de ces périodes de sécheresse religieuse où la foi paraît s'étioler et la vie spirituelle se viduer de son contenu. Alors, il luttait par la prière et par un travail plus intensif encore ; ainsi surmontait-il la tentation.

C'est donc parce qu'il combat par plus de prière son manque de disposition à la prière et c'est grâce à un service plus humble et plus désintéressé encore qu'il triomphe de son inaptitude à témoigner. Apprenant par l'expérience que cette méthode seule est agissante, il l'applique avec patience et après des journées de tristesse et d'obscurité retrouve la joie dans le service de Christ et dans le labeur accompli pour les autres.

Plus il sera à l'écoute de Dieu et plus il s'instruira par les épreuves qu'il traverse : « Beaucoup réfléchi sur l'humilité. Pensé au bonheur promis à ceux qui sont doux et humbles de cœur... Pensé à ceux qui ont été heureux parce qu'ils avaient faim et soif de la Parole de Dieu... Prié avec insistance pour l'humilité ».

Il nous l'annonce tout simplement, deux ou trois jours plus tard : « Quel bonheur, quatorze camarades sont venus ce soir à notre réunion de prière ! Entré en contact avec les nouveaux venus, partagé avec eux 'le pain de vie' ; tout va mieux : prière beaucoup plus facile ; trouvé plus de plaisir à glorifier Christ dans toutes choses ».

Son thème favori, le cœur de son évangile, c'est la bonté de Dieu. Après une maladie qui l'a tenu alité un certain temps, il témoigne de sa reconnaissance par cette phrase : « Il m'a guéri et je ne sais pas montrer ma gratitude... J'aurais mérité la mort, la punition, la colère. Au lieu de cela, Il est resté patient, malgré mes insuffisances, et m'a doucement rendu la santé... ».

Une telle piété ne saurait être étroite. Rien de sectaire dans son attitude ; au contraire, c'est à multiplier les rapprochements qu'il s'efforcera toujours.

Son ami Creese, qui l'avait accompagné lors de la fameuse visite dominicale, nous le montre sortant un dimanche soir avec trois autres jeunes gens de la maison Hitchcock : « Nous avons fini de dîner et nous préparions à aller, chacun de son côté, à l'église de son choix. Chose curieuse, nous appartenions à quatre communautés différentes et George était seul à le savoir. Alors, tout à coup, posant ses bras sur nos épaules, il nous unit dans une chaude étreinte et s'exclama :

— Il y a ici un Anglican, un Méthodiste, un Baptiste et un Indépendant, quatre croyants, mais une seule foi en Christ. Marchons ensemble !... »

Devant tant de zèle on reste stupéfait, on est presque choqué de lire ses plaintes continuelles sur la négligence avec laquelle il travaille pour Dieu parmi les hommes : « J'ai honte de moi, parce que je ne parle pas comme il le faudrait à ceux qui doivent entendre le message de l'Evangile. J'ai honte de moi, surtout, parce que je suis encore si attaché au monde... Dieu m'a fait passer par plusieurs épreuves mais, pauvre âme, que tu restes insensible encore à la vie spirituelle ! Le temps passe vite et bientôt tu devras quitter cette terre et tous ceux que tu aimes... Ne perds pas ton temps, uses-en bien pour conduire d'autres à Christ... ».

C'est que plus l'âme s'affine et plus aussi elle devient exigeante envers elle-même.

L'emploi des loisirs

A juger sur les apparences, le tableau dressé jusqu'ici pourrait faire croire à un George Williams fanatique et plongé sans cesse dans la méditation et la prière. Grave erreur ! Enfant, il avait été le boute-en-train de sa famille ; jeune homme, il jouait largement de la société de ses semblables et garde sa gaiété naturelle ; loin d'être un rabat-joie, il aime à rire d'un bon rire sonore. Il ne faudrait pas croire non plus que ce tempérament d'apôtre étouffât en lui les dons naturels et la vie intellectuelle.

On peut noter au contraire le désir qui est le sien, dès ce moment, de développer sa propre culture dont il sent nettement l'insuffisance. Il s'intéressera très vivement au mouvement des sociétés d'instruction mutuelle alors en vogue, prouvant que le vrai chrétien sait vivre la parole de Tércence « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne saurait m'être étranger ».

Avec un brin de fantaisie on peut, au moyen du dialogue, imaginer les conditions dans lesquelles s'éveilla son amour de la musique et des choses de l'art.

Au comptoir, un commis, qui l'a minutieusement observé, l'interpelle :

— Savez-vous à quoi je pensais tout à l'heure ?

— Non.

— Je pensais, en vous voyant servir cette belle dame, que vous aviez des mains d'artiste. N'y avez-vous jamais songé ?

George rougit et, regardant ses mains, répliqua vivement :

— Vous êtes ridicule !

— Pas du tout, mon cher, et je les vois fort bien courir sur le clavier du pianiste d'ivoire et d'ébène...

— Allons ! vous vous moquez de moi !

N'empêche qu'au cours de la journée, Williams, troublé par cette suggestion, se demanda plus d'une fois s'il avait vraiment des doigts d'artiste et s'il ne devrait pas mettre à exécution un projet que ses intimes lui avaient entendu former : prendre quelques leçons de piano.

Le soir venu, il avait résolu la question par la négative. Non, il n'userait pas ses heures de liberté en gammes et arpèges. Le diable avait voulu le tenter en flattant son orgueil, il en avait payé pour ses frais ! Non, lui, George Williams, ne serait jamais pianiste...

La journée suivante, perplexité totale. Ce fut *non* le matin, *oui* à midi, *ni oui, ni non* dans la soirée. Une semaine encore s'écoula, et l'interpellateur lui ayant posé, non sans ironie, cette insidieuse question :

— Que préférez-vous, Chopin, Schumann ou Mozart ?

George Williams, un peu agacé, dut répliquer sans doute :

— Haendel !

Cela ne pouvait durer. Ses scrupules de 'mondanité' étaient compensés par la certitude que la musique lui serait à la fin

délassement et le moyen d'intensifier son activité religieuse. fallait se décider. Dans son embarras, il eut recours à une singulière méthode dont la conformité avec quelques textes de l'Ancien Testament l'avait déjà frappé : il tira au sort. Comme le sort dit *oui*, le lundi soir, il frappa à la porte d'un professeur de piano.

Certes, son talent fut mince, mais ses efforts pianistiques développèrent son jugement et le guidèrent plus tard dans l'élaboration des concerts dont il sera l'un des organisateurs. Mais, plus, jugeant utile de se former à l'art de la parole, le voici bientôt élève d'un cours de diction et récitant du Byron. « J'espère », dit-il, « que ce sera un moyen de me perfectionner et de me rendre plus capable de travailler pour Christ. » Ainsi, tout savoir nouveau contribue à honorer le Maître.

Viennent les vacances : en 1842 et 1843, il les passe à la ferme natale. Nous savons tous combien il est difficile de témoigner sa famille de nos convictions religieuses : le *home* est parfois le plus aride des champs de mission. Mais rien n'arrête le jeune homme qui prie pour tous les siens et se réjouit de les sentir gagnés peu à peu à une piété plus réelle. D'ailleurs, le programme de ses journées de congé ne diffère guère de celui de son temps de travail. En voici un exemple : « Dimanche, réunion publique avec les enfants du catéchisme de Dulverton ; lundi, entretien solennel avec un oncle ; mercredi, causerie donnée aux enfants ; vers la fin de la semaine, de concert avec le pasteur, distribution de tracts ; samedi enfin, réunion de prières chez mon frère. George s'intéresse encore à tous les événements du village ; c'est ainsi qu'il assiste à la vente aux enchères d'une ferme et s'indigne des mensonges et des jurons du crieur. Il n'en prend pas son parti et s'en va tâcher de ramener le personnage au bien. Peine perdue, c'est un fieffé buveur ; à vues humaines, rien ne fera.

De retour à Londres, il n'oublie aucune de ses expériences au foyer paternel et prie Dieu en ces termes : « Gloire à Ton nom Seigneur, pour les bienfaits que tu m'as accordés dans ma vie ; fais servir ma visite à l'avancement de Ton règne, fais lever la graine que tu m'as permis de semer. »

Débuts dans la carrière des affaires

Si l'on ne saurait douter de la sincérité de ce jeune homme, du moins peut-on se demander comment la ferveur de son idéal peut-elle se concilier avec les exigences d'une vie d'affaires-travail et pleine de responsabilités. L'enthousiasme qu'il avait pour le commerce à Bridgewater va s'amplifier encore. Il prend à cœur le département où il travaille et suit avec intérêt les fluctuations des ventes. Les affaires l'intéressent, remarquons-le, parce qu'il s'intéresse aux affaires. Il s'applique à sa besogne de toute sa force, note avec soin ses progrès. Il a d'abord écrit, dans son carnet : « Encaissé 30 livres aujourd'hui ». Ses aptitudes le désignent à l'avancement. On lui confie bientôt le soin de quelques achats en gros. Il est très radieux. Mais il craint que ce nouveau travail n'affecte ses habitudes de méditation et de prière.

Ses rapports avec le patron deviennent de jour en jour plus intimes. M. Hitchcock est un peu le père de famille, en contact direct avec ses employés, très facilement accessible à ceux qui ne sont pas protégés par la série de secrétaires et de dactylos qui élèvent de nos jours une barrière infranchissable entre le chef et son personnel. George le voit souvent, lui parle avec simplicité et se réjouit des 'signes de vie' qu'il voit se manifester chez lui. Une autre fois, il va le consulter pour un mal de tête qui le fait souffrir, et a 'une heure de charmante conversation avec lui'.

M. Hitchcock est content de son jeune commis, si content même qu'en novembre 1843 il l'appelle à son bureau et lui offre un nouveau travail avec une substantielle augmentation de salaire. Le soir, toujours dans le même calepin, cette fois-ci, il écrit : « Que je sache dépenser ce que je gagne pour la gloire de Dieu et non pour mes propres aises ! » Faut-il s'étonner qu'il ne garde pour le service du Maître les deux tiers de son gain ?

En juillet de l'année suivante, autre perspective d'avenir : on le désigne comme acheteur dans le rayon de la quincaillerie ; c'est une position enviable, où il pourra rendre de grands services. Le chef de la maison n'est pas encore entièrement convaincu. George examine à fond la proposition, recherche les qualifications qui seraient requises et doute de les posséder.

sion rapide et énergique, jugement, bon goût, connaissance stock disponible. Puis il remet toute l'affaire à Dieu : « Si c'est Ta volonté que j'occupe cette place, amène M. Hitchcock à la donner, mais empêche-le de le faire, si ce n'est pas Ta volonté. Tu sais bien que je ne recherche ni richesse, ni luxe, ni honneur ; je veux seulement Te glorifier. Ecoute mon cri et réponds-moi, Seigneur, en me disant : - Voilà ton chemin, maintenant ches-y... ».

La décision tarde, mais il n'est pas angoissé, car il a tout remis entre les mains du Père et s'est confié aussi à ses camarades. Au lieu de l'envier, de se montrer jaloux, se joignent spontanément à ses prières pour que la lumière se fasse bientôt. Ce dernier trait n'est-il pas significatif ? En dépit de ses succès, il s'efforce de tendre à garder l'amitié des autres ; loin d'éveiller leur mécontentement, il maintient avec eux de cordiales relations. Pourquoi ? Parce que, simple et serviable, il est prêt en toute occasion à se dévouer à son prochain. Combien de camarades n'ont-ils pas aidés pour qu'ils n'aient pas, le soir venu, à se pencher trop longtemps sur leurs livres de comptes ? Combien, en situations graves, n'a-t-il pas tiré d'embarras ? Aussi, malgré l'intransigeance de sa piété et en dépit de son rapide avancement, est-il aimé de tous.

Enfin le voici nommé à ce poste de confiance. Dès le lendemain il entre en fonctions. Il s'y voue entièrement et reconstruit son âme. Il se rend compte de la difficulté de penser à autre chose qu'aux affaires. Il se rend compte des dangers que, de ce fait, peut courir sa vie intérieure. Alors il écrit dans son journal : « Que va être mon bonheur ? L'argent, les honneurs, les dignités, le luxe, le bien-être ? Mais pourquoi l'argent pourrait-il satisfaire mon âme ? Quel honneur peut-il être comparable à celui d'être déjà un enfant de Dieu ? Quelle dignité pourrait m'ennoblir plus que celle d'avoir posé un héritage incorruptible ? Le luxe ? Agréable à la chair, mais moins doux que la communion. Le bien-être ? Je n'en veux pas, tant que des âmes se perdent autour de moi !... ».

Dans une situation plus haute, de nouvelles tentations guettent ; la vanité autant que la fébrilité risquent de s'emparer de lui. Il crie de toute son âme à Dieu : « Aide-moi, garde-moi de tomber dans ces péchés. Fortifie ma mémoire. Par Ta fidélité et Ta sagesse, tout peut aller bien. Rends-moi plus humble ».

plus patient. Permets-moi de marcher droit ».

Il résiste donc aux assauts du mal. Mais c'est le moment que l'adversaire a choisi pour monter à l'assaut de sa vie tuelle et pour cela il l'aborde par les petites faiblesses chair. George Williams serait-il gourmand ?

Peut-être bien et il s'en afflige après avoir noté dans son net tout un plan stratégique à l'égard de lui-même. Recourant à la discipline personnelle, il se fixe un certain nombre de taches à chaque repas, avec une seule exception pour les 'jours de ding', et décide de se punir, au bénéfice des Missions, d'une amende de cinquante centimes pour toute tartine supplémentaire. Puis, les plans établis, il passe aussitôt à l'exécution.

Mais l'histoire ne dit pas la somme qu'il remit au Co-bénéficiaire !

Aux sources de la force

Par son exemple, George Williams prouve que sa foi n'a jamais endormi sa vigilance ni atténué ses facultés professionnelles ; il n'est pas de ceux qui se réfugient dans la religion quand qu'ils ont échoué partout ailleurs. Il sait que sa carrière n'est rien incompatible avec un christianisme vécu et il va donner chaque jour une preuve renouvelée de cette vérité.

S'il a conscience de la lutte impitoyable entre les dieux du monde et le Dieu qu'il sert et qui'il aime, il cherche dans la prière les armes pour vaincre l'ennemi sans abdiquer professionnellement. Jamais il ne doute de la possibilité d'une vie sainte et droite tout en alignant un bilan favorable. Il est fier de son travail et fait tout pour l'améliorer, le considère comme une part de la grande œuvre que Dieu confie à tous les enfants. Ayant en peu d'années augmenté de trente mille (les trois quarts d'un million de francs or) le chiffre d'affaires de la maison, il pourrait en concevoir quelque orgueil. « Ce fut un bonheur », remarque-t-il simplement.

Sa vie est un message qu'il faut faire retentir aux oreilles de tous ceux qui, dans l'âpre lutte des affaires, craignent de tourner vers Dieu, parce que cette pensée serait la ruine de leurs ambitions humaines.

Voici au contraire un jeune homme de souche campagnarde de goûts simples, sans ombre d'hypocrisie, cherchant d'abord le Royaume des Cieux et qui obtient par surcroît de grands succès professionnels. Ce message, il le transmet aujourd'hui à tous ceux qui, jeunes encore, sont découragés et troublés :

« Mon devoir dans les affaires ? Etre juste. Agir avec justice dans les transactions. Etre honnête dans les achats. Ne jamais mentir ni déguiser la vérité.

Mon devoir envers mes employés ? Etre bon, patient, aimable, respectueux. Ne jamais reprendre l'un d'entre eux devant les autres.

O mon âme ! mes collaborateurs croient-ils à ma sincérité ? En quoi mon action journalière diffère-t-elle de celle de mes collaborateurs ? Suis-je plus patient, plus indulgent ? Les méchants glorifient-ils Dieu à cause de moi ?

Que dois-je faire ? Me reposer constamment sur Dieu. Il me dit de ne me mettre en peine de rien, mais de lui présenter mes demandes par des supplications et des prières.

Je suis si loin d'avoir ainsi vécu ! J'aurais dû demander à Celui qui m'a mis aux responsabilités tellement de sagesse et de force pour l'y glorifier. Seigneur, augmente-moi la foi. Je ne craindrai rien ; tu me rassures. Je veux être droit et sain dans les affaires, les entreprenant et les poursuivant pour Christ.

O Dieu ! Tu m'as donné l'argent ; donne-moi un cœur qui sache l'utiliser selon Ta volonté. Je veux l'employer pour Toi et demande Ta sagesse pour en faire bon usage... ».

George Williams n'essaiera point de servir Dieu et Mammon. Il servira Dieu et obligera Mammon à servir aussi.

CHAPITRE V

LA CHAMBRE HAUTE

A la recherche de ses semblables

« Vous ne pouvez pas servir Dieu tout seul ; il vous faut
ver des compagnons. La Bible ne sait rien d'une religion
taire. »

George Williams était si pénétré de cette pensée d'un
Wesley, qu'à son entrée chez Hitchcock et Rogers, il
immédiatement 'des compagnons de vie chrétienne'.

Que faire pour ses collègues ? Voilà son souci primor

« Nous étions en petits dortoirs, cinq ou six dans une
chambre ; la conduite de mes camarades était effarant
une alcôve voisine, logeaient quatre ou cinq commis, c
seul professait des convictions religieuses tandis qu'un
adoptait simplement une attitude morale convenable ».

Ces deux seuls croyants, George Williams et son
étaient résolus à s'appuyer l'un sur l'autre et à retrouver
une vie religieuse en commun la force nécessaire à leur tr
à leur vie d'internes. Mais, au milieu d'un groupe de co
bruyants, légers et impies, le recueillement n'était pas
Alors, l'ami de George prit son courage à deux mains
défendre sa foi devant ses compagnons d'alcôve.

- Je suis, dit-il, habitué à prier Dieu depuis ma pe
fance ; j'en ai besoin pour ma journée, Williams auss
sommes à tel point entassés les uns sur les autres, qu'au
de votre vacarme, de vos blagues et de vos rires, nous
toute la peine du monde à nous recueillir. Soyez de bons
aidez-nous ; restez tous dans la chambre et laissez-nous l
quelques minutes le soir, voulez-vous ?

Les camarades se laissèrent persuader et, à dater de c
George et son ami purent prier ensemble ; quelque tem
tard, ils étaient trois, puis quatre, puis six ; ils devinrent
breux que la chambrette fut bientôt trop petite. Dieu be
dans les cœurs par ce moyen et attirait à Lui, les uns ap
autres, tous les habitants du dortoir.

L'un des grands mouvements chrétiens du siècle devait avoir pour berceau cette humble réunion de prières dans une alcôve où deux jeunes hommes prirent courage pour témoigner de leur foi devant des camarades.

L'action individuelle continuait, jour après jour ; pour chacun des employés de la maison, George Williams priait personnellement, sans être jamais fatigué d'intercéder. Il restait persuadé que Dieu entendait ses appels. Ses prières n'étaient pas de simples redites, ou des requêtes superficielles, mais elles continuaient une véritable lutte qui réclamait toutes ses énergies physiques et spirituelles ; elles étaient un combat sans merci dans lequel il voulait pour ses collègues la victoire à tout prix. Après avoir présenté à Dieu le nom d'un de ses camarades, il concentrait alors sur lui ses prières et ses pensées, demandant qu'il changeât de vie et le demandant avec insistance, jusqu'à ce qu'il l'ait obtenu.

C'est ainsi qu'il écrit dans son carnet : « J'ai tant prié pour James que Dieu nous l'a donné ». Des semaines se passent, sans qu'apparaisse aucun nom nouveau. Mais soudain, au sommet d'une page, on peut lire : « Je crois que Richard se rend compte maintenant de ses péchés et qu'il est prêt à se donner à Dieu ». Le lendemain, Richard est des leurs. Deux mois plus tard, le calepin mentionne trois nouveaux adhérents ; vers la fin de l'année, ils sont neuf, tous jeunes chrétiens fervents et enthousiastes, groupés autour de George et de son ami. Et le travail continue sans relâche, mené à bien par une foi inaltérable en la puissance de la prière.

Les réunions vont se multipliant dans la maison Hitchcock : les dortoirs sont gagnés les uns après les autres ; le I possède un groupe de prière, qui se réunit le matin de six heures et demie à sept heures et demie et compte vingt participants ; au II il en trouve vingt-cinq pour suivre une étude biblique. Un véritable réveil se propage ; une jeunesse ardente et généreuse se forme prête à servir en toute occurrence. On discute, on compare les points de vue, on arrête des plans d'attaque, on étudie la Bible, on s'imprègne des conseils prodigués par Finney, puis on agit en faveur de nouveaux camarades. Pour les atteindre, chacun reçoit une mission spéciale et doit s'en acquitter avec zèle. Un contrôle rigoureux en est tenu. Il ne faut, en effet, la

échapper personne et ne jamais perdre une occasion. Grâce à cette foi communicative et à la persévérance de tous, les conversions augmentent et la joie chrétienne grandit. Jamais campagne d'évangélisation ne fut plus soigneusement organisée.

Savante stratégie

Elle eut cependant échoué si George Williams n'avait été doué d'infiniment de tact. Il savait en user et l'inculquer aux autres. Lui demandait-on conseil sur la meilleure méthode d'aborder avec quelqu'un la question religieuse, il répondait aussitôt :

– « Ne discutez pas avec lui ; invitez-le à souper ! ».

Et l'on jugera par le fait suivant de la justesse de cette méthode.

Tandis que, peu à peu, se transformaient les dispositions du grand magasin de St-Paul's Churchyard, il se trouvait dans la composition un jeune homme très entreprenant et fort bien équilibré. Lui, par ses réflexions et son attitude, mettait la foi des éphéphytes à rude épreuve. Inabordable autant que sarcastique, il occupait, grâce à son sens des affaires, un poste en vue. Calme et neur de tempérament, il avait su réunir toutes les têtes braves de la maison et fonder avec elles le 'Club des bamboches', dont les assemblées avaient lieu le samedi soir à l'auberge de l'*Oie rôtie*. C'est là que se préparait contre les 'revivalistes' une contre-offensive devenue nécessaire pour « extirper », disait-on, « toutes les absurdités introduites par eux dans la maison ». Bientôt les deux armées vont être aux prises, leur matériel de guerre diffère étrangement ; l'une utilise la force et l'ironie, l'autre la prière et la persuasion.

Dans le camp des 'réveillés', on a souci d'atteindre le chef de l'opposition et l'on discute des meilleurs moyens d'entretenir le contact :

– L'un d'entre vous pourrait-il me dire ce que Rogers aime le mieux ? demande George Williams.

– Nous jouer de vilains tours.

- Mais encore ? Dites-moi ses préférences.
- Hum ! il raffole des huîtres !...
- Qu'à cela ne tienne, offrons-lui un souper aux huîtres !
- Qui veut se charger de l'inviter ?
- Bill peut le faire, il est en fort bons termes avec lui.
- *All right !* Nous procédons par ordre. Vous, Jack, vous

commandez le souper et prenez les inscriptions, sans oublier de récolter les fonds nécessaires, car chacun paiera son écot. Vous Bill, abordez Rogers et dites-lui que nous organisons une petite fête avec dégustation d'huîtres (insistez sur les huîtres), et priez-le de se joindre à nous...

Sitôt dit, sitôt fait. Rogers, flatté de cette invitation, s'amusa beaucoup à la pensée que des jeunes chrétiens prenaient plaisir à des divertissements gastronomiques ; il accepta l'invitation et fut fidèle au rendez-vous. George Williams avait donné des ordres précis pour que personne n'entreprît Rogers ni au cours du repas ni après ; ainsi la soirée fut délicieuse et pleine d'entrain. L'invité trouva la compagnie charmante et aboutit à cette conclusion que les chrétiens n'étaient pas des bonnets de nuit. Et pour leur rendre la politesse, il accepta de venir, lui aussi, à l'une de leurs séances.

Ce qui avait été prévu arriva. Laissons un ami de l'initiateur raconter dans une lettre, datée de mai 1844 : « George m'a arrêté dans la journée pour me dire que la grande décision se prépare : Rogers est maintenant si préoccupé de l'état de son âme, qu'il m'en a parlé hier soir ; nous aurons ensemble une réunion de prière ».

L'après-midi passa, et Rogers se trouvant seul au magasin en compagnie du narrateur, l'aborda, sitôt la besogne achevée, lui confia ses perplexités :

- Oui, je le sais, notre âme est immortelle, mais...

Et l'on n'alla pas plus loin ce jour-là. Pourtant, ceux qui observaient le chef de l'opposition se rendaient bien compte du changement. Le lendemain matin, Creese s'en ouvrit à Williams :

- Qu'en est-il de Rogers ?

- Je l'ignore, mais en priant pour lui ce matin, j'ai entendu une voix me dire : « Oui, c'est fait ! » Alors j'ai remercié Dieu.

parce que, j'en suis convaincu, il s'est donné à Lui aujourd'hui même.

Peu de temps plus tard, Rogers, l'ancien chef des banquiers, devenait en effet l'un des membres zélés du groupe.

La stratégie du tact et de la prière avait remporté la victoire.

Encouragé par de tels succès, George Williams inaugura un nouveau plan de bataille en utilisant la configuration du terrain ; il sait que, pour s'aller coucher, ses camarades doivent emprunter des escaliers et corridors étroits ; alors, il dressa des embuscades afin d'aborder plus aisément ceux qu'il veut atteindre. Tout à coup, le voilà qui surgit de l'embrasure d'une porte ou d'un recoin obscur pour entamer une conversation amicale. Au surplus, qu'on ne l'accuse pas de zèle indiscret ; il met à ses initiatives une telle délicatesse et un ton si amical que nul n'en est excédé ; sa simplicité courageuse et sa transparence morale continuent à lui gagner la confiance de tous.

Un véritable mouvement religieux révolutionnait ainsi l'Église. Le glissement de M. Hitchcock, qui était homme de bien mais un libéral irréligieux fervent. Que pouvait donc penser du réveil, survenu dans son personnel, ce patron honnête et correct ? A la vérité, George Williams l'en avait entretenu plusieurs fois en particulier et n'avait point manqué de lui montrer le but de son action missionnaire, mais ses conversations n'auraient pas suffi à gagner si elles n'avaient été l'objet d'un effort concerté, comme on avait prié pour la conversion des camarades, on priait maintenant pour celle du patron. C'est ainsi qu'un nouveau miracle s'opéra. A la suite de divers entretiens, M. Hitchcock manifesta un intérêt de plus en plus réel pour le bien moral de ses employés ; il les encouragea à poursuivre leurs efforts spirituels et, à leur intention, chargea un chapelain de présider au début de la journée un culte de famille. Puis, à son tour, il fit le grand pas et se donna sans réserve à Dieu. Quelque mois plus tard, il acceptait la présidence de leur « Société missionnaire de jeunes gens » qu'il déclarait vouloir appuyer de toutes ses forces. En témoignage de gratitude et de profonde affection, le personnel lui remit une superbe Bible.

Ce cadeau n'était-il pas tout un programme ?

Travail d'équipe

Ainsi, en deux ans au plus, George Williams et la poignée d'amis qui avaient voulu vivre pleinement et courageusement leur foi, se trouvèrent être les chefs aimés et respectés d'un mouvement auquel, de l'apprenti au chef de maison, tous s'étaient associés. L'atmosphère avait changé, le magasin Hitchcock était méconnaissable : George Williams avait mené à bien sa première grande entreprise religieuse.

Impossible de ne pas constater les profondes transformations individuelles et collectives qui en étaient résultées. Quelle que fût son humilité, George ne pouvait que le reconnaître et il en fut troublé au point de se demander anxieusement s'il ne devait pas désormais consacrer sa vie à l'évangélisation. On l'avait vu suivre avec enthousiasme les séances de la Mission de Londres et visiter avec un intérêt passionné, le bateau « John Williams », alors en partance pour l'Afrique, où déjà Livingstone était au travail. Ne devait-il pas, lui aussi, offrir à la Mission parmi les païens sa jeunesse, ses forces et sa foi ? Longtemps il se posa la question, tout seul devant Dieu, puis il résolut d'en parler à un ami intime, George Cutting, animé d'une même ardeur. Il sortit de cet entretien poignant, « convaincu que son devoir était à Londres, au milieu des employés de commerce et des jeunes gens ». Certain, désormais, que Dieu l'appelait à leur apporter l'Evangile en étendant l'action religieuse hors des limites de la maison Hitchcock, il décida de rester et toute hésitation prit fin.

Aussi bien, une séance fut-elle promptement convoquée pour examiner les moyens de propagande à l'œuvre commencée à St-Paul's Churchyard. « Si Dieu nous a bénis ici-même, pourquoi ne bénirait-il pas ailleurs pareil effort ? »

Pendant les courses qu'il multiple entre la rive gauche et la rive droite de la Tamise, l'idée va mûrir et se présenter dans toute sa grandeur. En cette Cité de Londres, si dure aux faibles et aux pusillanimes, ceux qui, à leurs guichets ou à leurs comptoirs, savent garder le front haut, posent ce masque en quittant l'ouvrage et montrent, gravés sur leurs visages, l'histoire des fatigues, des luttes et des défaillances de la journée. Dans une artère populeuse où défile incessamment le cortège de toute

une population, on croirait voir une armée au soir de la bataille, armée de malheureux en guenilles ou d'ouvriers escamotés par la machine, armée d'hommes accablés et muets, à laquelle nul ne songe à porter secours. Ces travailleurs de l'atelier, du comptoir, des officines et des bureaux ne clament pas leur misère et n'évalent point leur détresse. Ils souffrent silencieusement d'un tel abandon.

George Williams avait été l'un des leurs ; il pouvait les comprendre.

Un soir, au printemps de 1843 et peu après son arrivée à Londres, Hitchcock, traversant le pont des Blackfriars avec son ami Edward Beaumont qu'il avait déjà gagné à la cause, il lui fit part de son angoisse :

– Teddy, lui dit-il, êtes-vous capable de faire un vrai sacrifice pour Christ ?

– Si la chose m'est demandée, j'espère en avoir la force.

– Eh bien ! voyez-vous, je suis hanté par la vue de tous ces jeunes hommes qui vivent à Londres, comme nous à Lucan, et qui n'ont rien, absolument rien, pour nourrir leur famille. Si nous nous liguions, nous pourrions faire du bon ouvrage. Mais il faudra pour cela beaucoup de prière, beaucoup de courage, le don de soi et tout notre temps libre...

– Ils sont acquis d'avance, George, vous le savez bien !

– Pouvoir compter sur vous, Teddy, quelle joie ! Vous êtes le premier à qui je me sois ouvert de ce projet. Nous en reprenons tous deux après le prochain groupe biblique et verrons ce qu'il veut nous aider.

– D'accord. Et ensuite ?

– Ensuite, nous convoquerons une sorte d'assemblée générale de tous les responsables de la maison, pour discuter et décider comment on peut lancer le mouvement !...

La première Union chrétienne de jeunes gens

Or, à la même époque, dans un établissement voisin, celui de M. William Owen, un employé supérieur avait, lui aussi, commencé une œuvre d'évangélisation du personnel et créé un cercle d'études bibliques. James Smith – tel était son nom – entra donc en rapports avec George Williams. Dieu n'avait-il pas, une fois de plus, merveilleusement agi en donnant, au moment voulu, le concours nécessaire et en établissant un pont naturel avec d'autres maisons de commerce ?

Dix jeunes gens de chez Hitchcock, auxquels s'était joint James Smith, répondirent à l'appel et se réunirent sous la présidence de l'initiateur. Et ce même soir, le 6 juin 1844, dans la chambre haute où dormait George Williams, ces douze hommes décidèrent de fonder l'Union chrétienne de jeunes gens.

On pourrait croire qu'une joie intense doit emplir le cœur de celui dont les efforts inlassables paraissent maintenant couronnés de succès ; et l'on s'attend à trouver dans son agenda personnel des accents émus et des chants de triomphe. Or, voici ce qu'on y peut lire :

« ... Seigneur, je manque d'amour à Ton égard, et de reconnaissance pour Tes bienfaits ; laboure mon cœur afin qu'il soit moins dur ; brise ma paresse à Te prier et à lire ma Bible. J'ai fait si peu de bien depuis mon admission dans Ton Eglise : combien de journées ont passé sans que j'aie parlé de Toi ! Que de fois j'ai mieux aimé réprimander les impies que pleurer et prier pour eux ! »...

Fausse humilité ? Non, piété agissante et sens des responsabilités.

Fait à signaler, c'est James Smith qui est nommé président et qui, après avoir collecté un peu d'argent pour couvrir les premiers frais, convoque une seconde séance à laquelle se rendront vingt participants. Le but de leurs efforts est arrêté d'une manière précise dans les termes que voici : « Travailler effectivement à introduire des services religieux dans tous les commerces de drap de la Métropole ». Avec les treize shillings souscrits séance tenante, on enverra lettres et convocations. Puis on continuera de se réunir hebdomadairement pour dresser des plans et les mettre à exécution.

Bientôt, on se rendra compte que la chambre à coucher de George Williams ne peut plus suffire comme lieu de réunion ; il faudra trouver un local dans les environs immédiats. Le *House* de St-Martin, sorte d'établissement sans alcool, louera une chambre à raison de deux shillings six pence par semaine ; ce sera le premier loyer payé par les Unions chrétiennes qui, dans le monde entier, sont aujourd'hui propriétaires de plusieurs milliers d'immeubles !

Dans cette petite salle de café est aussitôt élaborée une circulaire explicative, destinée aux maisons de la place occupées par un personnel de quelque importance : on y invite les commerçants à se joindre au grand mouvement qui vise à améliorer la vie sociale et spirituelle des jeunes gens au moyen de cercles d'étude bibliques et de groupes de prière.

« Nous ne serons pas surpris », lit-on dans le document, « que le projet est taxé d'utopie, s'il suscite même l'opposition de quelques chrétiens. Nous sommes certains que de nombreuses objections seront rencontrées dans de nombreux établissements et des raisons valables dont il sera l'objet. Mais nous n'en sommes que plus déterminés à aller de l'avant : les difficultés doublent notre courage. L'indifférence ou la persécution nous empêcheront-ils de travailler pour le salut des autres ? Non, certainement non !... »

La circulaire se terminait par une demande d'entretien avec les responsables de chaque établissement. Une fois prête, elle fut envoyée, par la poste, pour l'imprimer et l'envoyer, réunir des fonds. Le Comité hésitait quelque peu devant la dépense, car chacun de ses membres ne touchait qu'un modeste salaire et aucun secours financier ne paraissait devoir venir du dehors. Tandis qu'on discutait, George Williams, qui savait si bien marcher par la foi, indigné de la timidité de ses camarades et frappa d'un retentissant coup de poing la table autour de laquelle tous étaient assis :

— Si cette œuvre est de Dieu, proclama-t-il, l'argent ne manquera pas de venir !

Sa persuasion l'emporta et une si belle confiance devint promptement justifiée.

Le 24 juin, en effet, il put annoncer, en présidant la quatrième séance du Comité, que des réponses encourageantes avaient été reçues de quelques maisons de commerce, ainsi

trente shillings pour constituer un premier fonds de roulement.

La cinquième séance fut consacrée presque entièrement à l'audition d'un rapport présenté par Christophe Smith (qu'il ne faut pas confondre avec James Smith, précédemment cité), sur le nom à donner à leur association. Le rapporteur aboutissait à trois suggestions précises, après avoir éliminé le titre : *Association évangélique des Drapiers*, sous lequel la circulaire avait été envoyée.

On proposa successivement : *Association béréenne*, *Société des jeunes gens chrétiens*, *Association chrétienne de jeunes gens* (en anglais : Young Men's Christian Association).

Le premier faisait allusion à un passage du livre des Actes (17-11). Le second attribuait à tort aux membres de la société le qualificatif s'appliquant à la société elle-même.

Ce fut la troisième proposition qui rallia tous les suffrages quoique, dans son carnet, George Williams fasse mention, le 1^{er} juillet, des progrès encourageants de « notre association religieuse de jeunes gens. » Comme James Smith était souvent empêché de participer aux séances du Comité, on décida d'un commun accord que Williams lui-même dirigerait désormais les débats, et c'est ainsi qu'il resta l'animateur principal du mouvement. Par malheur, la salle du café St-Martin s'avérait trop petite, et bien rares étaient les locaux où l'on pût se réunir sans consommer d'alcool ; finalement, une chambre spacieuse fut retenue à l'hôtel Radley, Bridge Street, près du pont de Blackfriars, moyennant un loyer de neuf francs par semaine et une clause draconienne interdisant aux jeunes gens de chanter.

Coïncidence assez plaisante : à Genève, vers la même époque un groupe biblique de jeunes gens, qui prit rang parmi les éléments constitutifs de l'Union chrétienne, avait été l'objet d'une hospitalité, d'ailleurs gratuite, dans un local de la paroisse de Plainpalais, également « à la condition de n'y point chanter. »

Mais, tandis qu'à Londres l'hôtelier du Radley ne songeait qu'à la tranquillité des co-locataires, à Genève, le pasteur Ramond déclarait « que le chant donnait aux réunions le caractère d'un culte et que le culte ne devait avoir lieu que dans un temple... »

Par bonheur, les idées ont marché depuis !

CHAPITRE VI

L'AGE HEROIQUE

Contact personnel, prière en commun, étude de la Bible sont les trois points sur quoi repose l'Association ou l'Union chrétienne de jeunes gens. De la petite « Union » attachée à une maison de commerce, naîtra bientôt une « union d'Union ». Le groupement des établissements similaires ou, désireux de connaître, de se rapprocher ou de s'aider, les adhérents voudront joindre leurs efforts pour l'extension de l'œuvre commune.

Sur un plan nouveau

Les premiers rapports de l'Y.M.C.A. (6) abondent en exemples pour l'épanouissement de cette activité, grâce aux contacts personnels que les membres du premier comité s'efforçaient d'établir d'homme à homme et de maison à maison. Infatigable, George Williams visitait assidûment les autres groupes, soigné et encouragé d'ailleurs par des personnes aux convictions religieuses sincères, qui, tout en fréquentant volontiers et avec profit les réunions de prière ou des études bibliques, refusaient de se rallier à une association ouvertement chrétienne.

Il y avait à ces résistances bien des raisons autres que la médiocrité spirituelle ou la lâcheté ; certes il n'est jamais facile d'afficher devant son prochain de fortes convictions religieuses, car elles semblent parfois cadrer assez mal avec la vie que l'on mène ; se compromettre publiquement pour une cause demande une force d'âme que chacun ne possède pas. En outre, pour assurer le recrutement il fallait triompher d'obstacles imprévus ; c'est ainsi que des oppositions se manifestèrent à ce point chez des impies mais dans des centres religieux où l'on pouvait approuver la base si largement interconfessionnelle.

6 Abréviation de Young Men's Christian Association.

sur laquelle reposait la jeune Union. Et cela aussi bien de la part de l'Eglise anglicane que des communautés dites non-conformistes(7). Or, les initiateurs insistaient pour que les Anglicans et les Non-conformistes se donnassent la main, puisque tout, dans l'organisation de la société, tendait à l'union de ceux qui croient en un même Sauveur et Maître. D'emblée, George Williams entrevit combien la tâche était ardue.

Une difficulté d'un tout autre genre survint des milieux professionnels. Certains patrons étaient persuadés que la nouvelle association constituait une branche du groupement très puissant, fondé quelques années plus tôt pour imposer la fermeture des magasins à des heures moins tardives. De divers côtés, on suggérait que l'U.C.J.G.(8) devait être la fille de l'Association métropolitaine des Drapiers, qui revendiquait hautement cette réforme sociale. A de telles insinuations George Williams répondait avec son amabilité coutumière et son sens de l'humour ; bien loin de se fâcher, de critiquer violemment ses adversaires, il mettait les rieurs de son côté par son à-propos et ses boutades imprévues. Cette perpétuelle bonne humeur qui fut un atout considérable dans la période dite héroïque l'accompagna jusqu'à la fin de sa carrière. On pouvait certes n'être point d'accord avec ses idées ou ses méthodes, ni approuver toutes ses propositions, mais on ne pouvait ressentir à son endroit la moindre animosité, tant son visage rayonnait de joie. Animé d'un saint enthousiasme, il amenait les autres à le suivre partout.

Ce travail individuel, ce contact personnel, ne pouvait qu'être intensifiés par une pratique assidue de l'étude biblique et de la prière. La méthode qui avait si bien réussi avec M. Hitchcock continua d'être appliquée avec entrain : il s'agissait maintenant de repérer, dans le personnel des diverses maisons de la Cité, les jeunes hommes qui paraissaient désireux de participer à ce renouveau spirituel. Chaque membre du grou-

7 Le Surnom 'Non-conformistes' était donné par l'Eglise anglicane, officiellement reconnue comme Eglise d'Etat, aux autres Eglises considérées comme 'dissidentes' ou 'non-conformistes'.

8 Abréviation de Union chrétienne de jeunes gens.

prenait la responsabilité de cinq d'entre eux, dont il se sentait dès lors comptable devant le Seigneur. Ne négliger aucune occasion de les entourer d'affection, prier individuellement dans le silence en leur faveur, les engager à suivre unions, clubs et cercles de prière, les encourager à fréquenter l'église de leur choix, tel était le programme de ces premiers unionistes.

En quelques mois à peine, quatorze maisons avaient pu être touchées et possédaient des groupes d'études religieuses. Les séances tenues chaque semaine à l'Hôtel Radley les assaillirent, repartaient, plus forts, plus désireux, malgré tous les débordements de « faire flotter leur drapeau au magasin, au dépôt ou au bureau ». Leur nombre augmentait sans cesse. A chaque assemblée de nouvelles conversions étaient annoncées. Au cours de cette période, il ne fut jamais question de se borner à occuper seulement les loisirs des jeunes gens ; de la tendance dite « sociale » nul ne se faisait l'avocat ; seul comptait le but religieux. Le bien, à part, « la tasse de thé et le biscuit » que George Wilkins considéra toujours comme un élément essentiel à la fraternité, les réjouissances étaient-elles inconnues ; tous les jeunes gens tendaient nettement à l'évangélisation ; n'y pouvaient participer que les membres actifs d'une Eglise chrétienne. L'Union était à proprement parler un groupement de jeunes armés d'une réelle ardeur spirituelle et convaincus de la nécessité de former un front unique contre les forces du mal qui menaçaient les faibles et isolés. Elle fut avant tout un organisme de défense et d'édification.

Il est vrai qu'au bout de quelques années, cette tendance, dépourvue de timidité et d'appréhension, s'atténua quelque peu, grâce aux efforts mêmes des U. C. J. G. C'est alors que les responsables, élargissant leur horizon, envisagèrent de nouvelles méthodes. Mais l'idée fondamentale de l'initiative resta toujours de créer, dans les nombreux établissements de commerce de Londres, une association semblable à celle de Lush Hill et d'agir de telle sorte qu'aucun employé de ces maisons ne demeurât livré à lui-même et n'en vînt, de désespoir, à pactiser avec le mal.

L'idée de coopérer au développement intellectuel de la jeunesse par des conférences, des groupes d'études ou de causeries familières, ne naîtra que plus tard. Les membres

Comité considéraient que l'Union devait tendre simplement « l'amélioration de la vie spirituelle des jeunes hommes ». Il e fut ainsi pendant deux ans, et ce n'est qu'au troisième rapport annuel que ces mots significatifs « et tendre à leur culture intellectuelle » furent ajoutés aux précédents.

George Williams, avec sa netteté de vision et son sens profond des réalités, avait compris les besoins de son temps et insist auprès de ses collègues pour élargir les moyens d'action sans faire tort à la base religieuse. Progressiste en ce domaine comme il l'était en affaires, il regardait en avant et préparait ainsi l'avenir, mais, pour l'heure, son objet était d'amplifier l'activité purement chrétienne de son groupement.

Lors d'une première assemblée générale qui, sous la présidence du grand négociant W. D. Owen, réunit, le 8 novembre 1844, à l'Hôtel Radley, cent soixante et un participants, pour la plupart membres actifs de l'Union, le but et les méthodes de cette dernière sont définis comme suit :

- « Améliorer les conditions de vie spirituelle des jeunes employés de commerce par la création de groupes religieux ;

- Avoir deux assemblées générales, avec thé, au cours de l'année, pour prendre connaissance de la marche de la société ;

- Convoquer les membres chaque quinzaine ou plus souvent, pour s'entretenir des progrès de l'œuvre de Dieu dans chaque établissement ;

- Aucun membre ne peut être reçu à moins d'appartenir à une Eglise chrétienne ou d'avoir donné la preuve évidente de sa conversion ;

- Toute candidature sera proposée à une réunion de quinzaine et renvoyée à une commission chargée d'enquêter et de rapporter sur la personne du candidat ;

- Le comité décidera, sur rapport de cette commission, de l'éligibilité de ce dernier. »

L'appel d'un ouvrier permanent

Quelques mois plus tard, une note du fameux calepin nous i

forme qu'en séance de Comité, il vient d'être question de donner à l'œuvre toute l'extension dont elle est capable en nommant un secrétaire professionnel. Un entretien s'engagea sur ce sujet entre les dirigeants :

— Il faut quelqu'un qui puisse vouer tout son temps à l'Association.

— Le croyez-vous nécessaire ?

— Nous avons besoin d'un agent qui crée la liaison entre divers établissements où nous avons rencontré des adhérents ; d'un homme énergique, qui sache parler aux jeunes, s'adresse à eux par sa personnalité et sa finesse, d'un homme qui ait dans sa foi la force de vivre et de faire vivre.

— Où le prendre ?

— Dieu nous le donnera.

— Et les fonds ?

— Il nous les donnera aussi, n'ayons pas peur ; l'Union est arrivée à un point, où, pour prospérer, elle doit avoir à son service « un secrétaire missionnaire et organisateur ». Dieu nous guidera dans cette grave décision. Prions-le !

On n'a pas de peine à imaginer que l'idée soit venue à George Williams. Bouillant, énergique, saintement ambitieux, il rêve d'aller de l'avant. Une seule chose lui importe : l'évaluation de ses nombreux camarades. Il a beau avoir donné à cette cause le meilleur de lui-même, son sens pratique si aigu lui fait sentir la nécessité de confier le mouvement à un homme qualifié. S'il est prêt à y consacrer tous ses instants de libre temps, l'œuvre ne pourra se développer comme il l'entend qu'à la condition de posséder une cheville ouvrière. Maintenant que le terrain d'action s'est largement étendu, la tâche ne risque-t-elle pas de le déborder totalement ? Alors, devant l'ampleur de celle-ci, il confesse sa faiblesse et se reproche ses imperfections, faisant preuve de scrupules qui semblent excessifs :

« O Seigneur » (trouve-t-on dans ses notes intimes) « fais revivre ton œuvre en mon cœur. Sur moi, le monde a trop influencé et Satan m'a vaincu ; pendant que mon corps travaillait, mon esprit a cherché ses aises et sa tranquillité ; j'ai cédé à la douceur de vivre ; pardonne-moi, ô mon Dieu, ne t'irrite pas, mais vivifie-moi ! Que je puisse à nouveau ressentir la puissance de Ton Esprit saint. Fais revivre en moi la vraie piété ».

moment où ma prière et ma foi semblent faiblir. Donne-moi force de Te prier de toute mon âme pour tous ceux qui m'entourent et ne Te sont pas encore soumis, parce qu'ils restent attachés au monde. »

Sitôt la décision prise, le Comité résolut de faire paraître une annonce. Ne se présenta qu'un seul candidat insuffisamment qualifié. Il ne fut pas agréé. Fallait-il voir en cela la désapprobation d'En-Haut ? On ne savait. Déjà l'assemblée générale de mars 1845 était en vue et aucune offre valable n'avait surgi. Redoublant de prières, le Comité supplia Dieu d'envoyer, si tel était sa volonté, l'aide reconnue nécessaire. Mais le temps passait sans amener de solution.

— Quoi qu'il en soit, déclara le président, nous aurons notre séance demain soir pour entendre M. Tarlton, qui demande à s'entretenir avec nous.

— M. Tarlton ? Quelle bonne idée ! Il nous donnera sûrement de bons conseils et pourra peut-être nous dénicher un secrétaire. Qui donc connaît Londres mieux que lui ?

— Et surtout il nous connaît bien, nous. N'est-il pas le chapelain de la maison Hitchcock où il dirige les cultes du matin ?

— Et c'est un chrétien si vivant qu'avec lui nul ne trouve le temps long !

— Quel âge peut-il bien avoir ?

— Un peu plus de vingt-cinq ans, si l'on en croit l'apparence.

La séance eut lieu. M. Tarlton parla. Il ne venait point donner des conseils, mais simplement s'offrir comme le secrétaire entendu !... Le premier moment de stupeur passé, le comité eut à prima des doutes quant à la possibilité de rétribuer d'une manière convenable un homme de sa valeur et de son expérience.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua M. Tarlton, je suis prêt à te faire les sacrifices pour me consacrer entièrement à cette œuvre qui me tient à cœur. Dieu y pourvoira...

Et Dieu y pourvut en effet. Car déjà, lors de l'assemblée générale, les fonds nécessaires avaient été réunis, et dans le courant de l'année M. Tarlton entra en charge.

George Williams ne peut alors que consigner cet hymne à la joie dans son précieux carnet : « Mon âme magnifie Celui qui m'a entendu le cri de son serviteur. Bienheureuse es-tu, mon âme ! Loue le Seigneur, bénis-le pour son grand amour, chante sa

nom. O mon âme, demande-lui tout, jamais tu ne saurais trop hardie ! ».

Entre les deux hommes règnera d'emblée une pleine confiance, confiance qui s'affermira encore au long des années et deviendra une collaboration de plus en plus étroite. Paroisse ensemble le pays pour y plaider la cause qui vous est chère : quelle est la meilleure manière de cimenter une amitié ?

L'Union à l'auberge

Il fallut bientôt louer un bureau en pleine Cité, au *Sergeant's Inn* (l'Auberge du Sergent). M. Hitchcock prit le bail à son compte, prouvant ainsi de façon toujours plus évidente, le profond intérêt qu'il portait au bien-être des jeunes employés du commerce. Le nouveau secrétaire était au travail, organisant l'Union, lui donnant une ossature solide, lui trouvant des ressources considérables dans les milieux ecclésiastiques et dans le monde des affaires. Un grand banquier de Londres, M. Edwyn Shipton, accepta la présidence de l'assemblée générale où se tint, le 1^{er} novembre 1845, le « premier rapport annuel » ; il n'y avait pas, devant des centaines d'assistants, jeunes et vieux, f



Le pasteur T.H. Tarlton et M. Edwyn Shipton, respectivement premier et second agents permanents de l'Y.M.C.A. de Londres.

ciers, chefs de maisons, directeurs, employés ou petits apprentis, à parler de sa propre vie spirituelle.

Rien de plus saisissant que le témoignage si simple et court de ce grand *business* man qui, au lieu de parler dividende et bilan, ouvrit largement son cœur : « Longtemps, j'ai voulu jouir pleinement de la vie et ne rien me refuser. Je me suis amusé, j'ai fait de grandes chasses, j'ai couru le monde, j'ai pratiqué les sports, aimé la danse. Je ne me suis privé d'aucune distraction, mais sans rencontrer là ni joie ni bonheur... J'ai cherché ailleurs à m'étourdir, je me suis lancé dans les études et les recherches, lisant tout ce qui me tombait sous la main, et mon âme restait perpétuellement vide... Mais aujourd'hui je veux proclamer ici que seules la piété et la foi peuvent rendre la vie digne d'être vécue. Cela, j'en ai fait l'expérience personnelle ! ».

Sans diminuer en rien la primauté du facteur spirituel, le Comité profita de l'occasion pour exprimer le désir d'étendre ses moyens d'action. Il envisageait la création de groupes d'éducation mutuelle vers lesquels pourraient être dirigés les jeunes gens qui, faute de besoins religieux positifs, trouveraient là plus d'agrément et moins de dangers qu'aux jeux de cartes au billard ou au café.

Tarleton, le secrétaire, n'avait pas borné ses efforts à l'organisation du mouvement. Evangéliste et missionnaire de l'âme, il venait d'instituer, à l'Auberge du Sergent, une « Classe biblique », qui devint promptement populaire, grâce au rayonnement de son directeur. Elle commença autour d'une table ronde, avec un petit nombre de participants ; mais, au bout de quelques séances, l'organisateur dut faire appel à George Williams pour en diriger une autre. Toutes deux prospérèrent si bien que l'on voyait l'un des assistants faire chaque dimanche après-midi huit milles à pied pour entendre Williams présider la sienne.

A quoi tenait ce succès ? A la personnalité des deux directeurs sans doute, si jeunes, si ouverts, si pleins de gaieté ; leur accueil était chaleureux, communicatif, leur poignée de main vigoureuse, leur regard énergique et droit. Mais il tenait aussi à leur méthode, dont voici quelques règles :

« Souhaiter la bienvenue à chacun, serrer la main
cordialité à tous afin de les mettre à l'aise ;

'Noyauter chaque classe au moyen de quelques j
gens connaissant bien le sujet et prêts à nourrir la d
sion ;

'Sitôt l'introduction terminée, laisser celui qui
préparé engager l'entretien et faire poursuivre celui-
les auditeurs. Eviter les silences toujours catastrophiques

'Prendre le nom et l'adresse des participants, les i
au thé, s'occuper amicalement d'eux et les co
joyeusement à la prochaine séance ;

'Faire de ces « Classes bibliques » une vraie fête ; élimi
le genre ennuyeux, fuir les longues prières, avoir de
train, de la fantaisie, de la gaieté, de la vie ».

Ces classes ou études bibliques ont été l'une des ac
caractéristiques des U. C. J. G. à travers le monde ; par leur
oliticité, leur 'laïcité', leurs conclusions pratiques, elle
agné des milliers d'êtres à une vie droite et saine, redress
gements erronés et affermi la foi de beaucoup.

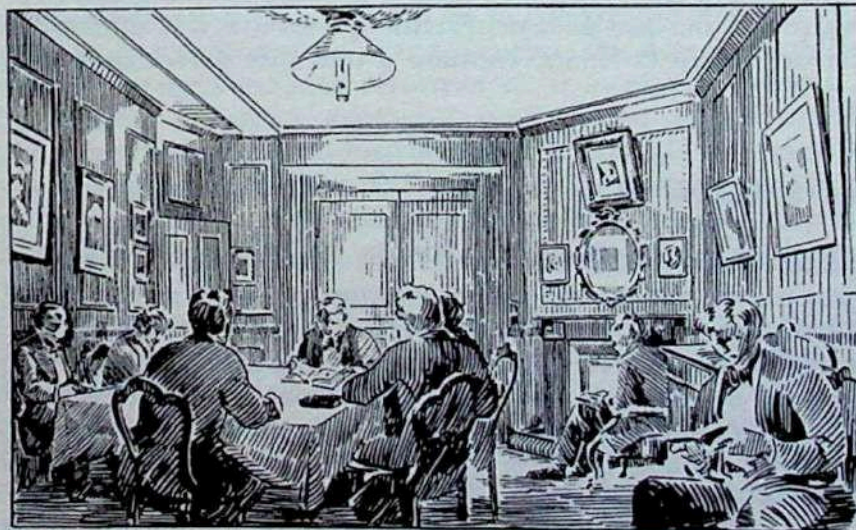
L'année suivante seront instaurées les fameuses confér
d'Exeter Hall, qui contribuèrent à faire brillamment con
le nom de l'Union chrétienne de jeunes gens. Les initia
furent un groupe d'intellectuels désireux de placer sur le
chrétien les problèmes du jour. Le projet fut soumis au C
et celui-ci chargea Tarlton de le mener à bien. Il s'agiss
grandes séances publiques, qui, dès le début, eurent un
mense succès ; payantes (deux sous la place) et suivies p
grande foule, elles atteignirent, dès leur première série
Science et Religion, un public qui s'éleva en certaines occa
jusqu'à trois mille personnes ; les textes des conférences é
ensuite publiés par une maison d'édition ; tirés à un grand
bre d'exemplaires, ils répandaient au loin le nom de l'U
qui, dès lors, sans la moindre gêne, pouvait faire appel aux
grands savants et aux plus éminents orateurs. Durant ving
on y traitera de multiples sujets allant du Tabernacle d'Is
la mythologie des Grecs, de Renan à Hogarth et de la conf
chrétienne aux amusements populaires. L'apothéose en fu

tainement le magnifique exposé du Révérend Morley Punshon sur le *Prophète d'Horeb*, pour lequel un auditoire de plusieurs milliers de personnes manifesta un enthousiasme indescriptible.

Dès 1846, plusieurs sections nouvelles qu'on nommait 'branches' de l'Union furent fondées à Londres. Forts de ce succès, Williams et Tarlton songèrent à porter leur effort en province et se rendirent dans les villes voisines. De la capitale, le mouvement gagnait le pays entier.

Le 19 août 1847, pénétré de gratitude pour les résultats obtenus, celui qui en avait été l'ouvrier principal, consignait dans son journal l'engagement que voici :

« Je déclare solennellement me consacrer, dès ce soir et sans réserve, à l'Union chrétienne de jeunes gens, à lui vouer ma vie ; je loue Dieu de m'avoir appelé par Sa grâce et de m'avoir ainsi béni ; je désire humblement demeurer à Ses pieds, à cause de Sa miséricorde et Le remercie de la décision que je prends de me mettre au service des jeunes dans le monde. Et maintenant, Seigneur, je Te prie de m'accorder une double mesure de Ton Esprit pour travailler à Ta Cause : la conversion et le salut d'un grand nombre ! »



Cercle d'étude biblique de l'Y.M.C.A. à St-Paul's Churchyard.

CHAPITRE VII

L'ESSOR D'UNE GRANDE CAUSE

Au cours des années qui suivront cette consécration nouvelle du jeune employé de commerce, le succès de l'Union tienne de jeunes gens s'affirme et son œuvre s'accroît. En naissant à George Williams des facultés professionnelles remarquables, son patron lui confie les responsabilités de plus en plus grandes, le nomme bientôt chef des achats, puis fondé de pouvoirs, enfin associé de sa maison, avec participation à la gestion et aux bénéfices.

Il est heureux. Qui ne le serait pas dans sa situation ? Il est profondément intéressé par son travail et lutte avec autant de ferveur que d'acharnement pour les principes commerciaux qui lui paraissent légitimes : ne connaît-il pas la situation des jeunes commis, lui qui a vécu de leur vie et qui, avec eux, a été vaincu à la tâche ? Quiconque a passé par la filière est à même de comprendre les problèmes des plus humbles et des plus démunis. Ayant trouvé dans l'Union l'un des moyens de choix pour répondre aux besoins de la génération qui monte, il la soutient spirituellement et financièrement d'une aide personnelle et efficace.

Amis influents

Sa condition sociale et matérielle devenue plus forte le met en relation avec des personnalités connues et l'Union bénéficie de cet avantage. C'est ainsi qu'il invite des hommes distingués aux séances annuelles et aux conférences d'Exeter Hall et leur demande de soutenir l'effort unioniste par leurs talents, leur expérience ou leurs ressources. Psychologue, George Williams comprend le monde tel qu'il est. Il n'ignore pas le pouvoir d'attraction d'un grand nom, il sait que la foule n'est point indifférente à la présence d'un lord-maire, d'un homme d'affaires ou d'un personnage titré. Tabler sur le prestige d'un nom, c'est e

servir Dieu, si, par ce moyen, de nouveaux éléments peuvent être amenés à entendre le message chrétien. « Faire grandement de grandes choses », voilà son principe. Du moment que l'U.C.J.G. a quelque valeur, le monde doit en être informé. la meilleure méthode, la seule d'ailleurs, pour convaincre le public que la jeune association n'est pas un conventicule ou un petit mouvement sans envergure, c'est de faire appel, pour occuper les charges importantes, à des personnalités.

Deux noms émergent qu'il faut citer ici :

L'un est le descendant de Huguenots chassés de France par la persécution religieuse : M. Samuel Morley, en français *Morla*. Il était un peu plus âgé que George Williams et, comme lui, avait subi l'influence du Révérend Thomas Binney et, comme lui également, s'était rattaché à la congrégation de Westminster House Chapel si connue dans le centre de la capitale. Chef d'une importante manufacture de bonneterie de province qui possédait à Londres des entrepôts et magasins, il avait été élu à la Chambre des Communes comme député libéral de Northampton.

Grand était son souci du bien-être ainsi que du développement intellectuel et moral de son nombreux personnel. C'est sous ce titre, sans doute, qu'il entra en rapport avec l'associé de la maison Hitchcock et poursuivit en sa compagnie diverses campagnes de moralité ou d'évangélisation. On doit à ce philanthrope chrétien maintes réformes qu'il avait préconisées au Parlement. L'emploi généreux qu'il faisait d'une fortune princière, fruit de son industrieux labeur, lui valut une popularité qui jamais ne le grisa. C'est ainsi qu'en se retirant de la politique, il déclina d'abord le titre de baronet puis la pairie héréditaire que voulait lui octroyer le gouvernement de la Reine.

– Je n'ai pas besoin, disait-il à ce propos, de mettre un piquet à mon chapeau et j'aime mieux mourir comme j'ai vécu, honnête marchand de la Cité de Londres.

L'autre figure de premier plan qui, à l'égal de Samuel Morley, honora George Williams de sa confiance et de son attachement fut Lord Ashley, comte de Shaftesbury, l'illustre homme d'Etat et l'héroïque philanthrope, qui était, vers 1848, à l'apogée de son autorité : ne venait-il pas de remporter

Parlement de grandes victoires en faisant adopter des m
d'ordre politique et social dont il avait toujours été l'a
Une amitié profonde se noua, dès ce moment, entre l'H
politique et le grand négociant ; ils s'entr'aidèrent, m
mutuellement conseil, s'intéressèrent aux mêmes œuv
sans faire étalage de leur intimité, ils savaient pouvoir co
l'un sur l'autre.

Lord Shaftesbury était toujours prêt à appuyer chaleu
ment les entreprises de George Williams et ce dernier, c
négociant prospère, toujours disposé à contribuer, avec
rosité, à celles que son noble ami suscitait dans l'inté
prochain. Sur le terrain spirituel, leur accord était com
tous deux cherchaient à vivre pleinement leur foi. Que c
contres eurent lieu où leur conversation roula sur l'U
car, durant un tiers de siècle (de 1855 à 1885), le comte p
les assemblées de l'Union de Londres dont il était le plu
répondant !

argeur ou étroitesse

De graves problèmes allaient désormais se poser.

Les temps héroïques avaient pris fin ; l'action indivi
tendait à passer à l'arrière-plan, remplacée par l'action so
Le but religieux, certes, restait primordial, personne n'er
tait. Mais les méthodes n'étaient plus les mêmes ; le petit g
primitif s'était accru au point de devoir chercher un autre
L'Union transporta donc son siège à Gresham Street, sans
leurs quitter la bruyante et brumeuse Cité. Fallait-il profi
ce changement pour opérer une transformation radicale ?

— Nous avons besoin d'abord d'une bibliothèque, de
George Williams, puis de salles de lecture et de salles d'
pour les jeunes gens qui ne sont pas de nos membres. No
vons organiser pour eux des classes du soir et mettre sur pi
véritable enseignement, puisque personne d'autre ne le fa

— Non, répliquèrent plusieurs de ses collègues, vous
trompez. Notre but est la formation religieuse du
homme : nous avons admis, à notre corps défendant, un
tivité sociale et quelques distractions ; nous ne pouvons pa
tort à notre action spirituelle.

– Ce n'est pas lui faire tort, mais lui donner une ample nouvelle ! Ces jeunes gens n'ont rien pour se détendre et récréer ! Nous devons les aider en les attirant à nous par tous les moyens possibles, pourvu qu'ils soient honnêtes. Voilà des jeunes gens sans instruction suffisante : ne comprenez-vous pas qu'ils s'ils ne possèdent point encore une foi assez affermie pour prendre part à nos groupes bibliques, ils pourront être touchés par notre intérêt, par notre amitié, et conduits ainsi au Sauveur ! On ne prend pas les mouches avec du vinaigre !

– Mais nous allons perdre notre temps et notre argent !

– Qu'importe, pourvu que nous gagnions des âmes !...

La discussion, parfois véhémement, dura longtemps. Chacun restait sur ses positions, pénétré de la justesse de sa cause que tous identifiaient avec celle de Dieu. George Williams n'était pas le moins obstiné et ce fut son point de vue qui finit par triompher. En conclusion, le Comité décida que :

« Sans rien retrancher du caractère distinctif de membre de l'Union, dont l'expérience montre toute la valeur, bien des jeunes gens de bonnes mœurs peuvent trouver appui dans l'association et, s'ils la soutiennent de leurs contributions, lui permettre avec l'aide de Dieu, d'étendre largement sa sphère d'influence et son action spirituelle. »

Cette résolution était loin d'être ce qu'on appelle, en style parlementaire, un 'nègre blanc', autrement dit une motion qui vise à combiner les projets les plus contradictoires. Elle fut efficace en ce sens que la vision de l'animateur se réalisa pleinement. Bon nombre de ceux qui n'avaient songé qu'à profiter des avantages offerts par l'Union (bibliothèques, salles de travail et cours du soir), finirent par assister aux groupes de prière ou aux études bibliques ; plusieurs y vinrent faire un jour profession de leur foi.

Ne fallait-il pas, en effet, éviter à tout prix que l'U.C.J.G. devînt un cénacle ou une serre chaude ? L'étroitesse doctrinale et le rigorisme de certains membres influents du Comité auraient risqué d'être funestes à l'épanouissement de l'institution. C'est alors qu'on vit George Williams veiller jalousement et essayer d'apaiser les différends qui surgissaient, tout

exhortant avec sagesse et bonhomie ceux qui étaient responsables. Il savait que rien au monde ne peut remuer la foi ; il reconnaissait la prière comme le plus puissant levier de toute action ; il partageait donc les vues des plus stricts. Il ajoutait que tant que les principes fondamentaux de l'Unité sont pas en danger, un comité a le droit, bien plus, le devoir d'employer pour sauver des âmes tous les moyens légitimes. Cette action nette et énergique s'imposait. Trop pieux pour le fanatique et trop sainement moral pour être rigoriste, Williams s'élevait contre les farouches partisans d'une rétrécie qui cherchaient à faire passer leurs idées dans le journal de l'Association. N'y avait-on pas lu certaine fois l'article suivant :

« Nous n'avons aucune hésitation à affirmer qu'un homme chrétien ne devrait pas participer à un match de natation ou à une compétition sportive. Le désir de distinguer est toujours un piège dangereux ; celui qui gagne excite la passion des autres, leur envie, leur jalousie ou leur déception. »

Et peu de temps après l'*éditorial* accueillait à l'égal des manifestations artistiques cette violente diatribe :

« N'est-il pas affligeant d'entendre un archevêque émettre des vues correctes de Shakespeare sur la corruption de la nature humaine et le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ ? Pense-t-il donc que tous ceux qui montent sur les planches pour y jouer ses pièces s'en soucient le moins du monde ? De même, ne saisit-on pas l'impiété qu'il y a, dans un oratorio comme le *Messie* de Haendel, à illustrer l'œuvre de Jésus par des raclements de boyaux de chat ? C'est maintenant la mascarade mêlée au sermon, et le drame de la Bible. Où allons-nous ? »

Il ne faut pas juger, car on ne peut tout comprendre ! Comme on l'a vu, l'époque où s'affrontaient les extrêmes. Dans ces milieux, toute récréation prenait les couleurs du vice, l'amusement le plus innocent devenait suspect. Ces a-

reflètent l'état d'esprit d'unionistes influents, heureusement peu nombreux, qui, si bien intentionnés qu'ils fussent, risquaient de faire mourir d'asphyxie l'association qu'ils avaient fondée. George Williams n'intervint pas directement dans la discussion, au nom des 'immortels principes', mais au nom d'un robuste bon sens. Quand les esprits s'échauffaient, se bornait à dire :

– Et maintenant, qu'allons-nous faire pour *gagner* les jeunes gens ?...

Les joies de l'amitié

Dès longtemps s'était établie la coutume de convoquer, chaque mai, les assemblées générales des sociétés religieuses. Pourquoi ne pas mettre à profit cette circonstance favorable et l'utiliser en faveur de l'Union ? Tant de délégués affluaient à Londres de tous les coins du Royaume-Uni que, s'ils pouvaient entrer en rapports avec elle et saisir la valeur de son action, ils seraient certainement amenés à l'introduire dans leurs provinces. Georges Williams proposa donc au Comité d'organiser un *lunch* et d'y convier les représentants des divers mouvements religieux en Angleterre.

Le premier de ces déjeuners sera un succès si complet que le Comité le renouvellera chaque année, en instaurant d'autre part des 'déjeuners de Noël' pour les centaines de jeunes provinciaux qui vivent internes dans leurs maisons de commerce et qui, à l'époque des fêtes, sont dans l'impossibilité de retourner auprès de leurs familles.

Se dépensant alors sans compter, le jeune et généreux négociant serre des mains, exprime sa joie, place des mots aimables, convainc chacun des assistants que de lui et de la part qu'il prendra dépend le succès de la rencontre et de l'Union elle-même. Or, quand un jeune homme se sent compris et investit d'une confiance absolue, il veut être fort, il veut être fidèle jusqu'à l'héroïsme, et, s'il le faut, jusqu'au sacrifice. L'atmosphère de ces agapes matinales sera toujours si fraternelle et familiale que, pour être sûrs d'arriver à temps, certains jeunes gens n'hésitent pas à quitter leur domicile avant le jour e

faire, à travers les rues sombres et silencieuses, fût-ce de neige et la boue, d'in vraisemblables courses. Ils seront récompensés de leur peine par un accueil chaleureux qui rappellera le rayonnement du foyer.

C'est en avant que George Williams regardait de préférence. Mais il avait le culte du souvenir des temps héroïques de l'U.C.J.G., et particulièrement des deux petites chambres de l'hôtel Radley où le groupe initial s'était constitué. Chaque année, pour perpétuer un épisode aussi mémorable, les 'Arts' se retrouvaient en séance familière. Et là, l'initiateur accablait dans l'intimité ses vieux camarades, se rappelait le nom de chacun, offrait avec largeur l'inévitable thé rehaussé de bière. Puis, autour de la fameuse table ronde, on parlait du passé, et bien vite l'hôte introduisait une discussion sur les problèmes nouveaux.

Des témoignages touchants étaient rendus par plusieurs évoquant leurs expériences d'autrefois et leur isolement à l'arrivée dans la grande ville, soulignaient l'influence de ce qu'ils avaient eue pour eux la main tendue des premiers 'unions'.

— « Je n'en pouvais plus, j'avais froid, j'étais pauvre et seul, tout seul sous l'arc de Highgate(9). Un jeune homme est venu gentiment vers moi et, apprenant que j'étais seul à Londres, et sans le moindre appui, il alla immédiatement parler de mon cas à un commerçant qui m'engagea sur l'heure. Voilà ce qu'un anonyme a fait pour moi. De lui, je n'ai rien su si ce n'est qu'il était membre de l'Union. C'est donc à son intervention que je dois d'avoir trouvé en même temps qu'un gagne-pain, une protection contre la solitude et ses dangers et, par surcroît, un renouveau de vie ».

Efforts parallèles

Après avoir été présentée au grand public lors des 'dépôt de mai', l'Y.M.C.A. devait révéler, bien au delà des frontières britanniques, les possibilités qu'elle offrait au développement des jeunes hommes. Son Comité saisit l'occasion de l'Exposition universelle de 1851, au Palais de Cristal, pour

9 Artère dans le nord de Londres.

connaître aux visiteurs venus de toutes les parties du monde, méthodes et ses plans. Des conférences publiques furent organisées à Exeter Hall ; plus de trois cent soixante-deux mille brochures furent distribuées aux abords des pavillons de la grande foire, tandis qu'au centre l'œuvre continuait de plus belle ; à la fin de l'année, on annonçait qu'il avait été organisé cinq cent cinquante séances religieuses ouvertes à tous, un millier de réunions tenues dans les établissements de commerce et que, vraisemblablement, plus d'un million de jeunes hommes devaient avoir été atteints par l'effort unioniste. Les tracts tombés dans les mains des visiteurs d'Europe, d'Amérique ou des Colonies, contribuèrent à la formation de groupements nouveaux à l'étranger ; ils commencèrent à donner au mouvement son caractère d'universalité.

Toutefois, même en essaimant jusqu'aux Indes et jusqu'en Australie, sous l'impulsion d'un jeune employé qui venait de quitter Londres pour Adelaïde, l'Union mère ne restait pas en arrière. Elle avait grandi de telle façon que les locaux après locaux devaient être abandonnés ; on loua donc pour la somme de soixante-quinze mille francs le bâtiment occupé par « l'Institut littéraire et scientifique » de la Cité et on l'aménagera en vaste club à l'usage des jeunes Londoniens.

A la vérité, lorsque l'on consulte les sources, il faut reconnaître que si cette Union métropolitaine a pris un essor rapide grâce à la personnalité de George Williams, elle n'a été ni la seule, ni la première. Chacun sait aujourd'hui qu'à Glasgow dès 1824, avec David Nasmyth et à Bâle, dès l'année 1768, avec le « Lediger Verein », s'étaient constitués des groupes de jeunes laïques chrétiens. Et c'est en 1824 que celui de la cité des bords du Rhin revêtit la forme caractéristique qu'ont encore aujourd'hui les Unions du continent. On sait aussi qu'en Allemagne, dans la vallée de la Wupper et sur l'initiative du pasteur Dürselen, des conventicules analogues ont pris naissance au début du XIX^e siècle.

On sait surtout qu'en Suisse romande et en France, sous l'influence du Réveil alors à son apogée, des groupes de jeunes gens s'étaient formés qui se transformèrent en Unions chrétiennes dont la vitalité n'a certes pas décliné. Telle fut à Genève la *Réunion du jeudi* qui, dès 1847, vit se grouper, autour d'He

Dunant, plus tard initiateur de la Croix-Rouge internationale, une phalange de jeunes croyants qu'Adolphe Monod encouragea lui-même à se constituer en association semblable à celle de la Grande-Bretagne. C'est ainsi qu'elle devint la doyenne des Unions de langue française (10).

Il faut rappeler et honorer la mémoire de ces pionniers qui ne connurent que quelques années plus tard les efforts de George Williams et surent, pour activer le développement de leur cause, entreprendre d'opportuns voyages : tels ceux de 1851 à 1853, d'Henri Dunant dans le midi de la France où il contra Laget à Nîmes et Ravier à Marseille, tels ceux, à Paris, du Genevois Joseph Gibert et du Vaudois Louis Mercier, l'un et l'autre étudiants en médecine fort distingués ; tels encore ceux de Max Perrot, dans le canton de Neuchâtel. Ces tous ces hommes, quasiment missionnaires donnèrent à ces groupes de jeunes hommes une impulsion si forte que l'on peut établir un parallélisme frappant entre l'essor de leur cause et celle qui s'était produite au même moment dans les pays anglo-saxons. A cette époque toutefois, l'Amérique du Nord demeurait étrangère au mouvement, puisqu'on ne connaissait en 1853 aux Etats-Unis qu'une seule Union, celle de Boston. Mais, dans les colonies britanniques ou futurs *Dominions*, notamment au Canada, l'exemple venu de Londres allait être largement

Dans la Ville-Lumière

A Paris, où il se rendait chaque année pour affaires, George Williams avait été mis en contact avec un étudiant en théologie se rattachant à l'Eglise méthodiste, Jean-Paul Cook, plein d'un juvénile entrain, cherchait depuis longtemps à rapprocher les uns des autres ses camarades les plus sérieux et réussit à en réunir dix-huit en un groupe d'édification fraternelle.

10 Peu après, en 1853, fut fondée l'Union chrétienne de jeunes gens de Bruxelles, association qui existe toujours. Elle a localisé son action depuis lors à la commune de Schaerbeek, un faubourg de la capitale belge, après avoir eu un foyer important dans le centre de la ville, 11-13, Rue Ernest Allard.

Lors d'une des séances où il fut leur hôte, l'unioniste londonien avait exposé avec force la nécessité d'annoncer la Bonne Nouvelle aux jeunes hommes si nombreux qui trop facilement viennent perdre la foi dans les grandes cités.

En 1852, se trouvant de nouveau l'hôte de la Ville-Lumière pour y acheter les belles soieries que sa maison vendait à Londres, il entra, certain dimanche de février, dans une chapelle Sociable comme il l'était, on le vit aborder à la sortie du culte l'un des plus jeunes participants. Aussitôt le voici posant la question qui lui est habituelle :

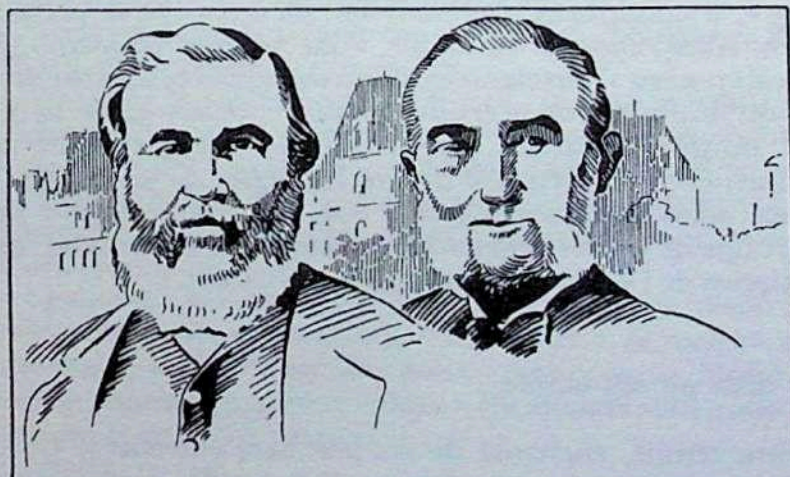
– Possédez-vous une Union chrétienne de jeunes gens à Paris ?

– Non, Monsieur, je ne crois pas.

– Et pourquoi n'y en a-t-il point ?

– Hum ! Paris a le caractère d'une ville de plaisir : toute association de ce genre aurait peine à s'y établir.

Rentré à son hôtel, le négociant unioniste se met à réfléchir. Pourquoi pas Paris après Londres ? Avec l'aide de Dieu, aucun obstacle n'est insurmontable ; une Union chrétienne s'impose dans la capitale de l'Empire français. Donc, il faut en fonder



Deux pionniers des U.C.J.G. : Jean-Paul Cook et Victor Gibert

une ! Ne doutant de rien, il convoque, avec Jean-Paul les personnalités les plus en vue du monde protestant pour présenter le but de l'Y. M. C. A. de Londres et les résultats qu'elle a déjà obtenus.

Toutes sortes d'objections lui sont présentées : la France catholique ou indifférente ; l'esprit de corps qu'on dit exister dans les établissements anglais y est inconnu, car le Français est individualiste ; les employés vivent rarement chez leurs patrons ; la jeunesse songe plus à s'amuser qu'à prier. Mais, d'autres excuses !... A tout cela, il répond avec son robuste sens et expose les magnifiques expériences faites dans son pays. Partout, quelles que soient les différences de détail, le problème fondamental est pareil ; Jésus-Christ est le même à Londres, Paris, et la conscience de tout jeune homme doit lui rester ouverte !

Jean-Paul Cook, qui avait été l'âme de cette réunion, chargé de préparer un projet de statuts. Plus que de règles, cependant, il avait besoin de soutiens ; animateur-né, ménageant aucun effort, il se mettra immédiatement en ligne et gagnera l'appui complet d'Adolphe Monod et de son monde de Pressensé, de grands noms du Réveil. Puis, avec sa ténacité imperturbable qui le fit appeler « le Capitaine Persepolis », il continuera de réunir les adhérents de la première heure. Ainsi, comme on l'a dit, « une poignée de jeunes Français purent s'entretenir en toute simplicité et liberté de conscience qu'ils avaient de se croire enfants de Dieu ». Et, le 12 mai 1852, douze d'entre eux, ayant, chacun à son tour, confessé leur foi, formèrent la première Union chrétienne de jeunes gens de France. Mais il importe d'établir que, dès 1850, existait à Genève un groupe de jeunes gens chrétiens réunis autour de la Bible, sous l'initiative de l'étudiant genevois Joseph Gibert.

Voir clair en soi-même

Entre temps, enchanté de ses premiers entretiens, G. Williams est rentré en Angleterre. Il va rendre compte de son voyage au chef de la maison et lui parler de ses doubles succès. Les achats de soieries flatteront le goût des élégantes londoniennes.

nes et contribueront à la renommée de l'établissement, d'autre part un nouveau groupement unioniste est en train de former à Paris. M. Hitchcock, qui est à cette époque le trésorier de l'Union-mère, applaudit à ce coup double :

– Si vous êtes libre de votre soirée, venez donc m'en parler aujourd'hui chez moi ; je n'attends personne ; nous serons en famille.

Depuis qu'il était devenu le premier aide de son chef, George Williams passait souvent quelques heures avec lui dans l'intimité. L'aîné accordait une pleine confiance au plus jeune, dont il aimait l'esprit enjoué, l'enthousiasme et la ferveur ; le cadet respectait la droiture et la générosité du chef et se plaisait dans ce milieu distingué.

Le même soir, autour de la cheminée, enfoncés dans de larges fauteuils, les deux associés reprennent le sujet ébauché dans la journée. George Williams a décrit, par le menu, sa rencontre à Paris avec les notabilités protestantes :

– La noix a été dure à casser, Monsieur, mais la ténacité anglaise en est venue à bout ; en fin de séance, le principe d'une Union était admis, et les premiers fonds rassemblés pour assurer son existence. J'étais au comble du bonheur.

– En somme, Williams, êtes-vous plus unioniste que commerçant ou plus commerçant qu'unioniste ?

– Voilà une question bien embarrassante, Monsieur. Peut-être vaut-il mieux ne pas la trancher.

– Toujours le même tact, mon ami, je vous reconnais là ! Mais après tout, nous sommes l'un et l'autre des négociants enthousiastes et des unionistes impénitents ; ma fille Hélène me disait plaisamment : « M. Williams emporte toujours dans sa valise les catalogues de la maison et un cornet de graines pour semer des Unions ! ».

– Le mot est joli. Oui, je le crois. Miss Hélène a raison ; depuis trop longtemps, l'Union a été associée à la maison pour que je puisse séparer l'une de l'autre ! Voyez-vous, Monsieur, je suis un homme qui a deux amours, les affaires et l'Union. Or, je ne veux rompre avec aucun !...

Et chacun de rire !

Hélène Hitchcock, qui leur servait le thé, parut légèrement rougir... Peut-être George s'en aperçut-il. Rentré chez lui, il e

en tout cas quelque peine à s'endormir. Comme d'habitude, à genoux devant son lit, il s'était recueilli, demandant à Dieu de continuer à le diriger dans sa double activité. Puis, une fois endormi, la conversation de la soirée revint bourdonner à ses oreilles. Malgré l'obscurité de la nuit, une clarté grandit dans son âme : « Je suis un homme qui a deux amours... Mais c'est un peu surde !... Je n'en ai pas deux, j'en ai trois... Il y a Hélène et le cock. Et maintenant, je sais que je l'aime ! Pourtant, c'est difficile d'y songer... Je n'en ai pas le droit ; elle est d'un tout autre lieu que moi... Et que dirait son père ? D'ailleurs, qui sait si elle m'aime ? Elle ne m'a jamais témoigné qu'une bonne camaraderie. Et puis, j'ai fait vœu de ne jamais me marier, et je l'ai gardé dans mon calepin... Non ! décidément, j'ai rêvé, tout cela n'est que fantasmagorie !... Je suis un homme qui a deux amours. Deux amours seulement, et c'est bien suffisant !... ».

Mais il est probable qu'à son réveil, le lendemain matin, le jeune associé de la maison Hitchcock dut se dire *in petto* :

— Je crois que le troisième a pris en moi de solides racines.

Alors, il aborde son ami Tarlton pour lui communiquer sa découverte extraordinaire qu'il vient de faire. Et son cœur se livre, il écoute de toutes ses oreilles et de tout son cœur car il est habitué à de tels aveux. Les deux amis discuteront longtemps pour se rendre compte qu'il ne s'agit pas là d'une idée purement romanesque. Ils voudront arriver à une lumière complète : à deux, mieux qu'à un seul, on voit plus clair, même dans une affaire de cœur. Ensemble, ils demanderont à Dieu de les guider et Lui montrera toutes choses.

Le même jour, Tarlton se rendait chez M. Hitchcock, pour lui faire pressentir, comme la coutume de l'époque l'exigeait encore, un peu de temps après, des fiançailles étaient annoncées. Le mariage eut lieu en 1853. Une fois de plus, un petit page épousa la fille du roi !

La première conférence universelle

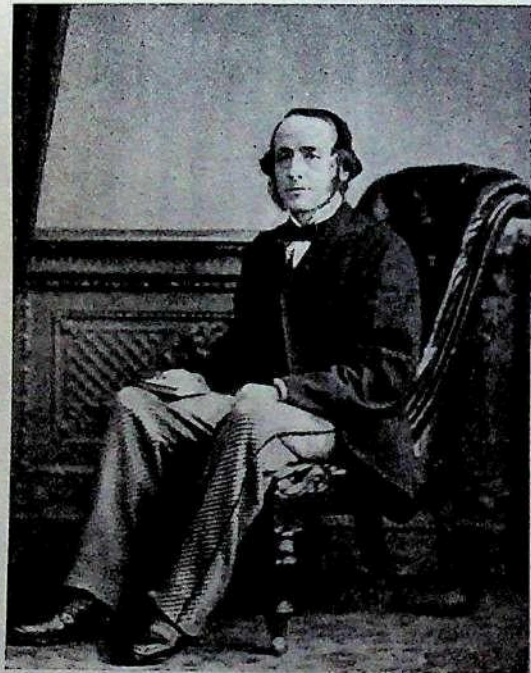
En août 1855, une conférence générale des Unions chrétiennes de jeunes gens – la première du genre – est convoquée.



GEORGE WILLIAMS



HELENE HITCHCOCK



GEORGE WILLIAMS
à l'âge de 32 ans



HELENE HITCHCOCK

d'après des photos prises à l'époque de leur mariage.

Paris de par l'initiative des unionistes de Genève, New-York, Amsterdam. Y participeront une quinzaine de délégués anglais. Naturellement, George Williams sera du voyage et se réjouit de l'épanouissement d'une œuvre à laquelle il a donné le meilleur de lui-même. Les discussions et travaux aboutissent à une importante conclusion que voici :

« Les Unions chrétiennes de jeunes gens de toutes les parties du monde doivent être 'une' dans leur principe et leur effort, chacune conservant son indépendance en matière d'organisation et d'action. »

Ces assemblées de Paris feront date, car elles constituent les premières assises de l'alliance mondiale des U. C. J. G. ; des rapports y sont lus de tous les pays où la cause s'est affirmée.

Les Unions de Suisse, appelées les sœurs cadettes des Unions d'Allemagne et d'Angleterre (quoique celle de Bâle puisse en dire autant), ont vu, faire remonter ses origines au milieu du XVIII^e siècle. Elles mentionnent leurs luttes contre l'arianisme et le socinianisme (11) qui ravageaient alors les Eglises : aussi étaient-elles exclues d'exclusivisme à cause de leur refus de recevoir comme membres ceux qui, « professant des idées vagues et spéculatives, n'admettaient pas que Christ soit Dieu manifesté en chair ».

Un rapport venu de Hollande faisait savoir que l'Union néerlandaise avait pris corps en ce pays dès 1853, mais que le groupement de Amsterdam en avait été écarté pour n'avoir pas voulu « rompre avec le monde ». A ce propos, quelques délégués exprimèrent leur regret que les distinctions de classes fussent de règle dans les Unions bataves, car, disaient-ils « ces distinctions sont incompatibles avec la fraternité chrétienne ». On leur répondit que la distinction la plus réelle existait entre les groupes de jeunes artisans et ceux d'employés ou d'intellectuels, mais que les membres de la première tenue de travail manuel ne voulaient pas se joindre aux représentants d'autres catégories sociales. C'est alors que George Williams fit part de ses expériences :

— A Londres, déclara-t-il, n'existe ni hiérarchie ni esprit

11 L'arianisme et le socinianisme sont des doctrines contestant la divinité de Christ.



Quelques fondateurs de l'Alliance universelle des U.C.J.G., Paris, 1863.

3^e rang :

E. RENEVIER,
(Lausanne).

T.H. GLADSTON,
(Londres).

E. LAGET,
(Nîmes).

HENRI DUNA
(Genève).

2^e rang : E.W. HEYBLUM,
(Amsterdam).

MAX PERROT,
(Genève).

H. TARLTON,
(Londres).

1^{er} rang :

ALBERT STEVENS,
(New-York).

GEORGE WILLIAMS,
(Londres).

G. DÜRSELEN,
(Ronsdorf-Allema)

classe ; le juriste, le littérateur, le savant, l'ouvrier fraterniser avec les commis de magasin et pour le plus grand bien de tous. Agissez de même !

Tandis que le rapport relatif à l'Allemagne fait entendre une note encourageante (six mille membres ont été gagnés, l'appui bienveillant des autorités civiles et religieuses), celle de France, au contraire, montre les unionistes « seuls au monde d'une génération sceptique et dissolue, mais résolus à vivre pour Dieu par la foi en l'Evangile ».

Quant aux Unions anglaises, elles donnent connaissance de leur effort dans la grande métropole et ne font qu'une faible allusion à George Williams, « initiateur de la première séance ».

Des Etats-Unis enfin, vient le compte rendu de succès nombreux, car on sait que le nouveau monde ne veut pas être en retard sur l'ancien !

Mais la conférence ne se borna pas à entendre des rapports optimistes ou non ; elle inaugura le « contrat d'association » par des diverses alliances nationales qui devait affermir chaque nation et manifester en pleine lumière l'unité de l'Eglise chrétienne.

Quand fut obtenue l'adhésion de chacun des délégués au fondement qui puisse être posé à la base de leur effort, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, l'assemblée, pénétrée de ses devoirs, s'agenouilla pour implorer la présence de Dieu. Puis, se relevant, debout maintenant et dans un silence lourd d'attente, elle entendit la lecture du « Statut de Paris », qui, rédigé peu près dans sa forme définitive par M. Frédéric Monod, délégué français représentant l'Union de Strasbourg, devint la charte même de l'Alliance universelle :

« Les Unions chrétiennes de jeunes gens ont pour but de réunir dans une même association les jeunes qui, regardant Jésus-Christ comme leur Sauveur et leur Dieu, selon les Saintes Ecritures, veulent être ses disciples dans leur foi et dans leur vie et travailler ensemble à étendre parmi les jeunes gens le règne de leur Maître. »

Alors, elle s'agenouilla une seconde fois afin de remercier Dieu et d'implorer son aide pour le présent et l'avenir.

Parmi ceux qui, avec le plus de conviction, travailleront énergiquement à l'heureuse issue des débats, il faut noter encore Henri Dunant, Edouard Barde et Max Perrot, tous trois délégués de cette Union de Genève qui, vingt-trois ans plus tard, acceptera la charge redoutable et magnifique de constituer le Comité Central International de l'Alliance universelle.

Quelle joie ce dut être pour George Williams de voir désormais groupées sous les plis du même drapeau les multiples cohortes de la jeune armée du Christ !

LES INSIGNES UNIONISTES



L'INSIGNE ROND

L'INSIGNE TRIANGULAIRE

L'insigne rond est l'insigne officiel mondial des U.C.J.G. Au milieu, l'Evangile, la Bible, ouverte dans le monogramme de Christ ; XP (les 2 premières lettres du nom de Christ, en grec).

L'insigne triangulaire, d'origine plus récente, est surtout utilisé dans les pays anglo-saxons, les abréviations Y.M.C.A. remplaçant U.C.J.G. Les trois côtés du triangle rappellent que les U.C.J.G. travaillent au développement de l'esprit, de l'âme et du corps des jeunes.

CHAPITRE VIII

CRISE DE CROISSANCE

La Conférence universelle de 1855 est un tournant de l'histoire des Unions chrétiennes de jeunes gens ; en tant qu'œuvres locales ne nourrissant aucune ambition démesurée, ces Unions avaient obtenu tous les succès souhaitables, mais, en se développant sur le plan mondial, ne devaient-elles pas nécessairement subir une crise de croissance ?

En effet, devant des responsabilités internationales, les Unions allaient modifier profondément leur organisation et risquaient de tout perdre en voulant tout gagner. Danger plus terrible que le succès ! On en signalait un autre encore : celui d'abandonner l'esprit au profit du système ; se fier à l'efficacité d'une méthode conduit souvent à considérer cette méthode comme une fin en soi-même, alors qu'elle ne doit être qu'un moyen. Seul le Saint-Esprit peut donner une impulsion durable à un mouvement de cet ordre.

A ce moment-là, plusieurs Unions locales semblaient s'intéresser davantage à leur liberté d'action qu'aux principes fondamentaux. C'est à ce moment aussi que, pour apaiser les différends, George Williams utilisa avec bonheur ses dons particuliers : le tact et la bienveillance. Il intervint avec diplomatie, ne prit rien au tragique, puis, posément, calmement, rétablit la sérénité troublée mal à propos.

Changement de pilote

Membre du Comité directeur, on le verra prendre une part active aux entretiens qui doivent préparer une réorganisation. Son ami Tarlton, le premier secrétaire unioniste dont la sagesse et la persévérance persuasive et l'enthousiasme d'apôtre ont attiré à Christ des foules de jeunes gens, a senti qu'il ne pouvait différer plus longtemps un retour à l'Eglise anglicane dont il n'avait d'être le serviteur. Le voici qui demande à l'Union de Lond

être relevé de ses fonctions pour prendre la direction d'une paroisse.

Saura-t-on trouver un successeur à cet homme exceptionnel ? Il faut pour cela une énergique personnalité, afin qu'elle garde au groupement la cohésion nécessaire ; pour l'heure, un théologien ne paraît pas indiqué, vu les divergences interprofessionnelles qui ne manqueraient pas de se produire. Il faudrait un homme d'affaires ; Williams en connaît un :

— Edwyn Shipton, déclare-t-il, est celui dont nous avons besoin : il aurait brillé dans le commerce, où sa carrière s'annonçait pleine de promesses ; avec sa foi communicative et sa largeur d'esprit, il sera un messager fidèle ; avec son tact et son doigté, préviendra des conflits dont la possibilité ne peut être écartée. Enfin, il a du coup d'œil et sait ce qu'il veut ; c'est un homme qui n'a pas peur de prendre des décisions et de s'y tenir.

— Mais, n'est-ce pas un autoritaire qui voudra tout mener sa guise ?

— S'il sait commander, il saura exécuter.

— Un vrai surhomme, alors ?

— Non, un simple homme, consacré corps et âme à ce qu'il entreprend. Il est prêt à abandonner sa carrière pour venir nous. Croyez-vous qu'un commerçant, convaincu non sans raison qu'il pourra se faire un nom et amasser une certaine fortune, ne soit pas attaché de toutes les fibres de son être à sa profession ? J'en sais moi-même quelque chose ! Eh bien ! Cet homme accepte des renoncements et des sacrifices considérables pour se consacrer à une œuvre qui ne lui apporte aucune satisfaction de ce genre, il le fait par obéissance ! Dieu lui dit : « Va. » Et il vient à nous. Voilà le secrétaire qu'aujourd'hui Dieu nous envoie.

Edwyn Shipton fut nommé et donna dès lors aux Unions la contribution de sa magnifique intelligence, de sa piété vivifiante et de son savoir-faire ; il fut, durant les années de crise qui suivirent, le chef à la vision claire et à la forte main.

Consécration nouvelle

L'activité professionnelle de l'associé de la maison Hitcock, Williams et Co était considérable et se doublait d'une a-

tivité unioniste qui était loin d'être une apparence. Généreux, ses deniers, il ne ménageait certes pas sa personne ; aussi avait-il besoin d'une discipline spirituelle très stricte pour pouvoir mener à bien ses innombrables tâches. Quand, dans la belle maison qu'il habite maintenant, il se retrouve seul chez lui, l'homme d'affaires et le chef unioniste redevient époux et père de famille, sans doute. Mais il se sent aussi un enfant, humble et simple. Alors il prend des résolutions, les écrit et les signe, d'être engagé sur son honneur à les tenir. Puérilité que ce n'est pas. Non, candeur d'une âme claire.

Sur un papier jauni, trouvé dans un tiroir peu après sa mort, se lisent les résolutions que voici, datées de janvier 1856 :

« Que Dieu m'aide à tenir les engagements suivants :

– Acheter un réveil-matin et mettre le pied hors du lit avant qu'il ait fini de sonner, chaque jour.

Lire et méditer, à mon lever, une portion de la Bible chaque jour.

Ne jamais parlementer avec le mal, mais prendre l'offensive aussitôt que les tentations se présentent à moi.

Prier chaque jour pour la conversion de mes parents.

Prier chaque jour pour les jeunes gens de notre maison.

Etre ponctuel et régulier dans mon emploi du temps.

Lire la Bible avec ma chère Hélène, sans faute, chaque jour. »

Il n'avait pas voulu que son foyer abritât seulement le bonheur conjugal et familial, mais il désira d'emblée en faire un centre de rencontres fraternelles pour ses collègues du Comité. C'est dans cette atmosphère sereine et accueillante que, pour la première fois, on s'entretint des Unions cadettes et des classes bibliques pour jeunes garçons. Elles rencontrèrent immédiatement l'approbation du maître de céans qui s'intéressait d'autant plus aux efforts en faveur de la jeunesse qu'il avait récemment la joie de devenir père.

Les écueils à éviter

Les difficultés d'ordre religieux, ecclésiastique ou politique ne cessent pas pourtant d'assaillir les Unions, dont certains membres voient de mauvais œil la popularité que s'est taillée auprès d'elles le grand prédicateur baptiste Thomas Spurgeon leur conférencier préféré. L'orateur du Tabernacle savait attirer les foules ; son franc parler et son message d'une originalité parfois ahurissante, ne laissaient pas d'effaroucher les membres de l'Eglise établie et singulièrement ses dignitaires. Que faire en présence de violentes critiques qui parvenaient jusqu'aux dirigeants des Unions ? Se taire ? Supprimer les conférences ? Braver les avis ? Non, la solution était ailleurs : dans la fidélité aux statuts qui proclament une complète neutralité ecclésiastique. Les groupes unionistes ont été et sont indépendants des Eglises, parce qu'ils les respectent toutes.

Cette neutralité absolue, il fallait la garder aussi jalousement dans le domaine politique et savoir l'imposer en n'importe quelle circonstance. Le cas se présenta bientôt où, pour des fins électorales, on voulut utiliser le crédit de l'institution et celui de George Williams lui-même.

Londres était alors en effervescence en raison d'élections prochaines, car des éléments avancés venaient de prôner la candidature au Parlement d'un athée notoire, le tumultueux Bradlaugh. Les Eglises ainsi que diverses associations chrétiennes, inquiètes de voir arriver au gouvernement du pays un ennemi irréductible et un agitateur dangereux, se demandèrent si le meilleur moyen de conjurer le péril n'était pas d'opposer au représentant de la libre pensée un candidat à la foi éprouvée et d'une popularité certaine. Le problème se réduisait à cette simple donnée ; en face de l'athéisme militant, les chrétiens doivent-ils désigner leur champion ?

L'opinion était fort divisée ; des collègues et amis de George Williams le poussaient à solliciter un mandat et lui-même était fortement enclin à se rallier à leur avis, lorsque ses conseillers les plus intimes parvinrent à l'en dissuader. Dans une campagne électorale spectaculaire, comme savait en organiser Bradlaugh, cet homme sans scrupules, qui ne reculerait devant aucun moyen pour faire triompher son point de vue, lui, Williams, sera

vraisemblablement battu, car trop souvent la foule se
éblouir par les alléchantes promesses des politiciens habiles.

– Si vous restez sur le carreau, votre défaite sera le triomphe
de la libre-pensée, fit remarquer un ami.

– Il ne saurait y avoir un candidat du christianisme
l'athéisme, lui rappela un autre : le christianisme ne vise
à ériger une fraction de notre peuple contre une autre fraction,
mais à répandre partout le nom du Christ !

– Vous y laisseriez des plumes, mon cher, ajouta un troisième
sans rire et cela ne serait guère une réclame pour un mariage
de nouveautés !

– Vous êtes un homme d'union et la politique de
laquelle qu'elle soit, sème la division ; les deux termes sont
conciliables.

George Williams écoutait, ébranlé ; en lui se livrait un
rude combat ; certes, il ne craignait pas la lutte et, devant
auditoires totalement nouveaux, on l'aurait entendu per-
sister courageusement les exigences de l'Évangile ; d'autre
part, prudent et sage à souhait, il mesurait les conséquences
de son action, pour l'Union comme pour l'Église. C'est dans
ce recueillement qu'il trouva la réponse :

– Je renonce à toute candidature, non par lâcheté, mais
par la certitude qu'il ne peut y avoir de 'parti chrétien' ; d'autre
part, je sauvegarde, par mon désistement la totale neu-
tralité politique des Unions, condition de leur épanouissement.

Pleutrerie ? Non. Sens tactique ? Nullement.
Opportunisme ? Encore moins ! Son attitude est dictée par
une conviction profonde qui, depuis le jour de sa conversion
dans la petite chapelle de Bridgewater, l'a fait constamment
affirmer : « Ma vie ne peut avoir qu'un but, celui de fortifier la vie
chrétienne des jeunes gens ». Rien n'est plus grand, en effet,
que de voir un homme à s'abandonner résolument à Dieu. A
l'œuvre, George Williams sacrifie tout, et, dans cette persua-
sion, affirme inlassablement que la seule condition de durée pour
les Unions est de ne jamais perdre de vue leur seul grand
but : gagner les jeunes à Jésus-Christ.

Comme on se le rappelle, il a été l'un des premiers à pro-
poser l'organisation de bibliothèques, de salles de lecture, d'un
programme social et récréatif, mais ce n'est là que la pre-

tion extérieure de ses sentiments intimes. Les sociétés d'éducation mutuelle aussi bien que les ligues sociales, si excellentes soient-elles, n'ont qu'une durée limitée, car une fois satisfaites les besoins qui les ont créées, elles perdent leur raison d'être.

Seules doivent durer et dureront les institutions qui auront conservé comme but primordial le service désintéressé de Dieu et des hommes, car celui-là est de tous les temps.

Un noble patron

M. Hitchcock partageait, sur ce point comme sur tant d'autres, les idées arrêtées de son gendre ; condamné depuis peu à l'inaction en raison d'une grave maladie qui le faisait cruellement souffrir, il avait remis à son associé la direction de la maison, mais gardé les fonctions de trésorier central des Unions. N'était-il pas l'un des premiers fruits des réunions de prière de la 'Chambre haute' ? Grâce aux intercessions de quelques-uns de ses employés, n'avait-il pas été amené à prendre position en faveur de la vie chrétienne ? Aussi, n'omettant jamais l'occasion d'en rendre témoignage, se considérait-il depuis cette époque comme spirituellement responsable des jeunes gens occupés dans son établissement. A tous ceux qui venaient le solliciter pour un emploi, on l'entendait demander préalablement :

– Que savez-vous faire ?

Et lorsque le candidat se complaisait à l'étalage de ses connaissances et de ses aptitudes professionnelles, le patron, après l'avoir écouté avec patience, le regardait dans les yeux et lui posait cette question nouvelle :

– Et connaissez-vous Jésus-Christ ?

Parfois, interloqué, le postulant se troublait ; d'autres fois exposait ses convictions. Aussitôt, en bon père de famille, M. Hitchcock montrait qu'il n'avait point agi par vaine curiosité, mais qu'il entendait donner une preuve d'affection éclairée. Ayant fait l'expérience qu'une foi vivante change totalement l'allure d'une vie, comment ne se serait-il pas attaché au développement spirituel de tous ses collaborateurs ?

– Si Dieu vous a conduit dans notre maison, vous êtes po

moi comme le talent de la parabole que le serviteur doit fructifier pour le rendre à son Maître.

Ce premier entretien entre patron et employé se termina plus souvent par une prière, pour être suivi, au cours de l'année, d'autres entrevues où l'un prodiguait à l'autre les conseils du plus profond intérêt. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'influence religieuse de ce chef fut décisive dans la vocation de plusieurs de ses employés, au point que sept d'entre eux se réunirent ensemble au ministère pastoral.

Malheureusement, miné par la maladie, il mourut en laissant George Williams seul chef d'une grande entreprise, nouveau trésorier de l'U.C.J.G. Et non seulement trésorier mais bailleur de fonds et expert financier ! Car, si sa générosité était grande, il avait comme principe de ne pas combler seul les nombreux déficits qui lui étaient signalés ; il devait bien aider, mais exigeait des autres un effort équivalent.

— Combien vous faut-il pour éteindre cette dette ? demandait-il un jour au trésorier d'une Union locale dont les finances étaient gravement obérées.

— Soixante livres.

— Eh bien ! mon ami, nous allons couper la poire en deux. Je vous remettrai un chèque pour la moitié de cette dette. Vous aurez vous-même trouvé l'autre moitié !..

Il était rare que, dans ces conditions, la somme ne fût rapidement réunie. Alors il se réjouissait d'avoir écarté l'ennemi et sa main droite continuait à ignorer ce qu'avait pu faire sa main gauche. Sa générosité revêtait d'ailleurs les formes les plus variées. Ayant beaucoup gagné et gagnant encore beaucoup, il tenait pour grand privilège de pouvoir donner à bon escient. Ce n'était point une grâce de sa part, mais un placement en faveur de la jeunesse chrétienne.

L'Union et les Eglises

Toutefois, la prospérité de la maison n'allait pas jusqu'à faire oublier les difficultés de la cause chère à son cœur. On ne pouvait dissimuler que l'année 1864 fut une époque critique. A Londres, le besoin s'était fait sentir de renouveler les progra-

et les méthodes d'action. Après avoir connu un prodigieux succès, les conférences d'Exeter Hall venaient de susciter des commentaires défavorables, car les idées émises par les orateurs n'étaient pas toujours du goût des comités ; de nouveaux moyens de propagande devenaient nécessaires. D'autre part, il fallait absolument que le Statut dit de Paris, adopté par la Conférence universelle de 1855, fût une fois reconnu par toutes les Unions, sinon ç'en serait fait de leur essor. Le moment était venu d'examiner où l'on en était et ce qu'on voulait. Un congrès unioniste de toute la Grande-Bretagne fut alors convoqué à Edimbourg. George Williams s'y consacra entièrement. N'était-il pas un peu le général passant en revue ses troupes fidèles ?

Le thème de « l'Union et l'Eglise » fut d'abord étudié. Le congrès n'eut pas de peine à expliquer ses vues initiales, qui n'avaient pas changé au cours des années :

— L'U.C.J.G., totalement indépendante des Eglises, en est une précieuse auxiliaire, puisqu'elle leur a continuellement fourni des moniteurs, des chefs de file, des orateurs, des membres zélés et souvent des ministres de l'Evangile. Si certains leaders ont quitté l'Eglise pour se donner uniquement à l'œuvre unioniste, l'Eglise en a bénéficié quand même ! Le grand prélevé sur la récolte a permis d'augmenter la moisson. Pourquoi l'Union est-elle la meilleure associée des Eglises ? Parce qu'elle ne dit pas simplement à ses membres : « Ecoutez ! » mais « Travaillez ! faites quelque chose pour Jésus-Christ ! ». En plus, l'Y.M.C.A., qui n'est affiliée à aucune Eglise particulière, reçoit en son sein des jeunes gens en grand nombre qui, sans elle, n'auraient jamais été atteints ; mis en présence de l'Evangile et de ses exigences, et décidés à changer leur mode de vie, ils peuvent alors se joindre à l'Eglise de leur choix.

Neutralité bien comprise

Malheureusement, en dépit de ces excellents avis, un esprit sectaire tendait à envahir certains milieux. C'est ainsi qu'une section florissante, présidée par un ministre baptiste, avait sombré en six semaines pour n'avoir pas su convoquer à

séance d'ouverture des représentants d'autres communautés, un groupe biblique, transféré de la maison dans une école méthodiste, avait de la sorte préparé sa fin. Ils le firent encore, pour protester contre l'appel à la présidence adressé à un vicaire anglican, la moitié des membres ayant voté leur démission.

Que de doigté ne fallait-il pas pour résoudre ces difficultés particulières et quelle fermeté pour maintenir les principes ! George Williams s'employa de son mieux à faire prévaloir que « l'Union est un terrain neutre sur lequel, peuvent se rencontrer, dans la plus complète fraternité, les membres de toute congrégation et de toute confession ; chacun de ses adhérents doit être rendu attentif à l'importance vitale d'appartenir à l'Eglise chrétienne de son choix ».

Cependant, les critiques pleuvaient toujours. Voici, par exemple, un pasteur qui se plaignait amèrement que, sur ce terrain neutre, les jeunes membres de son Eglise, en contact avec d'autres jeunes gens ne professant pas les mêmes idées, commencent à perdre certaines de leurs convictions les plus importantes.

Face à cette anxiété, le Comité central répondra non sans étonnement : « Nous n'avons jamais remarqué qu'une association de jeunes croyants décidés à se mettre à la disposition du Maître, ait laissé s'affaiblir leur piété personnelle ou amoindri leur activité chrétienne ».

Le sectarisme continuant ses ravages, George Williams et ses collègues devront bientôt émettre une déclaration catégorique.

« Tout membre profitant de sa situation dans l'Union pour faire du prosélytisme est infidèle à nos principes ; il est passible d'exclusion. Notre seul souci est de conduire les jeunes gens du péché à la sainteté, d'instruire les ignorants, de guider et soutenir ceux qui désirent marcher dans la droiture et la vérité. Si nos membres se donnent à ce travail ainsi défini, ils n'auront ni le temps ni le goût de se livrer à des luttes ecclésiastiques. Les Eglises estiment servir les jeunes générations en créant des sociétés de jeunesse, elles ont, certes, toute liberté de le faire ; mais, alors, qu'elles n'empruntent pas notre nom, qu'elles n'accaparent pas notre raison sociale ! L'U.C.J.G. a proclamé, proclame et proclamera son caractère ecclésiastique. »

Un autre thème de discussion de la conférence fut « Le rôle de la prière dans l'activité chrétienne ». Aucun sujet n'était plus cher à l'initiateur. Toute sa vie n'avait-elle pas été un magnifique témoignage à l'efficacité de la prière ? Aussi, parlera-t-il d'expérience en évoquant les victoires remportées dans le dortoir de St.-Paul's Churchyard et dans la Chambre haute : « En prière seule réside notre force ; sans elle, nous ne pouvons amener personne à Christ ; sans elle nous commettons bêtise sur bêtise, sans elle nous restons d'une inconcevable faiblesse. Mais dès que nous prions, nous devenons aussi forts que la toute-puissance de Dieu nous permet de l'être ».

Enfin, un grand débat fut institué sur l'incorporation des jeux et des récréations au programme unioniste. Comme on le savait, les camps étaient tranchés. La discussion fut chaude, les interventions orageuses.

- Comment pouvez-vous associer la piété et les romances, la prière et la lecture des journaux ?

- Dieu, qui a fait la joie et la beauté, veut que nous puissions les offrir à ceux qui viennent à nous, répondait George Williams.

- Entendre une conférence sur les tumulus romains, le premier des Vikings ou le trésor des Incas n'a jamais sauvé un âme !

- Dieu a sa place partout. Il n'est peut-être pas davantage dans un groupe d'étude biblique que dans une simple réunion d'amis. Prenez les jeunes comme ils sont ! Ils ont besoin de mouvement, de gaieté, de vie. N'en faites pas de petits vieux mine d'enterrement. Laissez-les chanter et rire ! Bien mieux faites-les chanter et rire !...

- Mais, Monsieur Williams, vous voulez établir un parc d'attractions dans une maison de prières ?

- Qu'à cela ne tienne, si Dieu choisit ce moyen pour gagner Lui des jeunes qui ne Le connaîtraient pas autrement !

- Et que faites-vous du 'renoncement au monde et à ses pompes' ?

- Je le cherche encore dans l'Evangile, mon cher collègue.

Finalement, on convint que les U.C.J.G. sauraient utiliser les distractions et les délasséments qui peuvent sans danger attirer elles les jeunes gens afin de les gagner ainsi à l'influence chrétienne.

tienne. Toutefois, cette opinion ne fut point partagée par les importantes associations locales : on s'en aperçut un peu plus tard lors de l'aventure assez cocasse, consignée dans l'histoire unioniste sous le nom de 'l'incident du *Punch*'.

L'incident du « *Punch* »

Le *Punch* est un journal humoristique, très répandu en Grande-Bretagne, qui, débordant d'humour et de fantaisie, ménage personne, mais croque avec une impitoyable ironie à travers de chacun. Et cela tout en restant d'une correction exemplaire : il fustige sans jamais salir et se moque glorieusement du qu'en dira-t-on.

Or, le *Punch*, habituellement en lecture dans l'Union de Douvres, fut tout à coup exclu par le Comité directeur comme « dédaigneux des forces religieuses, sinon hostile à leur droit ». A travers tout le pays, la presse répandit la nouvelle et on fut vivement surpris.

De quoi s'agissait-il ? D'un dessin que tel membre unionien susceptible avait fait passer sous les yeux du Comité comme pièce à conviction, car il estimait la caricature fort irrévérencieuse pour la foi. Qu'on en juge !

« Une vieille dame, pilier d'église, à longue figure et à robe de filoselle, fait ses confidences à une amie très chère :

« — J'ai beau, dit-elle, permettre à Suzanne (c'est vrai qu'elle appartient à l'Eglise libre) d'aller à sa chapelle trois fois par semaine, elle n'en continue pas moins, tout comme au premier jour, à me faire une cuisine exécrable !... »

Cela, arguait le Comité scandalisé, constitue une raillerie à l'égard de la religion et ne peut être tolérée dans une Union unionienne. Alors intervint, avec une louable ardeur, un ministre de l'Evangile, le révérend Hugh Price Hughes, qui, citant Ésaïe et d'autres prophètes, tenta de prouver que les grands hommes de l'Ancien Testament et que Jésus lui-même savaient parfaitement manier l'ironie et parfois lancer des traits satiriques.

Le représentant de l'Eglise fut d'une si pénétrante éloquence, finalement, à une majorité de quatre voix, le *Punch* fut autorisé à reparaître à l'Union de Douvres. Mais l'occasion

d'une riposte parut trop belle pour n'être pas saisie : dans le numéro suivant, le *Punch* s'empressa de le faire et distribua au digne homme « l'hommage de sa royale gratitude ».

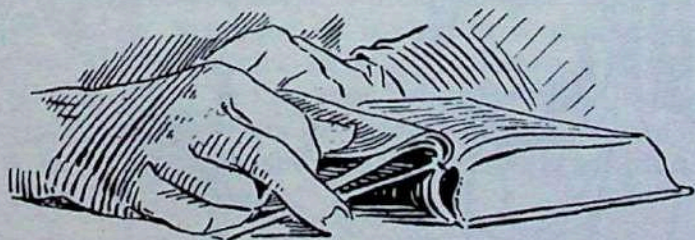
Mis au courant du débat, le Comité central de Londres eut à donner son avis à l'Union de Douvres qui venait si malheureusement de prêter le flanc aux railleries. Bien que fort embarrassé, il ne voulut point se dérober. On reconnaît, dans son verdict, la tact et la fermeté du chef :

« Nos Unions ont rempli leurs obligations envers les jeunes gens dès qu'elles leur ont donné la possibilité de recevoir une éducation religieuse. Jamais nous ne nous sommes proposés comme but de pourvoir aux récréations de la jeunesse, quel qu'en soit la nature. Dans le cas présent la question de principe ne se pose donc point.

« S'il vaut mieux, pour éviter des divisions à Douvres, ne pas mettre le *Punch* en lecture dans les salles de l'Union, nous devons cependant rendre justice à une publication qui s'est souvent honorée en exposant avec bon sens certains problèmes religieux.

« Et nous rendons chacun attentif au danger de se formaliser mal à propos ; certaines caricatures soulignent des faiblesses humaines auxquelles nous pouvons succomber à notre tour. »

Ainsi se termina la tempête dans un verre... d'encre, car on peut dire qu'il s'en répandit beaucoup sur ce mince sujet !



La Bible, le livre saint, à la base du mouvement des U.C.J.G. dès ses débuts.

CHAPITRE IX

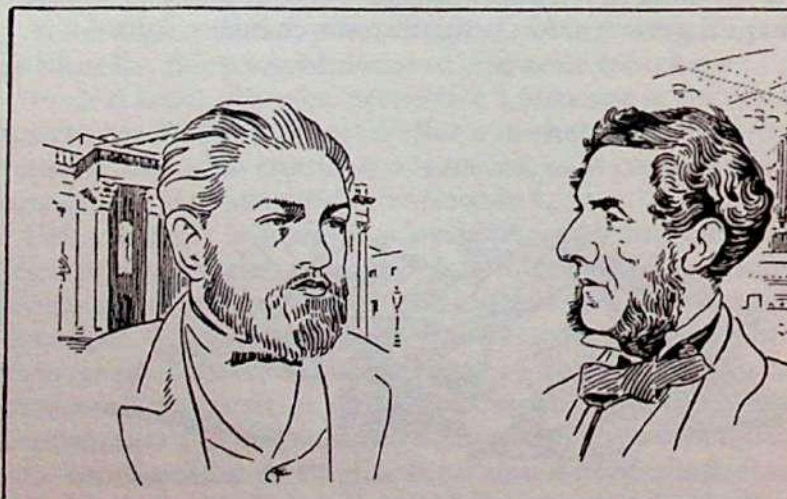
LA MARCHÉ AU PROGRES

Dès ce moment, l'Union de Londres entre dans une réelle prospérité ; les années critiques, celles de la crise ont passé et font place à une période de trente ans d'aboutissant au jubilé de 1894.

Des personnalités marquantes, déjà entrevues au cours du récit, apportent à l'institution un concours magnifique et intéressé.

Trois colonnes de l'édifice

Un soir, le grand vaisseau d'Exeter Hall, brillamment illuminé, est plein à craquer d'une foule enthousiaste d'hommes et de jeunes gens venus par milliers acclamer trois des leurs. Le témoignage a, dès longtemps, exercé une profonde influence



Le pasteur Th.H. Spurgeon et Lord Ashley, deux soutiens des U

Ces trois hommes sont aussi dissemblables que possible, dans leurs manières, leur extérieur, leur voix même, bref dans toute leur apparence, et cependant ils sont parfaitement 'un' dans leur foi et leur message.

Et tous trois sont des amis éprouvés de la jeunesse.

Le premier, grand, r'acé, a conservé l'allure martiale du commandant de vaisseau sachant tenir en mains son équipage pour braver les éléments. C'est le chevalier sans peur et sans reproche qui s'adresse, d'une voix vibrante, à cette jeunesse, l'adjurant peut-être avec une pointe d'orgueil britannique et d'absolutisme religieux, de rester fidèle aux principes unionistes :

— « Ne vous laissez jamais contaminer par cette lèpre d'incrédulité qui sévit sur le continent, atteint toutes les classes et tous les âges et ravage des populations entières ! Vous ne permettrez pas que la Parole de Dieu soit proscrite de nos écoles car elle est la base, le moyen et la fin de toute éducation. La Parole de Dieu est indispensable à la vie individuelle aussi bien qu'à la collective. Restez fidèles à ce principe et défendez-le de tout ce qui n'est pas votre être. Si vous vous en écartiez, fût-ce de l'épaisseur d'un cheveu, alors chassez-moi de la présidence de vos Unions, offrez mon fauteuil à un autre, car jamais, tant qu'il me restera un souffle de vie, vous ne me reverrez parmi vous !... »

Lord Ashley, comte de Shaftesbury, s'assied au milieu des applaudissements d'une foule convaincue de la vérité de ses paroles ; elle admire le noble vieillard qui la conduit et saura obéir à son mot d'ordre.

Un second orateur occupe la tribune ; c'est l'évangéliste Thomas Haddon Spurgeon, bouillant, nerveux, original, admirable conteur d'anecdotes, le plus vivant et le plus étonnant des prédicateurs. Prodiges de ses gestes et doué d'une voix magnifique, il sait manier l'ironie aussi bien que toucher la corde sensible. Type de l'orateur 'feu et flamme', il fascine ses auditeurs, paraît s'adresser personnellement à chacun d'eux et apporte en regard des problèmes individuels la solution unique que le Christ peut y donner.

Enfin s'avance le troisième, accueilli par une salve d'applaudissements. A le voir, il n'a rien de très imposant. De sa petite taille il ne perd cependant pas un pouce. Son front est large

encadré de cheveux châains dont la longueur supplé-
doute à l'abondance et qui sont légèrement relevés en b
au-dessus des oreilles ; suivant la mode du jour, il po
barbe en collier ; la sienne est frisée. Le nez est long et d
bouche bien fendue, ses coins relevés en signe de bonne h
persistante, le menton énergique. Une telle figure serait
sans des yeux profonds, étonnamment doux. Sanglé da
redingote de drap fin, trop élégante pour être celle
ecclésiastique et égayée, comme il se doit pour l'un de
chands drapiers les plus prospères, par une cravate de
satin sur laquelle se détache un camée, George William
dire à ses jeunes amis la foi immense qu'il garde en eux :

« — C'est vous qui avez fait l'Union, mais l'Union vous
aussi, et elle vous a rendus à l'Eglise, et au monde, plus u
plus décidés à travailler ensemble ou individuellement a
vice du Maître ! Je vous vois, fidèles moniteurs des éco
dimanche ou jeunes chefs de classes bibliques dans les m
populaires, je vous vois, distribuant à la ronde, avec cour
courtoisie, des tracts et des brochures expliquant le mess
Dieu ; je vous vois, montrant par votre exemple d'un
roite, honnête, saine et généreuse qu'en étant jeunes et t
du Maître, on peut gagner à Lui toute une génération afin
rendre forte et heureuse. Continuez d'être, parmi les jeun
vrais témoins du Christ ! »

Et comme, nonobstant les honneurs et les responsab
George Williams est encore l'un des leurs, jeune, enthous
et plus unioniste que jamais (il n'est âgé que de quarante
ans), les ovations crépitent.

Hors de la routine

Des initiatives nouvelles se font jour dans les Unio
district métropolitain ; on n'en reste pas au 'déjà vu'. La v
du mouvement, de tout mouvement d'ailleurs, dépend
facultés d'adaptation. Il n'y a que les fossiles pour ne ch
jamais !

Le groupe d'unionistes se rattachant à l'établisseme
bonneterie de MM. Morley frères est responsable d'éco

dimanche et d'écoles de semaine ainsi que de groupes professionnels pour commis de magasin et employés de banque ; il organise, dans un local voisin, des classes du soir, des réunions de mères et d'abstinents, toute une œuvre d'évangélisation. Les jeunes sont là aux leviers de commande.

Chez MM. Moore et Copestake, autres grands négociants de la Cité, des séries de conférences sont prévues pour la jeunesse des environs.

L'Union-mère, celle de la maison Hitchcock et Williams, voit sa tâche particulière dans l'aide qu'elle apporte à l'action missionnaire parmi les païens ; elle travaille aussi à la diffusion de l'Evangile dans les bas-fonds de Londres.

Partout, enfin, les chefs d'entreprise, préoccupés maintenant du bien-être de leur personnel, modifient les contrats, raccourcissent le nombre d'heures de travail et offrent les locaux indispensables à l'activité sociale et religieuse de leurs employés.

A Aldersgate street, artère commerçante entre toutes, où, après Gresham street, l'Union centrale a, en 1854, élu domicile, aura lieu désormais, tous les jours à midi, une réunion de prière suivie par de nombreux patrons et employés, qui désirent trouver, au milieu d'une journée bien remplie, l'occasion de retremper leurs forces dans l'intercession et la communion fraternelle. Le jeudi matin, George Williams la présidera avec sa ferveur communicative. Dans ce même local, se groupent, un soir par semaine, des escouades d'unionistes étrangers, tant Français qu'Allemands ou que Suisses, parlant l'une ou l'autre langue de leur pays d'origine ; ce sont les pépinières d'Unions nouvelles.

Avec des succès d'ailleurs inégaux, le mouvement gagne le pays tout entier. Préoccupé de ce qu'il a observé au cours de ses voyages, le chef réunit un beau jour quelques amis pour leur parler de l'état misérable de quelques Unions locales, aussi bien à la campagne que dans certaines petites villes...

— Nous avons besoin, dit-il, d'un agent itinérant, qui s'efforcera de faire marcher droit les sections qui clochent.

Dans sa pensée, le nouveau secrétaire aurait une autre occupation encore : veiller au grain ! En effet, comme précédemment, plusieurs sociétés de jeunesse se sont emparées indûment du nom de leur association pour se livrer à toutes sortes d'ac-

tivités qui n'ont rien de commun avec le programme union d'autre part, certaines Eglises ont organisé, dans leur paroisse, des U.C.J.G. confessionnelles, ce qui contraste manifestement à l'esprit des statuts (12).

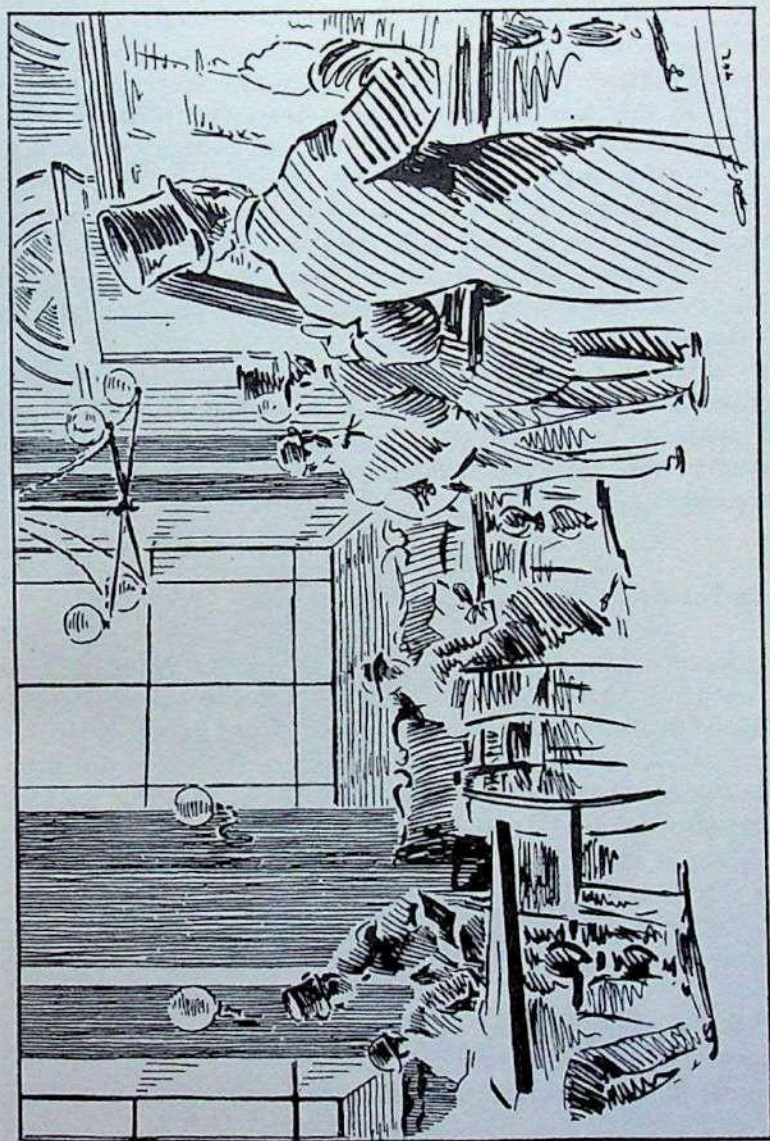
— Et s'il lui reste encore du temps, après avoir remis tout en ordre, ajoute plaisamment l'initiateur, ce secrétaire peut fonder des Unions nouvelles !...

Comme on le suppose bien, ce projet n'avait chance de succès que si des fonds étaient assurés. George Williams ouvrit la voie par une importante souscription, augmentée de dons de ses amis ; un secrétaire fut nommé qui, après douze mois d'activité, pouvait annoncer comme résultat de ses efforts : une Union remise sur pied, dix Unions locales aidées et conseillées dans leurs plans de rénovation et dans l'amélioration de leurs méthodes de travail, vingt Unions nouvelles fondées en centres urbains ou ruraux. M. Hind Smith, un homme d'ordre s'il en fut jamais, n'avait pas perdu son temps !

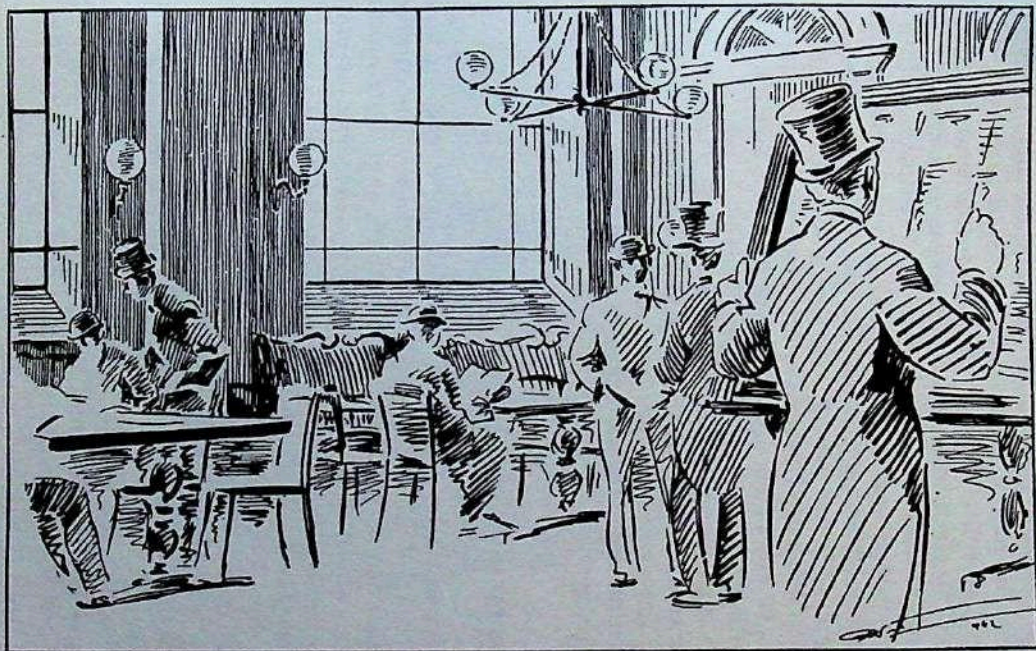
A Londres même, l'activité se spécialise et s'amplifie. Dans les quartiers surpeuplés, une Union s'occupe des enfants ; ailleurs, qui est le quartier des théâtres et des music-halls, une Union ouvre des locaux et envoie ses membres porter des invitations aux jeunes gens qui font queue à la porte des spectacles ; à la gare de Paddington, une troisième branche inaugure un service religieux pour excursionnistes du dimanche ; dans la promenade publique appelée Hyde Park, plusieurs groupes prennent part à des meetings d'évangélisation en plein air ; d'autres, enfin, doués d'un 'cran' magnifique, s'adressent personnellement aux jeunes inconnus rencontrés en fâcheuse compagnie et, par douceur et persuasion, s'efforcent de les entraîner en des lieux d'où sont écartées les tentations grossières.

L'Y.M.C.A. déploie donc une ardeur, une ingéniosité, un savoir-faire exemplaires. Elle le doit, après Dieu, à la personnalité et à la ténacité de sa jeunesse de ses membres et de ceux qui les dirigent.

12 Note de l'éditeur : En Europe, dès le XIX^{me} siècle, ont existé des Unions confessionnelles protestantes, membres de l'Alliance universelle des U.C.J.G. Belgique, presque toutes les U.C.J.G. étaient des Unions d'Eglises, cependant la première U.C.J.G. belge, celle de Bruxelles, dès ses débuts, en 1853, a voulu être une protestante évangélique, mais indépendante de toute Eglise ou dénomination.



L'Y.M.C.A. de Londres à Aldersgate street : la salle de lecture.



L'Y.M.C.A. de Londres à Aldersgate street : la salle de lecture.

n'est ni confite en dévotion, ni figée dans l'étroitesse doctrinale, ni éparpillée dans le vaste monde.

En 1873, épaulée par le grand évangéliste Dwight L. Moody, qui, unioniste lui-même, ne néglige aucune occasion de proclamer les immenses bienfaits de cette même organisation de jeunesse⁽¹³⁾, elle atteint des cercles nouveaux : « Une courtoise et virile poignée de main », déclare ce représentant de la bourgeoisie à des amis anglais, « des paroles chaleureuses et un sourire font beaucoup plus pour un jeune homme fraîchement débarqué dans une grande ville que dix mille sermons évangéliques ! Ces jeunes hommes isolés cherchent avant tout à se sentir compris et aimés ! Personne ne peut les aider, autant qu'ils le veulent, que par des associations ! »...

C'est ainsi qu'on l'entendit s'exprimer dans une réunion d'hommes d'affaires pour signaler la situation tragique des jeunes, privés de foyers, que guettent les tentations du désœuvrement et de la solitude. Il conjurera donc ses auditeurs à ne ménager aucun effort pour soutenir une pareille cause.

laine de fer et gant de velours

Le moteur caché de tout cet effort demeure, quoi qu'on dise, George Williams en personne. Ceux qui le voient paraître dans une réunion publique toujours souriant et tiré à quatre épingles, peuvent être tentés de le croire simplement un bon sensif brave homme'. Mais que cette impression serait fautive ! Toujours abordable, il n'en reste pas moins autoritaire ; et quoiqu'aimable, il est cependant un obstiné et ne craint pas de se fâcher s'il le faut.

...Quelques messieurs discutent dans un corridor :

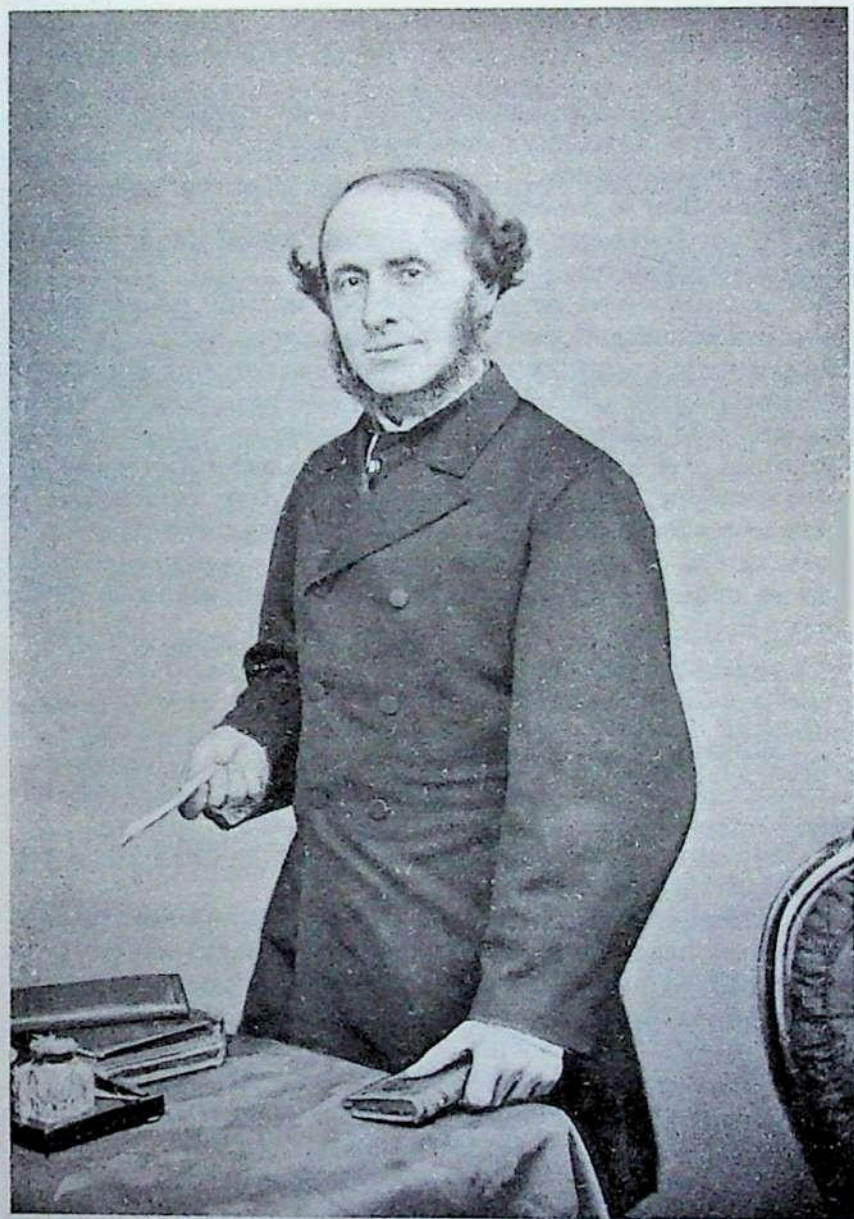
– Jamais nous n'arriverons à nos fins, si M. Williams n'est d'accord.

– Allez donc le persuader !

– Plus vite dit qu'accompli !

– Quand il a enfourché une idée, pas moyen de l'en empêcher !

¹³ Moody fut le président de l'Y.M.C.A. de Chicago.



George Williams vers 1870.

- Et que pense-t-il du projet ?
- Personne ne lui en a soufflé mot depuis notre séance.
- Pourtant, il est constamment de bonne humeur !
- C'est vrai. Quels sont donc les pronostics ?
- Plutôt pessimistes.
- Il va falloir le circonvenir.
- Et bien combiner le coup ! Je commence, Jim approuve, vous insisterez.

Les conspirateurs ne sont pas ce qu'un vain peuple mais seulement quelques membres du comité qui s'apprêtent à rencontrer le grand animateur pour trancher une importante question d'ordre unioniste. Ils sont introduits dans un bureau où, assis à sa table de travail, le président les attend. Par courtoisie, il se lève et offre des fauteuils. La chambre est simplement meublée, un peu sombre toutefois, avec ses boiseries de chêne et ses teintures de reps rouge aux pompons de laine aux murs, quelques tableaux, un calendrier et un panneau sur lequel se détache en blanc ces mots qui sont comme la clé d'une vie :

Dieu premier servi

- Messieurs, je vous écoute.
- Cher Président, nous venons vous exposer le projet, vous savez...
- Oui, oui, je sais, mais j'ai sur ce point mes idées, découvrez-les après un léger hochement de tête.

Les délégués se regardent sous cape, connaissant la signification particulière de ce geste. Toutefois, ne se tenant pas battus, ils font entrer en scène le second des ambassadeurs.

- Permettez-moi de vous faire remarquer qu'il y aura une page à...

La tête va de nouveau de droite à gauche, la bouche se ferme, les yeux ont un éclat de fermeté amusée. Le second échoue.

Le troisième aimerait bien ne pas intervenir ; il n'a plus maintenant l'assurance de ses deux collègues et ne se fie qu'à ses capacités oratoires pour fléchir une volonté d'airain.

renoncer et se taire ? Ce serait tellement plus simple. Mais non, il doit avoir le courage de son opinion et s'acquitter du mandat qu'on lui a confié. Le voilà qui commence avec appréhension, continue en hésitant, puis s'interrompant se lève brusquement, suivi de ses deux collègues :

– Je crois inutile d'insister, Monsieur le Président, avoue-t-il vaincu.

Et comme le président reconduit ses visiteurs avec un aimable sourire, son dernier mot, prononcé d'ailleurs sans ironie, est encore celui-ci :

– Merci de m'avoir 'consulté' !...

En dépit de cet absolutisme qu'il jugeait nécessaire, George Williams croyait à la valeur de ces contacts et accueillait volontiers les demandes d'entretiens avec les fidèles de sa cause, moins peut-être pour les décisions à prendre que pour vivifier les relations réciproques et pour élargir l'horizon.

Payer d'exemple

Voyez-le surgir dans une assemblée de délégués, quelque part en Grande-Bretagne ; aussitôt, il reconnaît des douzaines d'amis, il serre des centaines de mains, s'intéresse à tout, va d'un groupe à l'autre, écoute beaucoup, parle peu, jusqu'à ce qu'on fasse appel à lui. Car il est naturellement au programme prodiguant alors, dans ces petites allocutions dont il a le secret des conseils pleins de sagesse. Homme pratique, il sait parler simplement. Ecoutez-le :

« Vous désirez voir l'Union étendre son action ? Bien, alors voici : Dressez une liste de jeunes gens. Reprenez tous les noms. Ecrivez personnellement une lettre à chacun. Invitez celui-ci. Serrez la main à celui-là. Offrez à tous une tasse de thé. Soyez cordial et absolument naturel. Si le temps est beau, emmenez votre invité à la campagne ; rivalisez de prévenances, rendez-lui service et vous l'aurez gagné. Si vous y réussissez, vous gagnerez probablement ses camarades. Ayez l'âme généreuse et le cœur à la bonne place ! Dieu vous gardera des échecs. Avec Lui, vous pourrez surmonter toutes les difficultés ! ».

Certes, ce n'est pas là de grande éloquence ! Ce meneur

d'hommes n'est point un orateur-né, tant s'en faut. Ces discours si simples et qui souvent paraissent une improvisation, ont tous été longtemps travaillés, burinés, puis approuvés par cœur. Sur son bureau, il a placé en évidence un simple pot d'écolier, un pot de gomme arabique et une paire de ciseaux. Chaque soir, il dépouille ses journaux favoris, glane des histoires, des informations, des pensées ou des chiffres, puis colle ce précieux butin sur les pages de son carnet. Le système de travail n'est pas du dernier cri, mais qu'importe, si son auteur le retrouve ! Au moment de composer un discours, qu'il s'agisse d'une causerie familière ou simple allocution, on le voit réfléchir longtemps ; incliné fortement en arrière sur son fauteuil, les deux mains jointes derrière la nuque, les yeux levés dans le lointain ; puis, il prend la plume et écrit laborieusement phrase après phrase. De temps en temps, le cahier bleu est consulté pour une contribution pour une historiette appropriée ou un exemple typique. Enfin, l'œuvre achevée, corrigée, simplifiée, confiée à la mémoire. George Williams se promène de long en large dans sa chambre et s'exerce silencieusement ; puis, il se lève à haute voix, mettant de la sorte à profit les cours de diction, et, jeune homme encore, il a suivi. Quand il est sûr de son texte, c'est le moment de se lancer en public et de prononcer. L'organe est chaud et bien timbré — des phrases courtes, dépouillées d'ornements, souvent si concises qu'elles tiennent en deux mots. Alors, se dressant parfois sur la pointe des pieds, il articule son *speech* avec vigueur et le martèle d'un grand coup du bras.

S'il n'est pas l'orateur du jour, on le verra présider une assemblée avec maestria, empêchant les discussions de se perdre dans le dédale des raisonnements et les conférences de s'éterniser sur l'estrade. Un soir, après qu'il eut frappé la table du marteau présidentiel pour arrêter le flot de paroles du prédicateur bien connu, ne le vit-on pas s'avancer derrière le ministre trop prolixe et le tirer par le pan de sa redingote ? S'il empêche les autres de dépasser les limites normales, il tient lui-même strictement. C'est ainsi que, se défendant contre les 'longues histoires', il gardera l'oreille des jeunes.

N'étant en effet ni sourd ni aveugle, il veut à tout prix rester au courant des réactions qui se produisent. Pour cela, il

dera amicalement n'importe quel adolescent.

- Bonjour, mon ami, êtes-vous unioniste ?
- A quoi ça me servirait-il ?
- A vous aider à connaître Dieu et à vivre mieux.
- C'est tout ?
- N'est-ce pas beaucoup ?
- Pour ceux qui se plaisent dans la religion, oui, mais je n'en suis pas.
- Quel dommage !
- Heu ! tout ce que vous savez nous offrir ce ne sont que des brochures !...

George Williams s'en va déçu de cet entretien express et le cœur serré. « Tout ce que vous savez nous offrir, ce ne sont que des brochures » ! Est-ce bien vrai ? Cette pensée le hante et ce reproche le poursuit. Cela ne doit plus être. Il faut s'ingénier à trouver de nouvelles ressources et de meilleurs moyens d'évangélisation.

Que faudrait-il donc offrir ? Dans la prière, il a trouvé : changer l'amertume en joie simple et la fatigue en repos. Alors, il se met à l'œuvre.

Quelques mois plus tard s'ouvrira une première « Maison de vacances pour jeunes gens », celle de Hazelwood, dans l'île de Wight, suivie au cours des ans d'autres établissements similaires qui perpétueront les noms de leurs initiateurs, Lord Shaftesbury, le comte Cairns ou Samuel Morley.



La première maison de vacances des Y.M.C.A. britanniques, à Hazelwood (Ile de Wight).

CHAPITRE X

QUAND LE CORPS GRANDIT SON ENVELOPPE DOIT GRANDIR AUSSI

Avoir pignon sur rue

« Nous ne devons jamais nous lasser », disait souvent Williams, « mais entourer de notre intérêt, de notre sympathie de nos prières, tous les jeunes gens du Royaume, de quarante ans, depuis le prince de Galles jusqu'au dernier mendiant ! ».

Ce but, l'initiateur ne peut le perdre de vue et ne doit vouloir l'atteindre. Vers 1880, pour la première fois, à la session de l'assemblée générale annuelle, il laisse paraître public des ambitions qui purent sembler démesurées :

« Nous ne savons plus que faire de la multitude des jeunes gens qui viennent à nous maintenant ; il nous faudrait un grand bâtiment et j'espère voir luire bientôt ce jour heureux où nous serons chez nous, dans la vaste demeure de l'Union britannique de la métropole. »

Ceux qui l'entendirent prononcer les mots :

– « J'espère voir bientôt... »

surent tout de suite à quoi s'en tenir ; ils connaissent le pionnier unioniste pour penser qu'il n'avait fait que lancer une idée. Que se passait-il au juste ? Exeter Hall était à vendre ; courait le risque de passer aux mains d'un syndicat qui voulait le transformer en salle de spectacles ; bâti en 1831 pour servir de local des conférences religieuses et philanthropiques à la capitale, cet imposant *auditorium* avait eu, si l'on peut dire, une brillante carrière : c'est là que le prince Albert débuta sa vie publique au moment de l'abolition de l'esclavage et où la grande cantatrice Jenny Lind, le 'rossignol suédois', donna ses fameux concerts. Malheureusement le grand immeuble Strand était grevé de charges trop lourdes. Il fallait trouver un nouvel acquéreur. Par bonheur, une clause du contrat prévoyait qu'en cas de vente, préférence devait être donnée à une œuvre religieuse.

Or, cette clause, connue de George Williams, lui paraissait une indication suffisante pour élaborer les plus vastes projets. Grâce à ses succès en affaires, il voyait grand. Il vint donc confier son rêve à ses collègues du Comité. Comme ailleurs, les timorés n'en étaient point absents : ses projets furent jugés absurdes et suscitèrent la plus vive opposition. L'Y.M.C.A. n'avait-elle pas assez de peine à nouer les deux bouts ? L'argent courait-il donc les rues ?...

Mais le président ne se laissa pas intimider pour si peu et continua de plus belle à tirer des plans.

Un soir, qu'on venait de reprendre toute la question et que d'innombrables objections avaient été formulées, on le vit rester silencieux un moment. Puis, se passant la paume de la main droite sur la nuque et se renversant selon son habitude dans le fond du fauteuil, il dit simplement, d'une voix profonde et décidée :

— Mon cher secrétaire, je crois que je mourrai content, si nous avons Exeter Hall comme quartier général de l'Union.

— Alors, autant dire que nous l'aurons ! répartit M. Hin Smith.

Sans plus, on se mit à rechercher comment réunir la somme nécessaire : près d'un million de francs-or, dont la moitié comptant. Il fallait faire vite pour que l'offre parvînt à temps aux propriétaires ; une collecte publique ou parmi les unionistes n'eût été ni suffisante, ni surtout assez rapide. Une autre méthode s'imposait :

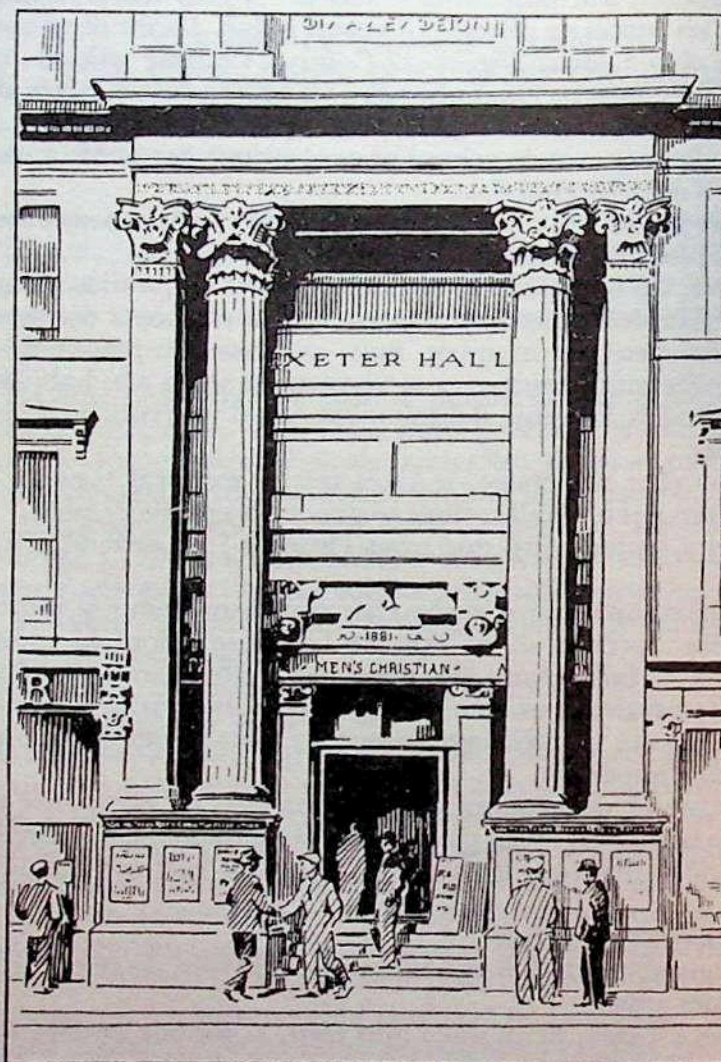
— Eh bien ! demandons à cinq donateurs de nous faire cadeau du bâtiment, lança sans sourciller un membre du Comité.

— Si nous trouvons le premier, les autres suivront certainement.

— Et qui sera le premier ?

— Moi-même, dit George Williams, et je vais, de ce pas, consulter mes amis.

Le fait est que, deux jours plus tard, la somme entière était souscrite par six hommes généreux qu'on peut aujourd'hui nommer après George Williams : le banquier Bevan était l'un, M.J.D. Alcroft était l'autre, enfin M. Samuel Morley, les frères E. et M. Denny avaient couronné l'effort. C'est à cette magnifique équipe de chrétiens convaincus que l'Union dut l'un de ses



ENTREE D'EXETER HALL,
immeuble de l'Union chrétienne de jeunes gens de Londres, de
1908.

plus remarquables succès.

La cérémonie d'inauguration d'Exeter Hall entièrement rénové se déroula au milieu d'un enthousiasme indescriptible, en présence des plus hautes notabilités de Londres et des autorités tant civiles que religieuses. L'archevêque de Canterbury exprima sa reconnaissance à l'Union pour « l'élargissement ainsi donné à sa sphère d'activité si utile ». Puis Samuel Morley, parlementaire et industriel en vue, tint, en homme d'affaires, à assurer le public que pas un sou n'avait été gaspillé dans la « réfection ou l'aménagement du vaste club ». Enfin le Lord Maire prit la parole, suivi de George Williams, qui s'exprima très simplement, en omettant la part considérable qu'il avait assumée dans la réalisation de ce grand œuvre :

— Je vous remercie tous de la compréhension et de la coopération que vous m'avez accordée quand j'ai eu le privilège d'aller jusque dans vos foyers solliciter vos contributions.

Et, remerciant les donateurs, le leader unioniste montra qu'ils ne s'étaient pas bornés à ouvrir leur bourse, mais que, dès l'origine du mouvement, ils n'avaient cessé de le soutenir de leurs prières ferventes. L'immeuble du Strand était tout autant la preuve de leur foi que de leur générosité. Motif d'encouragement à aller de l'avant avec entrain et ferveur, il plaça enfin l'Y.M.C.A. en contact direct avec le public qui vit en elle « l'une des grandes inventions des temps modernes, destinée à protéger les jeunes gens qui demain seront les fermes soutiens du pays ».

Le nouveau quartier général ne devait pas tarder à recevoir en conférence internationale les délégués de l'Alliance universelle des Unions chrétiennes qui s'y assemblèrent en 1882. Un Comité national y fut installé, dont la présidence revint naturellement à George Williams. Au surplus, on avait aménagé ici des salles de cours, des salons de conversation et des bibliothèques tels qu'il les avait, dès le début, entrevus : A vrai dire, devant le danger toujours menaçant d'une sécularisation de l'effort et devant le développement excessif du côté dit social (ce qui veut dire récréatif et éducatif), les comités durent veiller au grain et le fondateur ne laissa pas de rappeler que le but de l'Union demeurait ce qu'il était aux premiers temps à St.-Paul's Churchyard.

La préoccupation religieuse restera donc primordiale jusque dans les débats consacrés aux questions financières. George Williams était spontanément généreux, il savait faire ouvrir la bourse des autres, réunissant ainsi en une personne ce double avantage de donner un exemple et de faire imiter. Sa technique particulière réussissait à éveiller l'intérêt trop assoupi et à le transformer en appui matériel. Procédait-il dans les 'réunions de salon' où son charme personnel et sa courtoisie faisaient florès.

Voici une petite ville dont l'Union va mourant de sa mort. Aussitôt, pour la ressusciter, il fait convoquer ce notable de l'endroit l'une de ces rencontres. En dépit de nombreuses invitations, vingt-cinq personnes seulement sont présentes. Tout autre se serait découragé de l'insuccès. George Williams s'y prend de telle sorte qu'il convainc l'assemblée.

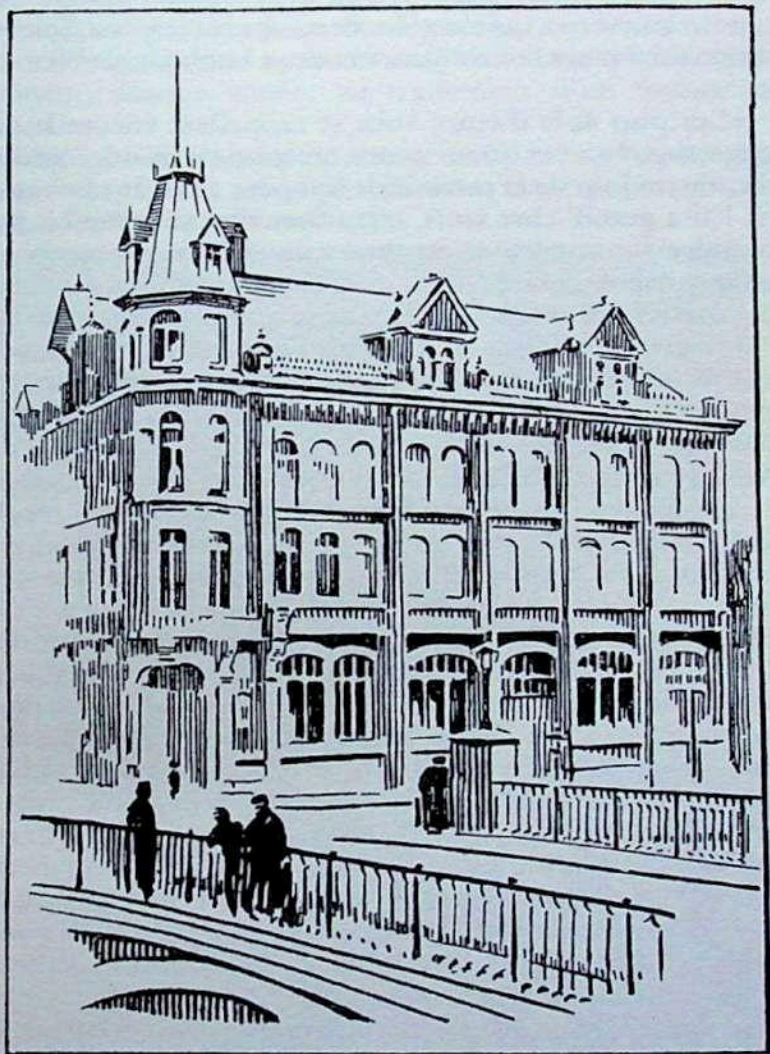
— Le seul moyen de faire revivre la moribonde, suggère-t-il, est de lui assurer un habitat nouveau.

Aussitôt, passant à la réalisation pratique du projet, il demande aux assistants la somme nécessaire. Et le plus extraordinaire est que, vingt-cinq mille francs-or seront trouvés sur le champ même.

Sur les lieux où l'on a vécu

Tant d'efforts devaient lui valoir une renommée grandissante. La ville de Bridgewater était fière d'avoir été le lieu de sa naissance spirituelle et désirait le lui montrer. L'occasion se donna, en 1887, lors de l'inauguration du *George Williams Memorial*, maison de jeunesse dédiée à l'œuvre unioniste.

La petite ville avait revêtu ce jour-là son manteau de fête. Les oriflammes et drapeaux claquaient au vent d'octobre. Dans la grande rue, ce n'était que banderoles multicolores et guirlandes de verdure. Sous une voûte éclatante s'avancait le cortège. L'hôtel de ville, flanqué d'huissiers et de sautiers en tenue d'apparat qui portaient la masse et les clés, le Lord-Mayor revêtu de la toge et du collier, souhaita la bienvenue à l'apprenti devenu l'homme public que l'on sait. La foule se



*LE GEORGE WILLIAMS' MEMORIAL,
immeuble de l'Union chrétienne de jeunes gens de Bridgewater.*

sait, accourue de lieues à la ronde, juchée sur des chars, sur le perron et la chaussée. Alors, le héros de la fête s'exprima, pour tous ceux qui l'acclamaient, des mots très simples, témoignaient de sa bienveillance et de sa bonhomie bien connue :

— « Les plus âgés d'entre vous se rappellent encore George aux bonnes joues roses et en veste ronde qui descendu un jour de la carriole de son père ! Le petit George, voici ! Il a grandi chez vous, travaillant dur au comptoir, apprenant son métier. C'est chez vous qu'il a commencé sa longue carrière commerciale, mais c'est chez vous surtout qu'il a jailli la petite source qui s'est répandue sur le monde entier.

Puis il procéda à l'inauguration de l'immeuble, ne manquant pas de rappeler la grâce de Dieu qui est à l'œuvre dans tout l'humain, et l'action que le Père exerce par le moyen de la communauté chrétienne de jeunes gens.

Ashway farm reçut aussi sa visite, car elle existait toujours, perdue aux confins de la lande. Mais, avant de s'y rendre, George Williams s'arrêta au village de Dulverton et en fit la visite. C'est là qu'à l'ombre du clocher reposait son père.

Tandis qu'Amos Williams avait été repris en plein jour, victime d'une morsure de vipère, sa mère, Elisabeth Williams, avait atteint la blanche vieillesse, entourée de l'affection de ses nombreux fils, à qui elle la rendait bien. Nulle plus qu'elle, femme de tête et de cœur ne devait être heureuse et recueillir le fruit de la carrière utile et bénie qu'avait poursuivie le cadet de la famille. C'est ainsi que ce 'petit cadet', devenu riche et indépendant, vécut les jours d'autrefois, la liberté, le grand air, les trouvaux à garder, les veillées autour du feu et les 'potées' de pudding à la mélasse. Il voulut s'arrêter aussi dans la petite église en l'honneur de son père, au temps de son enfance, il avait chanté des hymnes et des cantiques ; sans avoir beaucoup changé, elle n'avait pu que subir les ans, l'irréparable outrage, plus cruellement apparent encore sous la lumière des carreaux dépolis. De beaux vitraux ne pourraient-ils pas l'ambiance de ce lieu sacré et n'aideraient-ils pas au recueillement ? Alors, pourquoi ne pas en faire don à la communauté et laisser ainsi un souvenir tangible de son attachement ? Et l'évangélisation de cette population rurale.

réclamait-elle pas un ouvrier permanent ? Aussi bien, se souvenant du colportage biblique auquel il avait consacré du temps, alors qu'il frappait à la porte des fermes pour y laisser un message de Dieu, l'ancien apprenti drapier décida de contribuer largement, chaque année, au traitement d'un évangéliste-colporteur.

Pour avoir tout transformé autour de lui et fait du petit campagnard un citoyen accompli, la vie n'avait pourtant point altéré sa fidélité au sol natal.



*ELISABETH WILLIAMS,
mère de George Williams.*

LA RELIGION D'UN GRAND NEGOCIAN

Le trait le plus caractéristique de la vie de George Williams est d'avoir pu mener de front deux carrières et développer un entrain jamais défaillant, deux entreprises dont chacune remplit l'existence d'un homme.

Négociant averti, il n'est pas seulement le marchand prospère, celui qui sait vendre et retirer des bénéfices de ses transactions ; il a le sens des affaires, reconnaît d'emblée les vraies valeurs, prévoit les demandes du public et peut, au moment voulu, ce qui plaît à la clientèle ; il adapte son entreprise aux exigences nouvelles, sort de la routine, travaille peu à peu, avec dextérité, une maison de détail en maison de gros et détail et continue à en garder intacts le prestige et le renom.

George Williams n'est pas un drapier d'occasion, n'est pas un chef de maison qui sait voir loin et grand et n'a jamais accepté de lourdes responsabilités. Le courage dont il fait preuve pour maintenir, étendre et consolider la situation de la maison H. Williams et Co, jusqu'à en faire l'une des plus estimées de la métropole, il le puise dans sa foi religieuse, constamment renforcée par le contact avec l'Eglise et l'Union chrétienne de jeunes gens.

Les dons d'animateur qu'il déploie dans son établissement les fait valoir à merveille dans les Unions, on l'a maintes fois constaté, avec les mêmes capacités de jugement, de prudence, de savoir-faire, d'énergie et de doigté.

Un vrai chef est partout à sa place et réussit, car il remplit sa mission. Ordonner demande du sang-froid ; se faire obéir demande du prestige ; mais mener des hommes demande du caractère.

Dieu suscite, le moment venu, les chefs qui lui sont nécessaires pour diriger Son œuvre et qui joignent à un esprit de sacrifice et à des compétences personnelles un courage inaltérable et une patience à toute épreuve. Ce sont toujours des hommes

une vision les anime et les stimule ; s'ils ont la main forte, ils se savent tenus fermement par Dieu. Alors, ils font à la cause le don de leur personne.

N'est pas un chef qui le veut ou qui le peut, mais qui reçoit de Dieu le mandat de l'être. George Williams fut doublement un chef, dans les affaires et dans la vie religieuse de son temps. Nous l'avons dépeint dans ses inlassables efforts en faveur de la cause unioniste ; évoquons maintenant de lui une seconde image, celle du patron, qui sait commander.

Comment on forme un personnel

— Comment trouvez-vous le temps de faire une œuvre aussi considérable ? lui demandait un collègue du monde des affaires.

— C'est bien simple, répondit-il. J'ai en mains ceux qui l'ont en mains. Tout mon secret tient à cela. Aucun de mes nombreux employés n'est pour moi un simple nom ou un numéro. C'est un homme ; je le connais et il me connaît ; je l'ai choisi, et lui-même travaille chez moi de son plein gré. Nous savons l'un et l'autre à quoi nous en tenir.

— Vous avez donc interviewé chaque nouvel arrivant ?

— Sans aucun doute et davantage même : je l'ai distingué entre de nombreux candidats.

— Comment opérez-vous cette sélection ?

— Affaire d'habitude, je pense. A force de vivre avec des jeunes gens et de les observer chez nous ou dans les Unions, je suis devenu physionomiste. J'observe beaucoup, longtemps, méticuleusement ; je ne prends jamais de décision hâtive. Nous parlons, moi de la maison et de ses traditions, le postulant de ses capacités, de sa famille, de ses ambitions, de son idéal de vie.

— Et une fois votre décision prise ?

— Je m'y tiens absolument. Celui qui entre chez nous sait qu'il continue à être observé ; laissé libre, il est responsable de son travail, qu'il respecte et cherche à améliorer. Je fais confiance d'emblée à tout nouvel employé ; alors il me fait confiance aussi. Nous sommes donc, chacun à notre place, partenaires dans une grande entreprise.

— Cependant, vous avez à sévir parfois ?

– Sévir, non ; réprimander, oui. Celui qui veut en doit être à même d'indiquer très fermement et simplement les fautes de service. Le patron doit savoir intervenir au moment : l'essentiel est de garder l'emprise sur son personnel. Sa douceur est insuffisante et la force absurde ; la confiance arrive. A toute heure, un employé peut venir à moi, à toute heure je m'intéresse à son travail, à ses progrès, à ses échecs.

– Le favoritisme paraît donc impossible dans votre entreprise ?

– Il est, je crois, en grande partie éliminé par ce système. Quand des promotions se font, mon personnel sait que les décisions sont prises après mûre réflexion et dans la prière ; il sait que c'est alors mon choix.

– Et s'il arrive qu'un employé ne donne pas satisfaction ?

– Je l'appelle chez moi et lui parle à cœur ouvert, non seulement de son travail mais de lui-même ; je fais en sorte qu'il ne s'en aille jamais sur la fâcheuse impression d'une critique d'un examen sérieux ; je m'arrange toujours à terminer la conversation sur un plan élevé. Il faut lui donner confiance en lui-même, qu'il accomplisse un travail meilleur et que, devant la responsabilité accrue, il soit mieux à la hauteur de sa tâche.

– Ne craignez-vous pas d'être abusé par de faux rapports ?

– Non, car je ne m'intéresse jamais à ce qu'un collègue dit d'un de ses collègues ; d'ailleurs, je n'écouterai jamais de faux rapports, s'ils m'étaient faits. Voyez-vous, je suis avec mon personnel dans des termes de grande franchise : un employé ne peut pas me parler d'un autre, puisqu'il sait d'avance que je m'intéresse à lui seul, à lui dans sa personne entière.

– Vous avez ainsi des relations de père de famille avec votre personnel, dont vous connaissez le caractère et les habitudes ?

– Rien ne le vous fera mieux comprendre qu'un entretien personnel. Un de nos commissionnaires est venu me voir, sur ma suggestion ; dans un des petits groupes bibliques de la maison, j'en avais entendu s'exprimer avec une telle ardeur et une telle conviction que je désirais le mieux connaître. Nous avons passé une heure en tête-à-tête dans mon bureau.

– Il a dû être terriblement intimidé de se trouver seul en présence du 'grand patron' ; il devait trembler intérieurement, ce pauvre petit !

– Ai-je donc l'air d'un croquemitaine ? Et savez-vous comment s'est terminé l'entretien du chef avec son commissionnaire ?

– Vous lui avez donné de l'avancement en le mettant au comptoir ?

– Pas du tout, je m'en serais bien gardé. Réfléchissez encore.

– Il faut s'attendre à tout, M. Williams. Tenez, j'y suis, vous l'avez invité pour le lunch ?

– Vous n'y êtes pas.

– Vous lui avez donné un chèque personnel, ou quelques mètres de tweed pour se faire un pardessus d'hiver ?

– Vous ne trouverez pas : l'entretien s'est terminé par la prière du vieillard et de l'enfant. Oui, nous avons prié tous les deux ensemble, pour les études de théologie que je venais de lui proposer et que je serai heureux de subsidier jusqu'à son entrée dans le ministère.

– Alors, moralité : à force de couper du drap, on taille des robes pastorales ?

– La formule est mauvaise, mon cher Monsieur. Mais, néanmoins, vous avez raison. Dieu s'est servi de plus de cinquante employés de notre maison pour en faire des ministres de l'Evangile qui sont au service de diverses Eglises ou des Missions en pays païens.

– Cinquante ? St-Paul's Churchyard est donc l'antichambre de la faculté de théologie, disons mieux : un cours de cadres pour le ministère ?

– Que Dieu vous entende !

George Williams a toujours été persuadé de la possibilité de vivre une vie chrétienne dans une carrière commerciale ; persuadé que l'infidélité à l'enseignement du Christ conduit à la ruine spirituelle aussi bien que matérielle, il était loin de vouloir engager à son service des gens fort bien pensants mais sans capacités professionnelles : un comptable doit être un homme de foi pour être un excellent comptable, mais un homme de foi n'est pas nécessairement un excellent comptable !

Régime de confiance et de liberté

Exemple : un poste à repourvoir. Les demandes d'emploi

sont parvenues nombreuses au secrétariat de direction. Il est neuf heures du soir. George Williams, toujours ponctuel, arrive à son bureau. Il trouve le groupe qui l'attend dans l'antichambre, passe devant chacun des postulants et fait toujours appel à un de ses collaborateurs celui qui paraît être le plus timide, le plus découragé. C'est à lui qu'est réservé le premier entretien. La situation ne sera peut-être pas donnée à ce jeune homme, mais au moins il aura eu, dès le début de la journée, le réconfort d'une présence amie, d'un témoignage de foi effective, et même d'une marque tangible de sympathie.

Cet esprit se retrouve dans tous les départements de la paroisse. A l'exemple de son premier chef, M. Hitchcock, n'a-t-il pas fait appel à un chapelain pour s'occuper spécialement de son personnel ? L'idée a paru neuve au jeune pasteur de la paroisse qui s'est vu confier ce ministère. Il est allé à St-Paul's Churchyard à l'heure indiquée, pensant ne rencontrer là que quelques jeunes gens seulement.

Or, on l'introduit dans une salle bondée.

— Tout le monde est sur le pont pour voir la tête du nouveau chapelain, confie-t-il, étonné, à l'un des employés supérieurs.

— Détrompez-vous, Monsieur le Pasteur ; demandez-leur, ils retrouveront même affluence.

— Les cultes sont-ils obligatoires ici ? Est-ce la cas pour tous ?

— Aucun ordre n'est donné, Monsieur. Nous venons au culte, parce qu'il fait partie intégrante de notre programme. Ces quelques minutes mises à part, sont les plus productives de la journée. Vous vous attacherez à nous, j'en suis sûr, et vous aurez dans notre personnel des collaborateurs bénévoles pour l'accomplissement de vos tâches paroissiales.

— Après de longues heures de travail, ils seront trop fatigués pour donner leurs soirées à de telles activités.

— Le temps de présence a été diminué, Monsieur le Pasteur, depuis que M. Williams est membre du 'Comité pour la réduction des heures de travail'. Savez-vous que le magasin de la paroisse maintenant le samedi après-midi, dès deux heures ? Quand j'ai commencé mon apprentissage, je ne quittais jamais la boutique le samedi avant onze heures du soir.

– Comme les temps ont changé !
– Il paraît même que nous travaillons beaucoup moins que notre chef, assiégé, la journée durant, par des quémandeurs de toutes sortes.

– Son bureau est donc ouvert à chacun et non seulement à ses représentants et à ses relations d'affaires ?

– Plus de confidences lui sont faites qu'à n'importe quel homme à Londres, à l'exception peut-être de tel officier de l'Armée du Salut. Il est prêt à tout entendre, sans se permettre de juger. Ainsi, l'autre jour, l'un de nos plus jeunes employés avait commis une lourde faute, passible, semble-t-il, du renvoi immédiat. Son chef de service en a parlé au patron. Et savez-vous ce qu'il a répondu ?

– Donnez-lui une autre chance !

– Non, Monsieur. Il a dit beaucoup plus : « Dieu a eu pitié de lui ; ayons pitié de lui, nous aussi. Nous ignorons à quel point ce pauvre garçon a dû lutter sans doute. Mais Dieu le sait. » Aujourd'hui, le commis est fidèlement à son travail et je parierais volontiers que plus jamais on ne le prendra en flagrant délit.

– Il vaut mieux ne pas 'parier'.. reprit le chapelain, avec un sourire.

Parmi les autres moyens d'action du patron, il faut citer, à côté de sa connaissance des usages commerciaux, celles particulièrement poussée des Saintes Ecritures. George Williams, tout pénétré de sa Bible, savait admirablement en tirer des citations et des applications directes. Il résumait souvent tout un entretien dans un texte qu'il avait réservé pour le moment où l'on prend congé. Accompagnant le visiteur jusqu'à la porte et le regardant de ses yeux pleins de bonté, il lui remettait un verset approprié qui devait servir de viatique tout le jour durant. Ces mots d'ordre ont été précieux à beaucoup. Rien de plus naturel chez lui que d'entamer la conversation avec tous ceux qui lui rendaient quelque service, tels le cocher de son *cab*, les domestiques, les portefaix chargés de ses valises, les conducteurs d'omnibus. Parfois, il les décontenançait par sa manière même de les aborder.

Dans les Unions, il serrait la main à des inconnus comme à ses meilleurs amis et leur disait invariablement au lieu du 'Comment allez-vous ?' habituel :

— Que faites-vous pour votre Maître ?

On comprend que certains aient été interloqués et sortis cois devant ce vieillard à barbe blanche qui n'hésite pas à les mettre en présence de leurs obligations de chrétiens. Mais, qu'il s'absentait pour de long voyages, et quand, par exemple, il traversa l'Atlantique afin de prendre contact avec les Américains, il se fit un devoir d'aborder tous les membres de l'équipage, du commandant au soutier, et tous les passagers, des joueurs de poker installés au fumoir des premiers ponts aux pauvres émigrants entassés dans l'entrepont. Et cela non pour les entretenir de la pluie et du beau temps, mais du salut de leur âme. Chose remarquable, ayant interpellé durant sa longue traversée des dizaines de milliers de personnes, il ne fut jamais mal reçu.

Le monde sait respecter la foi sincère et vaillante.

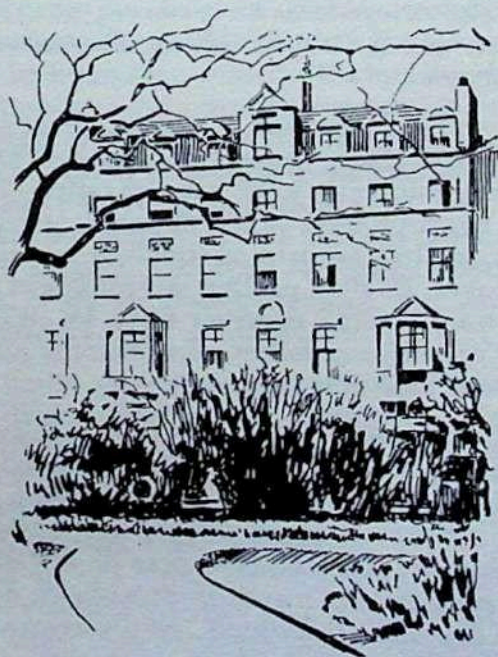
Multiples devoirs

Tout ce qui précède ne nous éloigne pas du portrait du *business man* que l'on tient à présenter au complet. Doté d'un prodigieux sens des affaires, George Williams n'a point hésité à d'installer des stands aux expositions internationales de Londres, Paris et Amsterdam pour continuer à étendre ses relations commerciales ; de même, il a su admirablement profiter des circonstances et, tandis que l'Allemagne et la France étaient en guerre, en 1870, il saisit l'occasion de faire des offres de services aux grandes maisons de New-York et de Philadelphie qui étaient dans l'impossibilité de s'approvisionner à Paris, ainsi qu'un malheur public a eu au moins pour résultat la destruction considérable d'une honnête maison. Le commerce américain qui, par suite de la fermeture des ports français et allemands, put drainer toutes les commandes américaines des colonies, continua à bénéficier longtemps de sa situation privilégiée. D'autre part, le chef ne cessera d'accroître le volume de ses transactions par des achats massifs de marchandises provenant de commerces en liquidation. Ayant organisé des comptoirs pour la vente en gros et en détail, il est capable de l'écoulement de ses marchandises et se montre prêt à les vendre à un bon prix, puisqu'il pourra les revendre sans intermédiaire.

Grâce à cette méthode, qui fait de lui son propre grossiste, il assurera à ses clients des articles de premier choix et à sa maison des bénéfices substantiels. Ainsi, sans jamais spéculer ni recourir à des procédés risqués, George Williams assure la prospérité de sa maison.

Bien que les affaires l'absorbent du matin au soir, il reste cependant dispos. La journée finie, on le verra reprendre le chemin de sa demeure où l'attend une épouse fidèle qui lui a donné cinq fils et une fille. Chacun sait combien il jouit de l'intimité du foyer ! Et pourtant cette joie ne lui est que parcimonieusement accordée : ses soirées ne sont-elles pas constamment prises à l'avance ?

Certain jour, en effet, il a quitté le bureau, emmenant un ami dîner à Russell square, sa maison familiale ; il s'est promis de



Maison de George Williams, Russell Square à Londres.

passer avec lui la veillée au coin du feu. Le repas est train : les six enfants ne peuvent pourtant pas longtemps dans le plus parfait silence ; aussi les rires souvent ! Au café, Mrs Williams s'approche, tenant l'agenda bien connu :

- George, n'êtes-vous pas attendu ce soir à l'Armée des Marins ?

- Oh ! *Dear*, j'allais l'oublier, c'est vrai ; que faire ?

- Vous êtes très fatigué. Le local est bien éloigné, n'avez pas à y prendre la parole, je crois. Ne pourriez-vous pas rester à la maison et consacrer la soirée à votre famille ?

- Ma bonne Hélène, ce qui est promis est promis. Les marins sont heureux de me voir. Tant pis pour la famille brouillard ! J'irai et prendrai notre ami à mon bras. L'avais invité à passer la soirée, j'en ferai l'hôte des amis de nos amis sont nos amis !

Et n'écoutant que la voix du devoir, ils s'enfoncent deux dans la brume...

A la vérité, jamais, la semaine, il n'a pu donner à sa famille le temps qu'il aurait souhaité ; mais il lui consacrait au moins les samedis après-midi pour jouer avec les cadets et s'entretenir avec les aînés. Les couloirs et paliers de sa vaste résidence retentissaient alors de rires sonores auxquels se mêlaient les voix fraîches des jeunes. Il fallait profiter des moindres instants. Le dimanche, qu'il tenait à observer selon les stricts principes écossais, était réservé aux cultes, aux lectures sérieuses, à la promenade et au chant des cantiques.

George Williams s'était réservé, dans son établissement, une petite salle pour y prendre, chaque jour, ses lunches. S'il aimait à convier des amis à sa table. S'ajoutaient au petit groupe d'intimes des missionnaires en congé, des évangelistes, des secrétaires unionistes, des connaissances de la campagne, des acheteurs de province, des membres de maisons de commerce étrangères. Le déjeuner, très simple, est prestement servi. Les hôtes racontent leurs expériences ; le missionnaire parle de l'expansion de l'Évangile dans le continent noir où les cœurs commencent à s'ouvrir ; un marchand traite de

commerciales, un unioniste expose ses difficultés budgétaires, un pasteur de campagne son humble travail de pionnier et ses âmes dans les fermes isolées...

George Williams écoute, sans perdre un mot, les yeux brillants de joie ; il remercie, encourage d'une pensée, d'une formule, reprend une idée pour en faire le centre de l'entretien, l'objet de la discussion. Puis, vers une heure quarante-cinq, il se tait ; le silence se fait aussitôt, car même ceux qui viennent à la première fois sont pénétrés de l'atmosphère de prière dans laquelle baigne cette agape ; il joint les mains et ferme les yeux.

Alors, on l'entend, dans un élan de ferveur, présenter à Dieu tous ceux qui l'entourent et lui demander de les aider dans leur œuvre :

« Seigneur, ouvre les cœurs de ces païens et donne à notre frère d'être un vaillant témoin de Ton Evangile au milieu même des hostilités et des persécutions ; donne à notre frère américain de sentir toujours plus que le Christ n'a jamais méprisé les commerçants ni les financiers, mais qu'Il a impitoyablement chassés du Temple tous les mercantis ; donne aux Unions hollandaises le sens de cette fraternité internationale et sociale que notre frère a pu remarquer, bien faiblement il est vrai, dans les groupes de Londres ; Seigneur, aide-nous tous à nous sentir liés les uns aux autres par la foi au même Sauveur. Amen... »

Puis, on se séparait et chacun retournait à son travail, l'âme plus sereine, l'énergie mieux trempée, le cœur tout brûlant d'avoir communie dans l'amour chrétien.

On s'en doute aisément, le nombre d'œuvres auxquelles George Williams s'intéressera demeure considérable : il soutient de ses fonds et de sa sollicitude l'Association chrétienne des commis voyageurs, destinée à affermir la vie spirituelle des représentants de commerce et à les préserver des dangers et tentations inhérentes à leur profession, le Groupe des travailleurs sociaux des bas-fonds, l'Amicale des marins chrétiens, il s'occupe des vétérans malades de la marine marchande et organise des missions dans plusieurs ports britanniques, l'Association chrétienne des soldats, avec plus de quatre cents branches dans tout l'Empire, la Mission des cochers, la Mission des tramways et omnibus et même l'Union vélocipédique chrétienne.

Et que d'autres encore on pourrait citer ici ! Durant les de pleine vigueur physique, il préside aussi des services dans les théâtres et les music-halls, ainsi que le soir du Vendredi-saint du personnel des spectacles.

Avec les épaves de la société

Chaque année, au mois de juin, il aimait aussi à offrir 'souper aux fraises' aux malheureuses qui arpentent les trottoirs.

— Elles ont besoin de notre aide, disait-il ; notre geste peut les toucher, les mettre en contact avec des dames soucieuses de leur relèvement. Un plat de belles fraises, les plus belles qu'on peut trouver, leur prouvera que nous les aimons sans les condamner. Ah ! si Dieu a mis un peu de charité dans notre cœur, il en a aussi dans le leur : ne sommes-nous pas tous les enfants du même Père ? Aidons-les donc par nos attentions, à croire à la miséricorde divine !

Les ayant ainsi réunies pour la collation soignée et réparée, il leur offrait des fruits de choix avec une respectueuse courtoisie que s'il se fût incliné devant les portes de sa maison.

C'est avec le même courage qu'il s'adressera, en toute confiance, à ceux que la Providence a placés sur son chemin.

Un jour, le voici accostant un malheureux à l'aspect misérable et lui demandant en quoi il pourrait lui être utile. Le pauvre homme lève vers lui des yeux caves et répond simplement :

— On m'a parlé d'un homme qui s'appelle Williams et qui va au secours des pauvres diables. Dites-moi où je pourrais le trouver.

— Pas bien loin de vous, mon ami. C'est moi qui suis Williams.

— Oh ! pardon, Monsieur, je suis honteux...

— Et pourquoi donc ? Venez à mon bureau demain matin avec mon garçon. Pour l'instant allez dormir à cet hôtel et ne manquez-vous bien ; donnez cette carte à l'hôte, il vous accueillera sous mon nom.

...Le lendemain, à St-Paul's Churchyard, l'antichambre

patron est pleine de personnes attendant leur tour de réception ; mais la porte du bureau reste hermétiquement fermée. Les secrétaires n'essaient même pas d'en franchir le seuil pour apporter le courrier et ne savent que répondre aux clients impatientés. Le chef n'a-t-il pas dit : « Inutile de me déranger ! ». Une bonne partie de la matinée s'écoule ainsi. Puis, vers onze heures, la porte s'ouvre : un jeune homme, l'air apaisé, sort du bureau et le négociant reprend ses réceptions.

C'est le malheureux de la veille, enfant prodigue, qui a fui le domicile paternel et dépensé tout son bien à Londres après avoir perdu sa place à la suite d'actes délictueux. Réduit à la misère et acculé aux pires extrémités, il avait voulu, dernière ressource, demander une entrevue à 'M. Williams'. En dépit d'occupations multiples, le chef de la maison vient de passer un temps considérable à parler et à prier avec le jeune inconnu, puis lui a donné de quoi se nipper et payer sa pension. Enfin, il lui a proposé de revenir le voir et finira même par l'engager dans sa maison.

Aux amis qui portent un jugement sévère sur cet enfant prodigue, il se borne à répliquer :

— Avez-vous quelque chose de bon à me dire de lui ? Non ? Eh bien ! je ne veux rien entendre d'autre !

Ainsi, loin de se laisser décourager par de nombreux déboires, George Williams, ayant patienté une année entière, réussira à remettre le malheureux sur la bonne voie.

Cette activité débordante se doublait d'une énorme correspondance privée. Chaque courrier amenait de nouvelles demandes de service. Il répondait à tous et la moindre missive était la preuve vivante de sa sympathie pour le malheur d'autrui.

Une fois qu'il avait pu aider quelqu'un, son soin le plus pressant était de brûler tous les documents témoins d'un passé trop lourd. Les secrets qu'on lui confia, les aveux les plus graves comme les plus touchants, les confessions qui serrent le cœur et pourtant le délivrent — tout fut enseveli avec lui.

Dépositaire de milliers de secrets, jamais il n'en trahit un seul. C'est ce qui lui valut la confiance des jeunes.

CHAPITRE XII

APOTHEOSE

Le jubilé de l'Union de Londres

Depuis qu'à la 8^e Conférence universelle, convoquée à Genève, en 1878, l'Alliance universelle des U.C.J.G. a installé dans cette ville son Comité central international, sivement présidé par deux vétérans des temps héroïques, Gustave Tophel et Edouard Barde, des assemblées annuelles s'étaient réunies à Londres (1881), à Berlin (1884), Stockholm (1888), Amsterdam (1891) et, toujours davantage, s'y affirmaient l'unité profonde d'un mouvement dont le fédéralisme s'alliait à un intense esprit de coopération pour le bien et l'éducation des jeunes.

Mais, de ces diverses assises internationales, nulle ne devait avoir plus d'éclat que celles convoquées, à Londres, en 1894, pour commémorer le cinquantième anniversaire de la fondation de l'Union métropolitaine dont on a exposé plus tard les épisodes marquants.

Grâce à l'affluence de délégués venus d'Europe ou d'Afrique, des Indes, de l'Australie, de l'Afrique du Sud, de la Chine, du Japon, de la Perse et de bien d'autres régions, les solennités seront une sorte d'apothéose du vaillant pionnier qui y recevra d'extraordinaires témoignages d'affection et de respect. Le mot d'ordre en avait été bien choisi : « Nous remercieront Dieu et priront courage » (14). Comment pourrions-nous en être autrement puisque, en cinquante ans, le nombre d'Unions s'était élevé à cinq mille et celui de leurs membres à demi-million ?

Rarement, en effet, plus importantes assemblées religieuses avaient eu lieu en Angleterre. L'intérêt de la nation ne laissa d'être entretenu par la presse qui tint à consacrer de nombreux articles aux festivités, aux orateurs, aux délégués de nombreuses nations ainsi qu'au message de la Conférence. L'écho le plus s

14 Texte emprunté au livre des Actes 28 : 15.

thique se manifesta de toutes parts. Il est vrai que le travail de préparation avait, de longs mois durant, accaparé les forces et l'attention d'un état-major à la tête duquel George Williams en personne consacra chaque jour de nombreuses heures, toujours prêt à discuter les plans qu'on lui soumettait et à donner les directives nécessaires au succès de l'entreprise.

Un nouveau chevalier

Voyez-le dans son bureau d'Exeter Hall : il est à sa table de travail, penché sur la liste des délégués que vient de lui transmettre M. John H. Putterill, secrétaire principal. C'est l'heure du courrier ; un employé a déposé sur le bureau un monceau de lettres aux estampilles multicolores, le timbre vert des Etats-Unis, le bistre de la Suisse, le brun de l'Allemagne, l'astre blanc du pays du Soleil Levant ; outre les plis nombreux, une grande enveloppe blanche armoirée vient d'être apportée par un messenger officiel. Le secrétaire la remet respectueusement au président :

— Une missive du Comte Rosebery, de la maison de Sa Majesté.

George Williams brise le cachet, déplie une lettre autographe telle qu'on n'en reçoit pas tous les jours ! M. Putterill le voit concentrer son attention, plisser le front, pâlir. Puis, les yeux mouillés de larmes, en proie à une intense émotion, il l'entend murmurer d'une voix étranglée :

— La Reine... a bien voulu... non, ce n'est pas possible !... Lisez vous-même, Putterill !

Le secrétaire a pris la lettre patente, revêtue du sceau royal, et en donne lecture à haute voix :

« Il a plu à Sa Majesté Victoria, Reine d'Angleterre et d'Irlande, Impératrice des Indes et Souveraine des Dominions au delà des mers, de décerner à son fidèle sujet et serviteur George Williams, les honneurs et les privilèges d'un chevalier en reconnaissance des distingués services rendus par lui à la cause de l'humanité ».

Il regarde alors son président, dont l'humilité vient de subir un si rude assaut et reprend, avec toute l'affection déférente qu'il professe à son endroit :

– *Sir George*, vous avez bien mérité cet honneur !
– Non ! non ! je n'ai rien mérité ! L'honneur ne me
pas ; je ne suis rien. A Dieu seul sont réservés gloire et honneur
c'est à Ses pieds que nous devons tout déposer.

Sur quoi, s'agenouillant ensemble, ils rendent grâces
qui dirige toutes choses et a si merveilleusement guidé
mes et leur action durant ce demi-siècle d'efforts au bénéfice
des jeunes.

L'ancien commis drapier gardera invariablement la
attitude devant les éloges qui lui seront prodigués, heureux
les recevoir comme un hommage rendu à l'œuvre qui fut
de sa vie.

Les derniers jours de mai 1894 virent débarquer
divers ports des Iles britanniques et, subséquemment, à
Londres, plus de deux mille délégués en provenance
pays. La venue de tant d'étrangers, réunis pour des assemblées
purement religieuses, ne pouvait qu'exciter la plus vive
té ; nombre d'entre eux, incapables de parler la langue
se demandaient comment ils seraient reçus et fêtés. Des
désopilantes se produisirent parfois, lorsqu'on dut faire
prendre les usages britanniques à des étrangers qui ne
saient pas un mot d'anglais ; souvent la famille entière
çait de témoigner, au moins par gestes, la joie qu'elle
recevoir des chrétiens de toute origine et l'on ne se donna
moins de peine pour leur indiquer plus prosaïquement
sources de la maison ! Ainsi, rien ne laissa à désirer et
cueillit à bras ouverts les deux mille délégués dans
foyers de Londres.

Quant au Jubilé lui-même, triomphe de l'organisation
niste, il fit honneur au secrétariat d'Exeter Hall, qui avait
sur pied une armée de collaborateurs bénévoles non seulement
pour assurer l'hospitalisation généreuse des invités mais
créer des bureaux de renseignements à toutes les langues,
préparer bulletins, notices, billets et coupons rédigés en
langues, commander les repas, établir des agences d'informa-
tion, installer, au quartier général, offices postaux et services
correspondance et prévoir jusqu'à l'imprévu.

Le nouveau chevalier que chacun nommera désormais
George Williams se faisait tout à tous. « Certes », observa-



Sir GEORGE WILLIAMS en habit de cour.

d'une des premières séances, l'archidiacre de Londres, pas toujours facile d'expliquer au public les raisons qui justifient une si haute distinction, mais, dans le cas de nos amis, bien loin d'éveiller des critiques, le bon plaisir de la Couronne est compris de chacun. C'est la récompense d'une noble vie vouée tout simplement et pleinement au bien.

Infatigable, débordant de joie et rayonnant d'enthousiasme, il était l'âme des réunions, assistait à toutes les séances, présidant la plupart d'entre elles, ou, s'il était remplacé quelques heures par un des vice-présidents, restant à disposition du public, l'esprit continuellement en éveil et l'oreille attentive aux discours prononcés dans les trois langues officielles.

La collaboration des Eglises avait été sollicitée et obtenue. Le primat d'Angleterre, l'archevêque de Canterbury, et un grand nombre de recteurs de campagne, des prédicateurs en tous lieux, des Eglises non-conformistes aux simples évangélistes des réunions de réveil, tous s'associèrent avec empressement à cette œuvre et manifestèrent ainsi leur sympathique intérêt.

Le sermon d'ouverture fut prononcé par l'évêque anglican de la métropole dans un cadre grandiose, celui de la Westminster Abbey où des milliers de personnes, massées entre les piliers du sanctuaire et baignées dans la lumière diffuse des magnifiques vitraux, recueillies, la voix de la maîtrise s'élevait sous les voûtes immenses et se répercutant du chœur à la nef comme un murmure de prières et d'actions de grâce.

Après l'oraison dominicale, récitée par toute l'assemblée, chacun dans sa langue, les délégués se retrouvèrent au quartier général unioniste. Exeter Hall présentait un aspect imposant, s'il faut en croire un 'reporter' de l'époque qui notait ce visiteur, « des avis sont affichés dans les corridors, des secrétaires, interprètes, traducteurs, aides et commissions se multiplient. C'est une moderne Tour de Babel où l'on entend tous les idiomes possibles ; le rude allemand du nord se mêle au dialecte guttural des Suisses alémaniques ; l'élégant français parisien contraste avec le français de Nîmes ou de Lausanne et toutes les variétés d'anglais résonnent dans les salles : l'anglais de Londres ou de Boston, celui du Cap ou de Calcutta, celui d'Edimbourg ou de Virginie... ».

Bientôt la séance inaugurale est annoncée par le grondement du gong. Les orgues tonnent dans la salle toute décorée de drapeaux, d'oriflammes multicolores, de palmes et d'emblèmes. Une porte s'ouvre et, sur l'estrade, paraît George Williams, accompagné du Prince Oscar Bernadotte, fervent unioniste suédois, ainsi que de MM. William Creese et Norton Smith, les deux seuls survivants du premier petit groupe de St-Paul's Churchyard. L'assemblée se lève comme un seul homme et l'applaudit frénétiquement. Une fois le calme rétabli, le héros du jour prend la parole. Son discours, très simple, est prononcé sur le ton cordial dont il a le secret :

« — Je suis enchanté de vous voir tous ! Que Dieu vous bénisse et nous donne une magnifique conférence. On dit parfois que la religion a fait son temps. Pas le moins du monde ! Voyez ! A-t-elle jamais été plus forte, plus agissante ou plus en évidence qu'aujourd'hui ? Les autorités et l'élite des hommes ont-elles jamais reconnu plus pleinement la valeur spirituelle de notre œuvre et de nos efforts ? Quant à l'honneur qui vient de m'être accordé... ».

A ces mots, toute l'assemblée est de nouveau sur pied, interrompant de ses acclamations le jubilaire ému et souriant. Elle applaudit, crie sa joie dans un enthousiasme indescriptible et agite programmes et mouchoirs, puis se rassied pour entendre la péroraison :

« ...Quant à l'honneur qui m'est fait, permettez-moi de dire que je l'ai accepté seulement en votre nom. Il m'est donné pour que je le partage avec vous. Tous ensemble, c'est à Dieu seul que nous voulons en rapporter la gloire. »

Les séances plénières se succédèrent chaque jour pour entendre les rapports sur l'effort unioniste dans tous les pays du monde ; elles étaient interrompues par les repas pris en commun sur la berge de la Tamise où une immense tente avait été dressée. Et certes, ce n'était pas mince affaire que de nourrir pareille foule.

Les rapports eurent un caractère plus pratique qu'historique, comme à l'ordinaire dans les pays anglo-saxons. Sans négliger le passé, on s'occupa surtout du présent, car il s'agissait alors, non de se replier sur soi, mais de penser à l'avenir avec reconnais-

sance et foi, tout en gardant intacte la base posée à 1855, lors de la première conférence universelle. L'œuvre avait été fondée par des Associations 'unes' dans leur but et diverses dans leur organisation et leurs moyens d'action. Les délégués constatèrent à Londres combien s'était élargi le champ de la réception initiale et de quelle tolérance chacun faisait preuve à l'examen des questions débattues. Pouvait-on donc trouver une preuve plus manifeste de l'unité chrétienne dans la vie humaine ?

D'Ecosse ou d'Irlande, d'Autriche et de Hongrie, de Danemark, où, malgré une forte opposition catholique romaine, l'œuvre d'évangélisation très prospère se maintenait ; d'Espagne, 'terre aride et ingrate' sur laquelle sept associations avaient surgi ; de la Hollande plantureuse, avec ses quatre-vingt cinq associations et seize mille membres ; de la Suède, où l'œuvre, encore au stade élémentaire, permit de faire plus grands espoirs ; de Norvège, de Suède et du Danemark, royaumes dans lesquels des progrès surprenants étaient dus à l'impulsion donnée par des personnalités hautement douées ; d'Allemagne, avec ses soixante-cinq mille membres ; de France, qui avait doublé son effectif en quatre ans ; d'Angleterre et de Nouvelle-Zélande, où le programme avait été adapté aux conditions spéciales des pays neufs ; de Chine, de Ceylan, de Syrie, de Perse, du Caucase, d'Asie-Mineure, du Turkestan, de Turquie, de Grèce, d'Arménie, d'Uruguay, du Brésil, du Chili, de la Chine, des îles de Haïti et Hawaï, d'Afrique, notamment de Madagascar ; d'Italie, la cadette des alliances nationales, où la croissance et la vigueur tenaient du miracle ; du Japon, où par ses groupes universitaires ; de Russie, de Bulgarie et de Roumanie, des côtes de la Méditerranée, de la petite Suisse, avec ses puissants faisceaux alémanique et romand, de Belgique, où les pays arrivaient les preuves d'une prospérité croissante.

Les comptes rendus les plus remarquables furent présentés par les délégués des Etats-Unis et du Canada où l'effort avait été fait à des proportions considérables ainsi que par ceux de la France, de la Bretagne dont l'exposé, revêtant une forme essentiellement historique et statistique, témoignait d'une vitalité remarquable : près de neuf cents associations y groupaient quatre cent sept mille cinq cents membres.

Les congrès internationaux se distinguent parfois par l'abondance des bancs vides, les délégués étant souvent beaucoup plus intéressés par la beauté des sites que par les discours des orateurs ; mais les séances du Jubilé firent exception à cette règle : la grande salle d'Exeter Hall fut toujours remplie jusqu'en ses derniers recoins d'une foule polyglotte qui encombra également corridors et antichambres, leur donnant l'aspect d'un vaste hall de gare au plein de la saison. Une journée, réservée à l'effort missionnaire que représentait alors le vaillant Luther Wishard, fut peut-être à l'origine du mouvement des Volontaires du Christ qui entreprit la conquête de tant de pays païens en faisant sien le mot d'ordre 'l'évangélisation du monde dans cette génération', qu'on doit à des personnalités comme John R. Mott et Robert Speer.

Le dimanche, près de trois cents sermons de circonstances furent prêchés en anglais, français, allemand et suédois dans les principaux lieux de culte de Londres et de l'agglomération urbaine.

Fastes moyenâgeux

Le troisième jour, devant Guild Hall, l'édifice prestigieux qui, depuis des siècles, sert de résidence à la Corporation de Londres, les *cabs* et les équipages vont se succéder sans interruption, déversant dans les halls que dominent des plafonds à caissons dorés, une foule bigarrée où la robe de soie noire du Chinois jette une touche sombre parmi les toilettes claires des femmes de délégués européens. A quoi se mêle l'uniforme écarlate d'officiers britanniques et les saris châtoyants des Hindoues. C'est la grande réception offerte par le Lord-Maire de Londres à ses trois mille cinq cents invités, avec un faste inouï et dans le pittoresque d'un cadre médiéval ; sous les voûtes de la grande salle, s'entassent les congressistes ; devant la Table Haute se sont assis, dans leurs historiques fauteuils en noyer sculpté, les membres de la Corporation ; ils sont revêtus de velours sombre avec parements en zibeline ou de renard, que rehaussent des chaînes et des plaques sur lesquelles retombent de blanches perruques ondulées.

La séance a tout le caractère de l'officialité. A l'ordre du jour,

il n'est qu'un seul objet : l'octroi de la 'franchise' de L
Sir George Williams. Les membres délibèrent en p
décident :

« Qu'en ce dix-septième jour de mai mil h
quatre-vingt-quatorze, on présentera dans un co
proprié, la franchise de la Cité au Chevalier
Williams eu égard aux services rendus, sa vie duran
récipiendaire à la cause de la philanthropie et en re
sance de ses efforts particuliers pour le bien-être de
hommes de la Cité. »

Le vote acquis, un héraut d'armes s'en va chercher
Williams, celui qu'on peut appeler le héros tout court e
tend dans un salon voisin ; il s'agit de l'introduire au
Haut et Vénérable Conseil.

Très droit, malgré ses soixante-treize ans, et tout
vêtu, le voici en effet qui s'avance, visiblement ému
devant les magistrats.

A la Table Haute, l'un des conseillers, drapé dans u
pourpre bordée d'hermine, s'incline vers le Lord-Ma
ai déclarer, selon la vieille formule usuelle, que

« Sir George étant de bonne foi et renommée,
ne fera point fraude à la Souveraine,
ni ne cherchera noise à la Cité,
mais paiera son écot
et supportera son lot. »

Puis le Chambellan reçoit le nouveau bourgeois d'hon
lui remet l'acte officiel sur un parchemin enluminé et
dans un magnifique coffret d'orfèvrerie, où les groupes
riques représentant les continents encadrent l'insigne u
surmonté des initiales G.W. en pierres précieuses.
heaume et le blason deux devises sont gravées, *Toujours*
Seigneur, dirige-nous.

— « La Corporation est flattée, déclare-t-il, d'ajo
tableau d'honneur de la Cité, parmi tant de rois, de pr
ministres, de guerriers, de nobles et parmi d'illustres
comme David Livingstone et le Comte de Shaftesbury,
d'un homme qui s'est voué, non point aux luttes natio

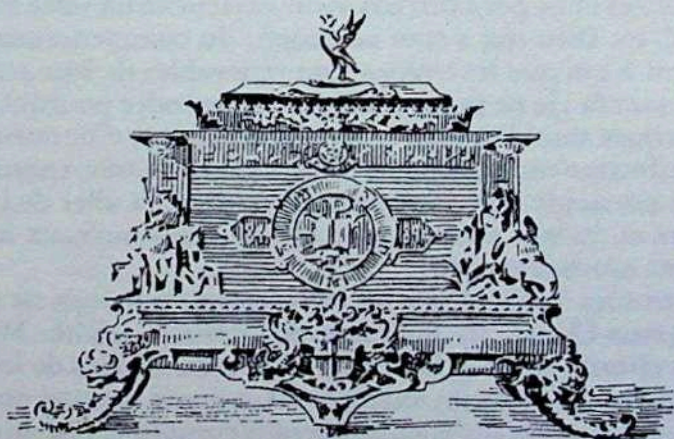
politiques, mais à la propagation paisible de la foi en Dieu et de la bienveillance envers le prochain, principes qui sont à la base de la prospérité familiale et nationale. »

Alors, le tour est venu pour Sir George de répondre. Il va le faire dans ce cadre grandiose aussi simplement qu'à l'accoutumée :

— « Monseigneur, » dit-il, « ce grand honneur auquel je n'aurais jamais osé prétendre, je le reçois avec une gratitude respectueuse. L'œuvre accomplie dans les Unions a été un glorieux service qui m'a procuré les plus grandes joies de la vie. J'espère pouvoir, aussi longtemps que Dieu me gardera sur cette terre, maintenir les droits et la dignité de cette Cité de Londres et me montrer à la hauteur de cette marque insigne de confiance et d'approbation. »

L'œuvre accomplie

A cette manifestation mémorable en succédera une autre peut-être moins solennelle par son cadre, mais qu'on dira familière aussi parce qu'elle se passera 'dans l'intimité' de quelque



Le coffret, revêtu de l'insigne des U.C.J.G., offert à George Williams par la Cité de Londres.

cinq mille unionistes. On s'est réuni cette fois dans l'immense vaisseau de l'Albert Hall. C'est là que va avoir lieu le podium, une démonstration en miniature de l'œuvre unifiée sous des formes visibles et audibles qui éveillent le plus vif intérêt de la majorité des assistants, mais susciteront aussi les réserves de la 'Vieille garde' peu favorable à 'cette mixture' de prière, de gymnastique, de chants et de musique.

Puis, au nom de ses collaborateurs de cinquante années, cinq mille Unions dispersées dans le monde, George V reçoit, hommage inattendu, son propre buste taillé dans le marbre !

Alors, se sentant petit devant une si grande foule, il se penche humblement, simplement, sans la moindre affectation, se comportant tel qu'il est, un homme au cœur d'or et à l'âme de

- « Nous étions deux ou trois amis réunis dans ma chambre, quand nous avons fini une rude journée de travail. Nous nous étions rassemblés pour prier et lire notre Bible. Prenant notre courage à deux mains, nous résolûmes de louer le local pour deux francs cinquante par semaine. C'était une question de foi, car nous n'avions pas l'argent. Nous n'étions pas missionnaires et ne pensions pas avoir déclenché un vaste mouvement. C'est Dieu qui a tout accompli, du commencement à la fin ; c'est à Lui que les Unions sont redevables de leur existence et de leur succès ; je ne peux donc pas comprendre pourquoi vous me marquez tant d'amour et me décernez tant d'honneurs. Votre affection me rend jeune malgré mes soixante-trois ans. Elle me persuade que nous devons continuer à aller de l'avant toujours et malgré tout et occuper des pays nouveaux et profondément touchés encore.

Soyons sûrs que tant que les jeunes gens du monde ne se convertissent pas à Jésus-Christ, ils demeureront dans le péché. Ils doivent choisir entre le bien et le mal. Aux Unions de leur indiquer le bon chemin ! En voulez-vous un exemple ? Un jeune homme me dit un jour qu'il s'était longtemps complu dans l'athéisme militant ; par bonheur, au bord de l'abîme où il allait se précipiter, le bras de l'Union l'avait saisi au dernier moment. Comment est-il devenu aujourd'hui ce jeune homme ? Un grand magistrat, un chef d'entreprise très respecté, dont l'influence chr

s'étend dans le pays de sa naissance sur un nombre considérable d'êtres humains. Voilà ce que peut l'Union !

C'est ici notre œuvre à tous : sauver les jeunes que Satan veut séduire ! A cette œuvre-là, nous devons tout sacrifier, tout, absolument tout !... »

Le Jubilé se continua dignement par une excursion collective au Château de Windsor dont la Reine avait bien voulu prêter le parc pour une brillante *garden-party*. Par trains spéciaux qu'avait obligeamment frétés une grande agence de voyages, les congressistes arrivèrent au nombre de trois mille, furent reçus par le Lord-Maire, répartis en quatre sections et escortés à travers les jardins privés et les pelouses. Après le lunch servi sous une tente et la visite des prestigieuses salles du palais, les groupes se rendirent devant la grande tour et la muraille pour poser séparément en vue de la photographie officielle de la Conférence, document de près de deux mètres de long, qui orne aujourd'hui les locaux de nombreuses Unions britanniques ou continentales.

Et c'est ainsi que s'achevèrent ces cérémonies vraiment triomphales.

CHAPITRE XIII

DE JUBILE EN JUBILE

Boston et Montréal (1901)

Outre de nombreux voyages qu'il fit en France, notamment en 1893 où il avait pris part à la Conférence nationale de tigney et deux ans plus tard à une réception organisée en l'honneur et en l'honneur de Lady Williams par l'Union de conseil, l'heureux bénéficiaire des solennités de 1894 eut la joie de vivre quatre autres jubilés. Au premier d'entre eux n'était point présent en personne mais il le fut dans le cœur dans l'esprit de tous les participants. C'était à Boston en 1901, les Unions américaines, si remarquables par l'énormité de leur action et la fertilité de leurs ressources, devaient célébrer la cinquantième année d'un développement continu. Libéraux et progressistes dans leur œuvre multiple, les Y.M.C.A. transatlantiques étaient restées en étroit contact avec l'Angleterre bien que New-York n'ait pas plus voulu être contrôlé par Londres que Londres ne voulait être dirigé par New-York. Fidélité aux principes fondamentaux exprimés autrefois par George Williams n'avait-il pas fermement maintenu l'indépendance complète des alliances nationales ? Déjà, en 1851, il l'avait vu parcourir les Etats-Unis pour se rendre compte de l'ampleur du mouvement dont il avait été le pionnier à Toronto, Philadelphie, Boston, Chicago, partout il fut chaleureusement reçu par 'ses enfants', qui s'entendaient si bien entre eux, grandissaient et prospéraient de toutes manières.

La première Union canadienne avait été fondée à Montréal le 25 novembre 1851, grâce à un visiteur de l'Exposition universelle qui, de Londres, venait de rapporter l'un des tracts distribués à cette occasion par les membres de l'Union canadienne. Invité à se rendre dans leur bâtiment, il avait pris contact avec l'œuvre unioniste et s'était promis d'en parler *abroad*, c'est-à-dire au delà des mers. Dans la grande république voisine, la première Union, celle de Boston, avait suivi à un mois de dis-

car elle faisait remonter son origine au 25 décembre 1851 et la devait à de curieuses circonstances : certain étudiant américain suivant les cours d'une université écossaise avait envoyé à un journal du nouveau monde des comptes rendus sur ce qu'il avait pu voir dans les Iles britanniques. C'est à ce titre qu'il tint à décrire l'Union de Londres et son travail. L'article, remarqué par un marin irlandais et discuté dans son entourage, tomba sous les yeux d'un homme d'affaires américain qui en fut enthousiasmé. Bientôt, naissait l'Y.M.C.A. de Boston, dont les parents indirects étaient à la fois un négociant anglais, un étudiant américain, un matelot irlandais et un financier de la Nouvelle Angleterre.

Noces d'or

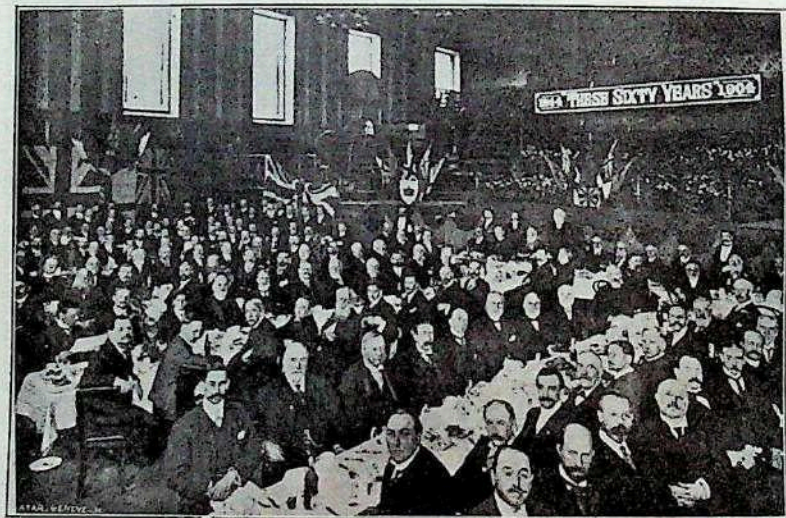
Deux années plus tard (1903), Sir George et Lady Williams célébraient leurs noces d'or ; le noble vieillard qui portait allègrement ses quatre-vingt-deux ans, reçut chez lui enfants, amis et collaborateurs, leur témoignant une joie et une bienveillance infinies. Il avait l'air d'un patriarche, mais il gardait l'attitude jeune de celui qui vit avec les jeunes :

– « J'ai tâché, » disait-il, « de revivre tous les souvenirs de ce merveilleux demi-siècle, où, ma femme et moi, nous avons travaillé côte à côte au développement des Unions ; j'aimerais demander pardon maintenant à tous ceux que j'ai pu léser inconsciemment... »

Puis, rejetant en arrière ses épaules un peu fatiguées, relevant la tête et regardant au loin, il ajouta, avec cette jeunesse de cœur qui jamais ne l'abandonna :

– « Continuons à voir l'avenir. C'est là notre devoir ; inutile de se complaire dans le passé. Marchions de l'avant ; je demande à Dieu de me le permettre encore. Le vieux guerrier ne posera pas son armure tant qu'il aura la force de la porter ! Je lutterai aussi longtemps qu'il me restera quelque force, car il y a tant à faire encore ! Avec l'aide de Dieu, je combattrai le mal jusqu'au bout... »

En cette même année 1903, les progrès des Unions britanniques n'avaient pas été moins impressionnants que ceux de leurs sœurs américaines. Réunis en conférence nationale à Ox-



*LE JUBILE DE DIAMANT DES Y.M.C.A. BRITANNIQUES,
célébré en 1904, en présence de George Williams, dans la grande salle d'Exeter Hall.*



LE JUBILE DE DIAMANT DES Y.M.C.A. BRITANNIQUES,
célébré en 1904 en présence de Sierra Leone.

ford, les délégués devaient être l'objet d'attentions particulières, non seulement des autorités civiles et ecclésiastiques de l'antique et charmante cité universitaire, mais accueillis au Balliol College par Lord et Lady Markby, ils furent encore reçus par le duc et la duchesse de Marlborough dans l'historique et fastueux château de Blenheim. C'est dire que la haute société anglaise, d'ordinaire si fermée, avait compris l'importance désormais universelle d'associations nées dans un milieu de simples 'calicots'.

Jubilé de diamant

L'assemblée annuelle d'Exeter Hall du 6 juin 1904 revêtit un éclat particulier du fait qu'elle était le *Diamond Jubilee*, les noces de diamant du fondateur et de l'Union, lui chargé d'années, elle plus jeune que jamais. Il y parut en effet, mais affligé d'une bronchite qui l'empêchait quasiment de parler. Comme il se tenait sur l'estrade, debout, s'efforçant de maîtriser son émotion et de juguler la toux qui l'oppressait, l'assemblée entière lui renouvela son admiration filiale et lui fit une ovation indescriptible. Le vieillard était cependant à bout de forces ; il dut se rasseoir, l'air navré, et se résigner à faire lire le discours qu'il avait préparé. Il eut tout au moins la satisfaction d'observer son grand auditoire alors que les mots qu'il aurait voulu dire pénétraient dans l'âme et le cœur de chacun et put se rendre compte que l'enthousiasme dont il avait fait preuve au cours de sa longue carrière continuerait de flamber dans le cœur des nouvelles générations.

En dépit de l'âge et des forces diminuées, la passion dominante de sa vie ne l'abandonnait pas un instant : le Christ devait devenir le Maître incontesté de la jeunesse. Pour cela, George Williams avait vécu et vivrait jusqu'à son dernier souffle. C'est ainsi que, largement octogénaire, il arpentait encore les rues voisines de Russell Square, lieu de sa résidence, pour distribuer aux passants, le dimanche après-midi, avec une parole d'amour chrétien, les tracts dont il avait les mains pleines ; il s'arrêtait aux stations de *cabs* ou de fiacres, serrait la main des cochers qu'il rencontrait et leur adressait quelques mots. Jusqu'au bout, il voulut être un messenger et un témoin.

Avec cela, il n'entendait sous aucun prétexte être l'objet de soins ou d'attentions particuliers. Pour lui qui croyait à toute limitation paraissait insupportable. Il dut pourtant céder à l'évidence et accepter d'être l'objet de la vigilance continuelle de ses amis.

Aux carrefours dangereux, les *policemen* avaient pour mission d'exercer une surveillance discrète sur le vieil homme qui traversait la chaussée ; quand il l'apprit, il fut navré d'une surveillance supplémentaire qu'il imposait ainsi aux représentants de la force publique. Sa famille en vint à user d'artifices pour le faire accepter quelque confort dans son bureau ; elle dut lui faire entendre, par exemple, que le fauteuil rembourré qui s'y trouvait jadis servirait à son fils quand il viendrait discuter avec lui ; mais elle le priait pourtant de s'en servir personnellement et de ne pas se reposer !...

Le cinquantenaire de l'Alliance universelle (Paris 1905)

Oui, certes, il combattit jusqu'au bout !

En avril 1905, le Jubilé de l'Alliance universelle devait être célébré à Paris. Coûte que coûte, George Williams voulait y rendre. Sa famille et ses amis cherchèrent à l'en dissuader, mais en vain. Perdue ! Comme il ne pouvait cependant, vu sa faiblesse, y aller seul, on le fit accompagner par un ami. On le fit attendre part aux séances, on le vit arriver de Cannes, où il était allé volontiers quelques semaines chaque année, pour assister à l'hôtel Continental, une réception qui devait être la plus brillante des cérémonies.

Parmi les invités, nombreuses étaient les personnalités influentes qui, dans leurs pays respectifs, avaient apporté à la cause unioniste leur adhésion enthousiaste et leur plus précieuse collaboration, tels le Comte Bernstorff au nom des représentants allemands, MM. Richard C. Morse et James Stokes pour l'Amérique, Lord Kinnaid, chef reconnu de l'alliance britannique, le Comte Jacques de Pourtalès, président national des Unions de France, MM. R. Sarasin-Warnery, président du Comité universel et bien d'autres encore mais dont les qualifications n'avaient certes pas une valeur plus grande que l'humble et fidèle service de celui qu'on voulait honorer.

Un millier de délégués se pressaient donc dans les salons, attendant avec impatience leur hôte vénéré. Soudain, il parut. Soutenu par son vieil ami Hodder et son fils aîné Howard, il traversa le couloir qui avait été ménagé pour lui dans les salles de réception. L'émotion était à son comble ; des salves d'applaudissements crépitaient et bien des yeux s'humectaient en voyant, une fois encore, le patriarche à la grande barbe blanche s'avancer péniblement entre ses deux coadjuteurs. Des bras se tendaient en geste d'affection, les bravos et les hourras fusaient de tous côtés, les mouchoirs s'agitaient, les visages reflétaient à la fois une infinie reconnaissance et une émotion sans nom. Puis les acclamations cessèrent quand il gravit les deux degrés du podium placé sous un dais à l'extrémité de la salle : le héros montait à la place d'où il parlerait une dernière fois à sa chère famille unioniste.

Moment solennel ! Un profond silence s'établit. George Williams apparaissait devant tous, la figure incroyablement pâle, les yeux toujours plus clairs, mais un peu voilés déjà, le corps plus fragile, miné par la maladie et affaibli par l'âge. Mais combien l'âme demeurerait ferme !

Ainsi, jusqu'à son dernier souffle, le témoin fidèle claironnerait un radieux message de victoire chrétienne. A tout prix, voulait rendre un ultime témoignage au Christ qui l'avait conduit sa vie durant et soutenu dans toutes ses luttes. Dieu devait l'aider jusqu'au bout : il parlerait !

Et pourtant, ceux qui l'accompagnaient redoutaient que la flamme ne s'éteignît d'un instant à l'autre. Ils étaient angoissés à la pensée de l'effort intense que représenterait encore un discours.

Son fils se penche vers lui :

– Père, comment vous sentez-vous ?

– Mon âme est plus forte que jamais, mais le cœur est bien faible maintenant...

– Pourrez-vous, sans fatigue surhumaine, prononcer votre discours ?

– Howard, c'est trop... Tout ce que je voulais dire, je l'ai oublié... Je ne peux plus... je ne peux plus penser à rien... Oh ! que c'est triste !...

– Ne vous tourmentez pas, père. Votre discours est dans la

poche intérieure de votre jaquette.

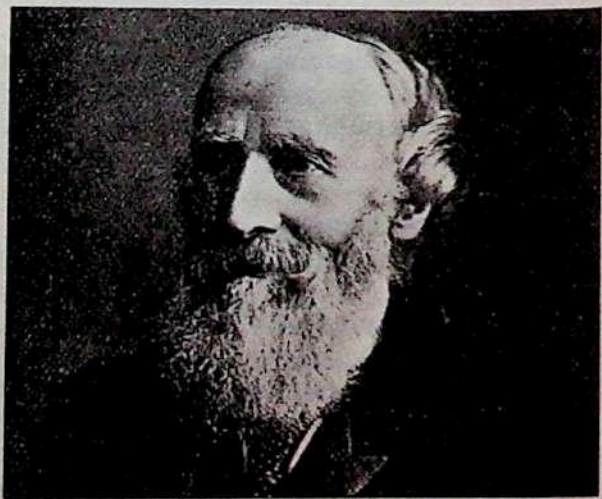
— Non, fils, il faut parler encore... Dieu m'aidera, je

Alors, soudain, à la vue de ces centaines d'hommes
des quatre coins du monde et pour qui il avait été véritablement
un père en Christ, la vitalité lui revint un instant. Ses amis
prirent tout à nouveau de l'éclat ; ses joues se colorèrent.
Il se leva, redressa sa tête chenue, étendit le bras droit et dit :
l'âge, la maladie et la mort, il parla d'abondance une fois
encore, la voix chaude et généreuse, criant au monde sa foi
et sa foi.

*« — Jeunes gens de France, si vous voulez vivre une vie
heureuse et profitable, croyez-moi, donnez vos cœurs à Dieu.
Rappelez-vous que vous êtes jeunes encore. Mon testament n'est autre
que bien infiniment précieux : l'Union chrétienne de jeunes gens.
Je vous la lègue, à vous les jeunes de tous pays : gardez-la et
multipliez-la. J'espère que vous serez aussi heureux dans cet effort
que j'ai été moi-même chaque jour. Il assurera le bonheur à
aux âmes d'une multitude de jeunes. Je vous la lègue ! »*

Ce furent ses derniers mots. Le radieux regard s'éteignit.

Ses amis conduisirent le courageux vieillard dans sa chambre
d'hôtel, épuisé par ce suprême effort.



GEORGE WILLIAMS au soir de sa vie.

CHAPITRE XIV

QUAND SONNE L'HEURE DU REPOS

Pourtant la flamme si claire et si chaude ne s'était pas éteinte ; le lumignon brûlait encore.

Au début de l'année 1905, âgé de quatre-vingt-trois ans et incapable de donner, de sa propre voix, le dernier mot d'ordre aux milieux unionistes, n'avait-il pas fait retentir encore la certitude de la victoire dans un ordre du jour tout pénétré de la vigueur de sa foi et de la chaleur de ses sentiments ?

— « Je vous demande une chose : allez de l'avant ! Attendez tout de Dieu. Car Il peut tout ! A côté de la paix et de la joie qui m'ont été données par notre Maître et Sauveur Jésus-Christ, mon plus complet bonheur m'est venu de l'Union chrétienne de jeunes gens. Je vous en supplie, vous les jeunes, donnez-vous corps et âme à Celui qui vous a sauvés par son amour et par sa mort et consacrez vos vies à l'extension du Royaume de Dieu sur la terre. Vous recevrez ainsi, pour la vie présente, une sérénité de tous les instants et, dans la vie à venir, une gloire éternelle. »

« Aller de l'avant ! Attendre tout de Dieu... » N'est-ce pas ce dont il allait donner l'exemple jusqu'à sa dernière heure ?

Ce qui ne faiblit pas

Rencontrant en effet un membre de comité qui avait brillé par son absence à plusieurs séances récentes, l'octogénaire l'interpella :

— Que vous arrive-t-il donc de fâcheux, mon cher ami ? Nous nous sommes demandés si vous étiez encore en vie !

— Heu ! ma famille me tourmente pour que je reste à la maison, répondit M. Thomson. Elle estime que je dois me ménager ; songez que les docteurs ne veulent pas me permettre de sortir le soir !

— Les docteurs ? répartit George Williams, les docteurs ! Hum ! je vais vous suggérer une bonne détermination, la seule dans les circonstances présentes ; c'est un conseil secret : suivez-

le scrupuleusement, mon cher ami, eh bien ! changeur, ce sera radical, changez de docteur !...

Sa résidence de Russell Square restant le centre aux visiteurs du dehors voulaient encore se rendre pèlerinage, le grand vieillard reçut, entre autres amis Stokes, l'un des plus généreux soutiens des Unions anglaises et européennes qui a relaté comme suit son dernier entretien.

— «Voici de bonnes nouvelles, Sir George. Les serbes d'Italie et d'Allemagne sont d'accord pour laisser se dérouler sans entraves le travail des Y.M.C.A. dans les casernes et les vêtements des pays sur lesquels ils règnent.

— Dieu soit loué, répondit George Williams.

— Et l'Union de St-Petersbourg vient de recevoir son centième membre, qu'en dites-vous ?

— Dieu soit loué, continua-t-il avec un accent de ferveur.

— Leurs classes bibliques groupent des centaines de gens qui, mis en présence de la Parole, commencent à comprendre et à en vivre.

— Dieu soit loué pour les jeunes gens de Russie, dit-il doucement. Ce qu'il fait dépasse toute prévision humaine. Dieu soit loué !...»

Une autre fois, ce fut M. John R. Mott, l'un des dirigeants de l'Alliance universelle, qui tint à lui présenter ses plus précieux hommages. Il fut frappé, ce jour-là, de sa décision de suivre une conversation n'ayant pas pour objet ce qui était la préoccupation essentielle de sa vie.

Mais comme le visiteur lui parlait de ses expériences personnelles au service des Y.M.C.A. du monde entier et particulièrement des Associations chrétiennes d'étudiants dont l'Israël lui avait été confié, le vétéran de tant de combats rompit soudain :

— *Vous est-il possible, insista-t-il, d'entrer en contact avec un jeune homme sans lui parler de Jésus-Christ ?*

Cette question résumait, en une brève formule, ce qui avait été le leit-motiv de sa vie.

Les adieux à la Cité

Quand vinrent les brumes d'automne, les médecins insistèrent pour qu'il n'en subît pas les funestes effets et conseillèrent un changement de résidence. George Williams accepta. Toutefois, ne voulant pas quitter Londres sans avoir revu les grands magasins de St-Paul's Churchyard, il se fit accompagner par son fils Howard. Courbé et chancelant, il alla d'étage en étage, son visage s'éclairant à la rencontre d'autres visages familiers.

Un client vint lui serrer la main. Alors le vieux marchand drapier articula lentement, à voix basse mais encore distincte :

– En toutes choses, soyons fidèles jusqu'au bout !...

Puis il passa la porte et descendit la rue qui porte le nom de Paternoster Row (rue du 'Notre Père'). Les passants se retournaient à la vue de cette figure fine, énergique et pâle, sillonnée de rides profondes, aux yeux enfouis sous d'épais sourcils blancs. Il descendit 'Paternoster' et dit un 'Amen' final à son activité dans un quartier qui l'avait vu œuvrer plus de soixante ans pour les hommes et pour Dieu.

Et ce furent ses adieux à la vie de la Cité.

Le même jour, il eut la visite de l'un des secrétaires unionistes londoniens et lui demanda, avec une sollicitude bien significative :

– Il n'y a pas de recul, n'est-ce pas ?

– De recul, Sir ? demanda le secrétaire un peu pris à court de réponse.

– Oui, de recul dans l'œuvre ? de ralentissement dans l'effort ?

– Tranquillisez-vous, Sir George, toutes les Unions se développent encore ; l'année qui se termine nous a vus en progrès sur toute la ligne.

– Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! conclut-il.

Ainsi, les objets de son double amour – les affaires et les Unions – devaient jusqu'au bout lui apporter des encouragements mérités.

Derniers rayons

Craignant les fatigues du voyage annuel jusqu'à la Faculté conseilla un séjour dans la station maritime de Torquay, charmante cité du Devonshire. Ainsi, les premiers jours de l'Ouest où George Williams avait vu le jour devaient être le lieu de sa dernière résidence terrestre.

En dépit d'une faiblesse croissante, l'esprit restait alerte. Ses idées étincelles en partaient encore, égayant même ses proches. La route en train d'autrefois n'avait pas perdu tous ses droits. Ainsi que le 11 octobre, date de son 84^e anniversaire, sa sœur, un vieil ami vint, selon la coutume, lui en souvenir de ses 'nombreux retours'. Et s'emparant de la formule courante, lui dit sur un ton plaisant :

– Grand roi, puisses-tu vivre éternellement !

Alors, le vieillard releva les sourcils et cligna les yeux malicieusement ; sa bouche amusée s'ouvrit pour répondre d'une voix chevrotante :

– Je crois bien avoir déjà entendu ces paroles, mais... On s'en sert volontiers quand il s'agit de me réclamer une contribution pour une bonne œuvre...

Un peu plus tard, un unioniste américain sollicita le plaisir de le revoir pour l'entretenir des progrès des Unionistes sur l'océan. George Williams fut si intéressé par son intérêt qu'il lui posa toutes sortes de questions sur les bâtiments et les nouvelles méthodes tendant à l'évangélisation du monde. Puis il ne voulut pas laisser partir son hôte sans prier. Cet entretien fut ainsi consigné dans les notes du voyage.

– « Nous nous recueillîmes ensemble et j'entendis avec émotion, la plus impressionnante prière de ma vie. Il pria comme il l'était déjà, de sa voix basse et tremblante pour parler avec Dieu. En vérité, il parlait à Dieu. Il le pria pour tous les hommes qui, dans le monde entier, attendaient l'Evangile à chaque créature humaine. Il pria pour nos frères américains et pour leurs directeurs qu'anime un zèle admirable et qu'inspire l'esprit de consécration. Il implorait la faveur des jeunes hommes de Russie et du Japon, et de la guerre, et Le suppliait de rétablir enfin la paix sur la terre.

Et comme nous nous étions mis à genoux, je l'ai vu

relever et l'installai plus commodément dans son fauteuil ; il avait de la peine à souffler, il haletait pitoyablement. Puis il se reprit, et j'en profitai pour lui demander s'il avait un message que je pusse apporter aux Unions du nouveau monde.

Après un bref silence, il répondit :

— « *Oui. Dites bien à tous vos amis de rechercher d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et de ne pas s'inquiéter trop des choses matérielles, car la vraie richesse ne se trouve qu'en Christ...* »

Puis, il demeura tranquille un moment encore. Je pressentais qu'il se recueillait et n'osais l'interrompre ; il avait fermé ses yeux fatigués et croisé sur sa poitrine ses deux mains émaciées où le sang ne semblait plus circuler. Alors, un instant, son visage s'éclaira d'une grande douceur, son menton trembla et d'une voix presque imperceptible, il murmura :

« — Mon frère, nous ne nous reverrons plus... C'est fini... Du moins, plus sur cette terre. Je vais attendre, attendre qu'Iéhu vienne m'appeler... »

Faisant encore un gros effort, il ouvrit ses mains croisées et le leva dans ma direction ; il me regarda, avec une infinie bonté et ses paumes tremblantes tournées vers moi dans un geste de bénédiction :

« — Que Dieu vous accompagne, » dit-il, « vous et vos collaborateurs ; qu'Il fasse de vous tous des ouvriers fidèles et utiles entre Ses mains, pour apporter le salut aux âmes qu'Il aime et qu'Il veut sauver... »

De la porte, je le regardai une fois encore. Il était assis maintenant devant un feu de cheminée, la tête inclinée sur sa poitrine, les deux mains jointes, calme comme la douce mort... »

En effet, quelques semaines plus tard, les forces devaient diminuer sensiblement et la fin approcher à pas rapides. Le vieillard chargé d'années somnolait de plus en plus et, dans ses rêveries, croyait parler à des auditoires de jeunes gens. On l'entendait susurrer encore :

— Chers jeunes gens ! ...

Ce furent là presque ses dernières paroles.

Pressentant l'imminence du dénouement, ses fils étaient à son chevet. Un soir, il s'endormit pour ne se réveiller que de l'autre côté du voile...

Suprêmes hommages

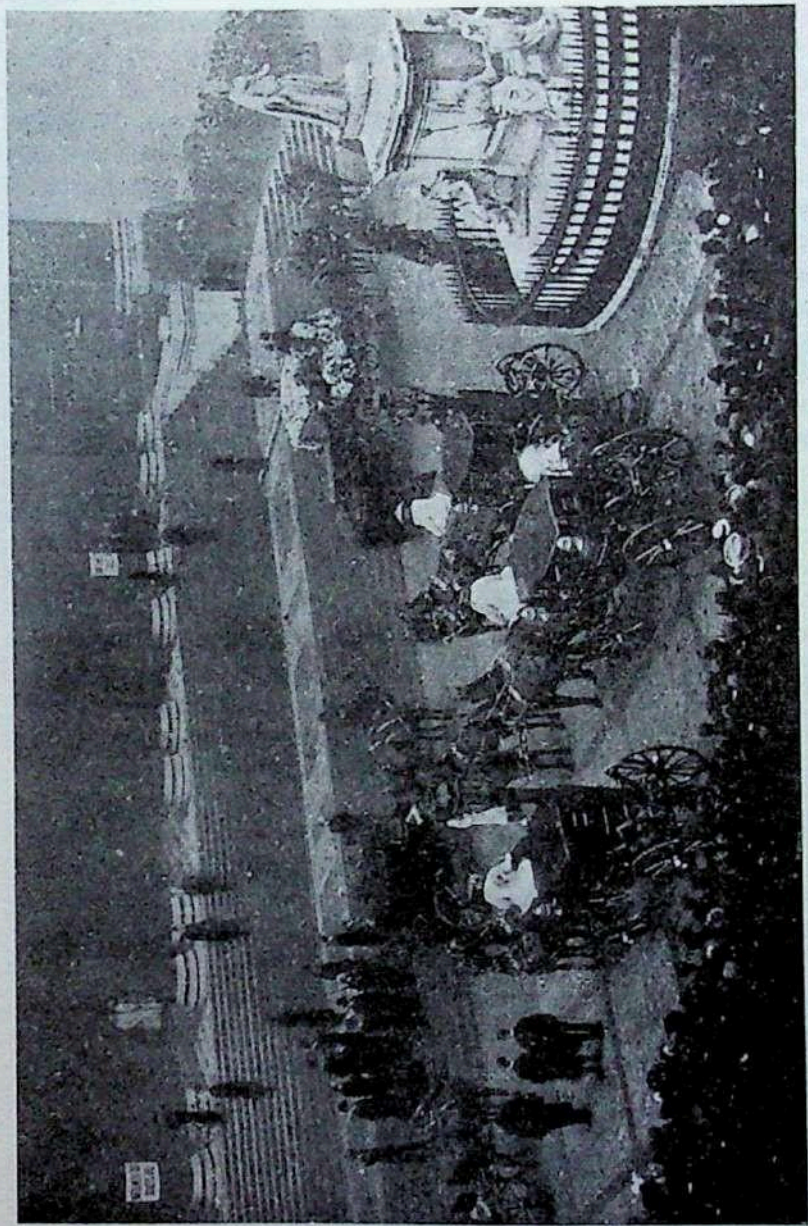
A ce simple particulier, qui était honoré dans tous les pays du monde civilisé, la presse anglaise et étrangère appo-
magnifique hommage, hommage d'autant plus remar-
que quelques grands journaux avaient souvent daubé
certain piétisme qu'ils se plaisaient à associer au no-
Unions chrétiennes de jeunes gens. Tous s'accordaient
nant à reconnaître un vrai chef religieux dans la perso-
disparu et célébraient la bonté de son cœur, la pureté
longue vie, la beauté du but qu'il avait poursuivi et le suc-
son œuvre maîtresse.

Un autre hommage, non moins éclatant, fut prése-
doyen et au chapitre de la cathédrale de Saint-Paul :
forme d'une requête qu'avaient signée le lord cha-
d'Angleterre, le ministre de la justice, le prince Oscar
dotte, fils du roi de Suède, le comte Bernsdorff, ancien
bassadeur d'Allemagne en Russie, plusieurs pairs du Roy,
des évêques anglicans, des doyens et des chanoines, les
maires de Londres, Liverpool, Bristol, Cardiff et vingt
grandes cités anglaises, ainsi que des membres du Parle-
des hommes d'affaires des trois royaumes et des repré-
de toutes les nations, — requête demandant l'inhuma-
'grand philanthrope chrétien' dans la crypte de la cathéd-
Saint-Paul.

Doyen et chapitre n'hésitèrent pas à accorder cet ho-
suprême à un homme dont « l'œuvre avait revêtu une
portance nationale, impériale et mondiale » ; ils désig-
pour son dernier repos la tombe voisine de celle de l'amiral
Nelson. Deux grands combattants seraient ainsi côte à côte
après avoir livré leurs dernières batailles, l'un pour l'Empire
britannique et l'autre pour Jésus-Christ.

N'était-ce pas justice que d'accorder une sépulture au
des grands hommes dont s'enorgueillit une nation, à celui
par son énergie et sa foi, avait montré à ses contemporains
beauté d'une carrière commerciale inflexiblement droi-
grandeur d'une vie consacrée à Dieu au service des hom-
mes ?

Le 14 novembre 1905, de bon matin, les représentants
Unions se rassemblèrent à Exeter Hall qui débordait de co-



LES FUNERAILLES DE GEORGE WILLIAMS A LA CATHEDRALE

nes et de bouquets envoyés, en signe de sympathie et
tion, par les Unions anglaises et étrangères ainsi que
foule d'amis. Aux délégués unionistes étaient venus se
les représentants de quatre-vingt-quinze sociétés reli
philanthropiques et civiques auxquelles Sir George V
s'était intéressé activement durant sa longue existe
funérailles furent sans faste ; il n'y eut ni marches funè
escortes militaires, ni déploiement de forces. Rien de t
n'aurait convenu à un homme qui fut humble. En
d'automne, sombre et pluvieux, un cortège sans appara
Exeter Hall. Les cloches des églises sonnaient : les mag
la Cité étaient drapés de noir ; la circulation avait été dé
sur d'autres avenues ; le long des trottoirs se pressait un
émue. Sous la voûte blafarde du ciel londonien, on ape
corbillard assez simple tiré par quatre chevaux noirs
n'avait déposé qu'une seule couronne de violettes de Par
frande du personnel de sa maison, avec cette inscrip
leurs blanches : 'Aimé de tous'.

A son passage, toutes les têtes se découvraient.

Le corbillard s'arrêta devant le porche de la Cath
porté par huit hommes le cercueil fut placé sur un cata
auprès de la chaire. Deux mille six cents personnes occ
déjà leurs places réservées quand des centaines d'autre
trèrent à leur tour dans l'enceinte. Il y avait là des app
commerce et des parlementaires, de grands financiers
ouvriers, des soldats et des pasteurs ; il y avait des paysan
citadins, des hommes célèbres peut-être, mais il y avait
la foule anonyme et recueillie, la foule des jeunes gen
hommes inconnus venant apporter un dernier hommage
qui les avait tant aimés, si bien compris et si généreusem
vis.

Les masses sombres constituées par cette multitude fa
d'autant mieux ressortir un groupe haut en couleur : c
lord-maire et de ses adjoints, qui avaient revêtu les b
uniformes de leurs charges.

La maîtrise chanta un *Requiem* très doux et paisible
chevalier sans peur et sans reproche ne s'était-il pas en
dans la paix ? Puis les orgues lancèrent leur appel trio
auxquelles répondirent les accents de la foi chrétienne t

les proclame l'Evangile lu par le doyen Gregory, de deux ans l'aîné du défunt.

Et comme oraison funèbre, il faut retenir celle du doyen Sinclair, archidiacre de Saint-Paul qui, dans l'exposé des motifs tendant à justifier l'inhumation dans la crypte, l'avait d'avance prononcée :

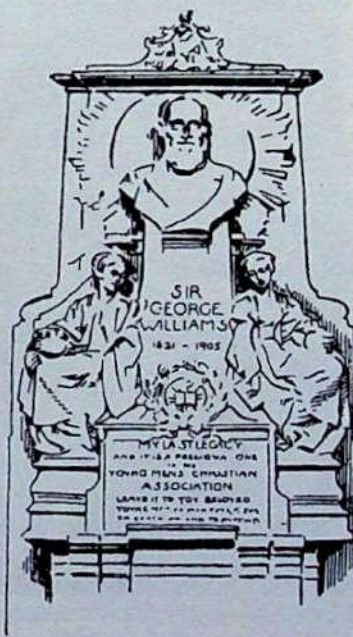
«Celui qui vient de nous quitter », déclarait-il, «fut un humble parmi les plus humbles, vivant dans l'esprit de l'Evangile, croyant de toute son âme à l'inspiration littérale de la Bible, dédaigneux de toutes les difficultés soulevées par la critique de textes, un homme pour qui la Bible était la Parole de Dieu et pour qui la religion signifiait conversion, repentance, foi, espérance, charité, prière, grâce de Dieu, communion avec Christ et dons du Saint-Esprit... ».

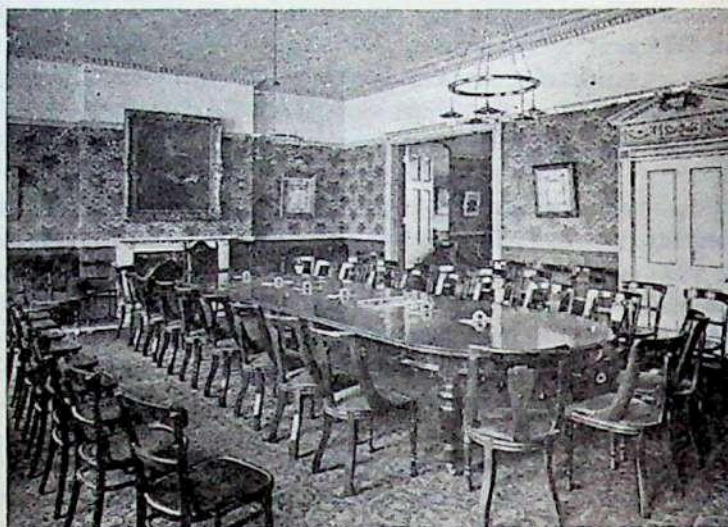
La partie oratoire achevée, quatre trompettes entonnèrent le prestigieux *Miserere* de Beethoven ; la mélodie tendre, pressante, s'éleva jusqu'au sommet de l'immense dôme, pour redescendre sur les assistants, comme un chant suave émanant de la cité bienheureuse. Toute la cérémonie fut imprégnée de cette note sereine qui est la marque du vrai christianisme en face de la mort.

Enfin, dans la crypte de la Cathédrale, les membres de la famille et les rares survivants de 1844, qui avaient été ses compagnons de toujours, au travail comme dans la prière, se réunirent autour du cercueil. Puis ils laissèrent parmi les héros, celui dont on pouvait dire avec justesse :

«Il se repose de ses travaux et ses œuvres le suivent.»

Monument funéraire de George Williams dans la cathédrale Saint-Paul.





Ancienne salle des délibérations du Comité national anglais des U
Exeter Hall.



L'immeuble de l'Union centrale de Londres, Tottenham Court Ro
struit et inauguré en 1908.

CHAPITRE XV

LES U. C. J. G. AUJOURD'HUI *

George Williams ne restera pas simplement, pour l'histoire, le père et le pionnier des Unions chrétiennes, mais leur plus authentique représentant dans sa vie et dans sa foi.

Les méthodes ont pu changer, certes ; elles changeront encore, il le faut, car l'immobilisme conduit à la mort. Mais l'essentiel, servir Jésus-Christ et Lui rendre témoignage dans l'exercice journalier de sa profession, ne saurait être modifié sans qu'on attente à la mémoire de l'initiateur et sans porter préjudice à sa durable création.

A la question : Que sont devenues les U.C.J.G. — ou Y.M.C.A. — depuis la mort de George Williams ? , nous pouvons répondre ce qui suit : Le mouvement unioniste s'est considérablement étendu. Il compte des associations dans plus de 80 pays. Son action s'est particulièrement développée sur plan social : ouvertures de foyers avec restaurant et hôtel, activités éducatives, culturelles, sportives, etc... Le travail parmi les enfants connaît aussi une grande extension par le moyen de troupes de cadets, d'unités d'Eclaireurs Unionistes, de clubs d'enfants, de camps et de colonies de vacances. Certaines Unions ont abandonné l'objectif religieux et dans l'ensemble, il y a lieu de constater un affaiblissement du caractère chrétien du mouvement : L'étude de la Bible, la prière et l'évangélisation ont cédé la place à d'autres activités.

La *Base de Paris* est battue en brèche. Certaines alliances nationales l'ont abandonnée, la trouvant trop étroite. Néanmoins, sa reconnaissance est toujours exigée de chaque alliance nationale désireuse de faire partie de l'Alliance Universelle des U.C.J.G.

La notion de *membre d'Union* a aussi évolué. Dans certains

* Ce texte a été préparé par M. Jules Lambotte Jr. président du Conseil de Gestion de l'U.C.J.G. de Bruxelles et secrétaire du Comité National de la Fédération Y.M.C.A. belge, sur la base de rapports et de documents de l'Alliance Universelle des U.C.J.G. à Genève.

pays, les Unions maintiennent la distinction entre les *membres actifs* et les *membres associés*. Les membres actifs doivent personnellement la Base de Paris et se reconnaître chrétiens. Seuls, ils ont le droit de vote et de direction de l'Union. Les membres adhérents ne prennent aucun engagement religieux. Quiconque peut devenir membre adhérent sans distinction de classe, de race ou de religion. Dans d'autres pays, particulièrement dans des pays anglo-saxons, est considéré comme membre quiconque participe aux activités de l'une ou l'autre section de l'Y.M.C.A. Aussi aujourd'hui, des Y.M.C.A. ont des responsables non chrétiens dans leurs cadres.

L'on trouve maintenant plusieurs types d'Unions :

1° Des Unions restées protestantes comme à leurs origines. Certaines, même, dans la pratique, groupent uniquement des jeunes de la même dénomination protestante. Exemple : les pays scandinaves et en Suisse.

2° Des Unions sont devenues interconfessionnelles.

3° Des Unions, de par la composition de leurs membres ou leurs comités, sont en fait des groupements catholiques romains ou orthodoxes. Exemple : En Grèce, l'archevêque orthodoxe d'Athènes a été le président de l'Y.M.C.A. Une chapelle orthodoxe a été édiflée dans le Foyer Y.M.C.A. d'Athènes.

4° Des Unions ont perdu tout caractère religieux.

Sur le *plan mondial*, l'Alliance Universelle des U.C.J.G. tend à respecter les Unions protestantes, là où elles existent, à côté de l'oecuménisme évangélique et protestant de 1855 pour évoluer vers un oecuménisme interconfessionnel très poussé et non un syncrétisme religieux.

Le Comité Universel de Genève a créé de nouvelles alliances nationales et fait un travail important sur le plan international. Citons : L'aide aux prisonniers de guerre, le service d'aide aux personnes déplacées et aux réfugiés, l'aide aux pays en voie de développement, etc...

Comment les Y.M.C.A. ont-elles pu évoluer de l'oecuménisme évangélique à un oecuménisme permettant d'accepter dans les cadres des Hindous et des Musulmans ? Plusieurs raisons : Chaque Union étant autonome au sein d'Alliances nationales autonomes, l'évolution a pu se faire selon les conceptions des dirigeants locaux ou nationaux. C

ci ont pu être influencés par le libéralisme religieux ou par une conception très large de l'oecuménisme. L'abandon de la Base de Paris, l'admission de membres non chrétiens ayant accès à la direction des sections, ont ouvert la porte à l'évolution actuelle.

Certaines Unions veulent rester chrétiennes, bibliques, missionnaires. Elles demeurent certainement dans la ligne de la pensée de George Williams.

Si les Y.M.C.A. désirent rester fidèles aux objectifs religieux de leurs fondateurs, elles se doivent de rester fidèles à Christ, de revenir sans cesse aux enseignements de la Bible, de prendre au sérieux la Base de Paris et de se vouer à l'évangélisation des jeunes par les jeunes.

Nous vous laissons deux textes extraits de publications du Comité universel des U.C.J.G. :

« Il va de soi que tout individu désireux de s'employer activement à l'œuvre chrétienne doit être lui-même un chrétien. Si je dois amener des âmes à Christ, il faut que, moi-même, j'aie été à Christ, et le connaisse. Si les Unions veulent conserver leur caractère essentiellement chrétien, il faut que les membres qui les dirigent soient des hommes ayant réellement fait l'expérience de la puissance de salut et de régénération qui est en Christ, et ayant voué leur vie à son service. »*

« Les U.C.J.G. offrent beaucoup, toutefois seulement lorsqu'elles agissent en tant que Sauveur. Nous devrions faire tout notre possible pour ne pas chasser ce maître mais, de même que nous le représentons, nous devrions personnellement utiliser chaque possibilité de le rencontrer dans les U.C.J.G. et constamment transmettre cette possibilité à d'autres personnes. »**

* Extrait de « Buts et méthodes d'action des Unions chrétiennes de jeunes gens », par Karl Fries. Octobre 1924.

** Texte de Matthias Dannenmann, secrétaire général du Comité national des U.C.J.G. d'Allemagne, dans « Chrétien et ouvert, une discussion permanente » - Février 1976.

UN MESSAGE DE GEORGE WILLIAMS

« Pourquoi tant s'occuper des jeunes gens ? Pour les grouper en associations spéciales ? Je vous répondrais en vous montrant ce qu'un jeune homme peut faire : Il peut compromettre sa santé, ruiner sa constitution, détruire sa moralité, perdre sa place, devenir un ivrogne, briser le cœur de sa mère, détourner de leurs devoirs d'autres jeunes gens, jeunes filles et s'entourer pour l'éternité d'âmes perdues qui lui reprocheront d'être la cause de leur condition.

Mais, Dieu merci, il peut faire autre chose. Il peut s'affilier à l'Union Chrétienne de jeunes gens, repentir de ses péchés, croire à l'Evangile, donner son cœur à Christ, soigner sa vie, gagner l'estime de son père et devenir un aide pour lui. Il peut aider son père, remplir de joie le cœur de sa mère et de ses frères, devenir moniteur d'écoles du dimanche, d'écoles populaires, soutien et souscripteur général des œuvres de mission. Il peut devenir abstinent, persuader d'autres d'être abstinentes. Il peut être un membre actif de l'Union Chrétienne et par sa vie et son zèle pour l'âme de jeunes hommes et femmes amener beaucoup au Sauveur. »

George WILLIAMS

(extrait de « George Williams », par Hodder Williams, traduction française de Louis Sautter).

BUT ET BASE DES UNIONS CHRETIENNES DE JEUNES GENS

**tels qu'ils furent définis à Paris,
le 24 août 1855.**

LES UNIONS CHRETIENNES ONT POUR BUT DE REUNIR DANS UNE MEME ASSOCIATION LES JEUNES GENS QUI, REGARDANT JESUS-CHRIST COMME LEUR SAUVEUR ET LEUR DIEU, SELON LES SAINTES ECRITURES, VEULENT ETRE SES DISCIPLES DANS LEUR FOI ET DANS LEUR VIE, ET TRAVAILLER ENSEMBLE A ETENDRE PARMI LES JEUNES GENS LE REGNE DE LEUR MAITRE.

Durant de nombreuses années, en divers pays, le candidat membre actif d'une Union Chrétienne de Jeunes Gens était tenu d'adhérer, par un engagement personnel, à cette confession de foi dénommée

“LA BASE DE PARIS”.

ETAPES PRINCIPALES DE LA VIE

de

GEORGE WILLIAMS

- 1821 (11 octobre) Naissance à Ashway farm.
- 1836 Début de l'apprentissage à Bridgewater.
- 1837 (5 février) Réponse à l'appel de Dieu.
- 1839 Engagement d'abstinence des boissons alcoolisées.
- 1841 Fin de l'apprentissage - Arrivée à Londres - Admission à la maison Hitchcock.
- 1843 Promotion à un poste important - Entretiens avec E. Beaumont.
- 1844 (6 juin) 1^{re} séance de l'Y.M.C.A. de Londres.
- 1844 (8 novembre) 1^{re} assemblée générale.
- 1847 Consécration nouvelle de l'initiateur.
- 1851 Effort d'évangélisation à l'Exposition universelle de Londres.
- 1852 Participation à l'affermissement de l'U.C.J.G. de Paris.
- 1853 Mariage avec Mlle Hélène Hitchcock.
- 1855 (août) 1^{re} Conférence universelle des U.C.J.G. à Paris.
- 1871 Voyage en Amérique du Nord.
- 1873 Campagne de réveil de Dwight L. Moody.
- 1878 8^e Conférence universelle des U.C.J.G. à Genève.
- 1881 Installation de l'Y.M.C.A. à Exeter Hall.
- 1881 9^e Conférence universelle des U.C.J.G. à Londres.
- 1882 Inauguration du « George Williams Memorial » à Bridgewater.
- 1893 Voyages en France (Valentigney, Paris).
- 1894 Jubilé de l'Y.M.C.A. de Londres.
- 1894 (mai) George Williams est créé chevalier et bourgeois d'honneur de la Cité de Londres.
- 1895 Réception de M. et Mme George Williams par l'U.C.J.G. de Paris.
- 1903 Noces d'or de Sir George et Lady Williams.
- 1905 Jubilé de l'Alliance universelle des U.C.J.G. à Paris.
- 1905 (avril) Dernière participation à une assemblée internationale.
- 1905 (6 novembre) Mort de George Williams, à Torquay.
- 1905 (14 novembre) Obsèques solennelles à Saint-Paul de Londres.
- 1905 (novembre) Inhumation dans la crypte de la cathédrale.

TABLE DES MATIERES

I. UN FILS DE LA TERRE	
Adieu à la ferme natale.	
II. UN JEUNE S'EVEILLE A LA VIE DE L'ESPRIT	1
Années d'apprentissage. - La rencontre. - Les pères spirituels : Finney et Binney.	
III. EPOQUE DE CONTRASTES ET D'ATTENTE ..	1
Un grand magasin de la Métropole. - Derrière les décors. - Ombres et lumières.	
IV. COMMENT FORMER UN CARACTERE	2
Préparation spirituelle. - Trois petits calepins. - Service du dimanche. - Fluctuations et redressements. - L'emploi des loisirs. - Débuts dans la carrière des affaires. - Aux sources de la force.	
V. LA CHAMBRE HAUTE	4
A la recherche de ses semblables. - Savante stratégie. - Travail d'équipe. - La première Union chrétienne de jeunes gens.	
VI. L'AGE HEROIQUE	5
Sur un plan nouveau. - L'appel d'un ouvrier permanent. - L'Union à l'auberge.	
VII. L'ESSOR D'UNE GRANDE CAUSE	6
Amis influents. - Largeur ou étroitesse. - Les joies de l'amitié. - Efforts parallèles. - Dans la Ville Lumière. - Voir clair en soi-même. - La première conférence universelle.	
VIII. CRISE DE CROISSANCE	7
Changement de pilote. - Consécration nouvelle. - Les écueils à éviter. - Un noble patron. - L'Union et les Eglises. - Neutralité bien comprise. - L'incident du <i>Punch</i> .	

- IX. LA MARCHÉ AU PROGRES
Trois colonnes de l'édifice. – Hors de la routine.
Main de fer et gant de velours. – Payer d'exemple.
- X. QUAND LE CORPS GRANDIT, SON
VELOPPE DOIT GRANDIR AUSSI
Avoir pignon sur rue. – Sur les lieux où l'on a vécu.
- XI. LA RELIGION D'UN GRAND NEGOCIAIRE
Comment on forme un personnel. – Régime de
fiance et de liberté. – Multiples devoirs. – Avec
épaves de la société.
- XII. APOTHEOSE
Le jubilé de l'Union de Londres. – Un nouveau
chevalier. – Fastes moyenâgeux. – L'œuvre accomplie.
- XIII. DE JUBILE EN JUBILE
Boston et Montréal. – Noces d'or. – Jubilé
diamant. – Le cinquantenaire de l'Alliance universelle
(Paris 1905).
- XIV. QUAND SONNE L'HEURE DU REPOS
Derniers rayons. – Ce qui ne faiblit pas. –
adieux à la Cité. – Suprêmes hommages.
- XV. Les U.C.J.G. AUJOURD'HUI
- XVI. UN MESSAGE DE GEORGES WILLIAMS
- XVII. TEXTE DE LA «BASE DE PARIS»
- XVIII. ETAPES PRINCIPALES DE LA VIE DE
GEORGES WILLIAMS
- TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES ILLUSTRATIONS

(Les dessins sont de Paul Wüst)

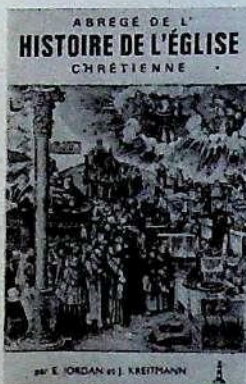
1. Georges Williams, à l'âge de 20 ans
2. Ashway farm où naquit George Williams
3. Ruelle de St-Paul's Churchyard
4. Le pasteur Tarlton et M. Shipton, premiers agents de l'Y.M.C.A. de Londres
5. Cercle d'étude biblique de l'Y.M.C.A. à St-Paul's Churchyard
6. Jean-Paul Cook et Victor Gibert
7. George Williams et Hélène Hitchcock
8. Quelques fondateurs de l'Alliance universelle des U.C.J.G.
9. Les insignes unionistes
10. La Bible, le livre saint, à la base du mouvement des U.C.J.G.
11. Le pasteur Th.H. Spurgeon et Lord Ashley, deux soutiens des U. C. J. G.
12. L'Y.M.C.A. de Londres à Aldersgate street : la salle de lecture
13. George Williams, vers 1870
14. La première maison de vacances des Y.M.C.A. britanniques
15. Entrée d'Exeter Hall, immeuble de l'U. C. J. G. de Londres
16. Le George Williams' Memorial à Bridgewater
17. Elisabeth Williams
18. Maison de George Williams, à Londres
19. Sir George Williams, en habit de cour
20. Le coffret offert à George Williams par la Cité de Londres
21. Le Jubilé de diamant des Y.M.C.A. britanniques
22. George Williams, au soir de la vie
23. Les funérailles de George Williams à la cathédrale St-Paul
24. Monument funéraire de George Williams
25. Ancienne salle des délibérations du Comité national anglais des U. C. J. G.
26. L'immeuble de l'Union centrale de Londres, Tottenham Court Road

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

ABREGE DE L'

HISTOIRE DE L'EGLISE

CHRETIENNE



par le pasteur

Emmanuel JORDAN

5me édition revue et augmentée
par Jean KREITMANN

308 pages, illustrées par
92 photos.

Pour discerner l'Eglise de
Jésus-Christ, au delà des diffé-
rences confessionnelles, et faire
le point de la situation actuelle
des chrétiens dans le monde.

NOUS PUBLIONS...

DES LIVRES DE POCHE (romans-récits)

DES LIVRES HISTORIQUES

DES LIVRES RELIGIEUX

DES LIVRES DE SCOUTISME ET DE
PEDAGOGIE

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Envoi gratuit sur simple demande

NOTRE ADRESSE

EDITIONS « LE PHARE »

LIBRAIRIE DES ECLAIREURS UNIONISTES

(association sans but lucratif)

5531 — FLAVION (Florennes) — Belgique

Téléphone : (082) 68.83.01

Attention : changement d'adresse à partir de 1977.
En 1977, le village de Flavion cessera d'exister en tant
que commune indépendante. Il deviendra une partie de
la ville de Florennes. L'adresse demeurera provisoire-
ment la suivante : 5531 FLAVION (FLORENNES).

Il a été tiré sur les presses de l'Imprimerie Mercurius, à Anvers
(Belgique), 11.000 exemplaires, dont 1.000 cartonnés, de la
troisième édition de ce livre.

Achevé d'imprimer le 15 novembre 1976.

Dépôt légal : D/1976/0580/2.

Géorge Williams eut une vie réellement extraordinaire. Débutant comme apprenti drapier, il devint l'un des patrons drapiers les plus en vue de Grande-Bretagne. Cette ascension spectaculaire ne l'empêcha pas de demeurer jusqu'à sa mort, à l'âge de 84 ans, un chrétien actif engagé dans diverses associations : Alliance Evangélique, etc...

A 22 ans, il fonda l'Union Chrétienne de Jeunes Gens de Londres, pour permettre aux jeunes chrétiens de prier, d'étudier la Bible et d'évangéliser. Il fut, sa vie durant, un infatigable pionnier des U.C.J.G., avec d'autres militants comme Dwight Moody.

Williams nous laisse un exemple à suivre.

Sa consécration, sa piété, son zèle, ses méthodes de travail, pourront inspirer plus d'un jeune mais aussi plus d'un homme d'affaires chrétien désireux de vivre un christianisme authentique.
